

Les hommes du cauchemar

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD

LA COMPAGNIE DES GLACES

Nouvelle

4

époque

Les Hommes du cauchemar

FLEU
VE
NOIR



G.-J. ARNAUD

LES HOMMES DU CAUCHEMAR

LA COMPAGNIE DES GLACES

NOUVELLE ÉPOQUE

4

Fleuve Noir

Série dirigée par François Ducos

© 2001, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche

ISBN 2-265-07125-0



Cristella, l'intrigante

CHAPITRE PREMIER

Le cadavre gigantesque de la baleine solina obstruait le Chenal au kilomètre quatre mille deux cent cinquante-trois, en venant du nord. Ce fut Liensun et le technicien géomètre qui le découvrirent lors de leur patrouille matinale d'exploration. Le petit écran radar de leur glisseur signala cinq kilomètres avant la présence d'un obstacle considérable en travers du Chenal Noir, mais les deux hommes pensèrent à une avalanche plus importante que toutes celles déjà rencontrées et que les niveleuses rasaient en quelques heures. Alors qu'un vent du nord furieux et glacial s'engouffrait dans le canyon du Chenal et y atteignait souvent les deux cents kilomètres-heure, des courants aériens venus du sud, surtout de la Ceinture de Feu, soufflaient en haut des parois de glace et les étêtaient, projetant dans l'abîme des centaines de tonnes de névés.

Et puis la silhouette sur le petit écran apparut différente de celle des avalanches, et peu avant de parvenir devant l'obstacle, Liensun savait ce qu'ils allaient trouver.

— Un cachalot, hurla Magry, le technicien géomètre. Un énorme cachalot coincé entre les deux parois. Plusieurs centaines de tonnes.

— Pas un cachalot, une baleine solina avec des fanons. Elle seule pouvait ramper dans ce conduit pour aller vers le sud, un cachalot n'aurait jamais pu en faire autant. Les solinas se sont équipées de vessies d'hélium au cours des âges. Certaines peuvent même voler.

Magry, les yeux exorbités, ne l'écoutait pas, fasciné par l'énorme animal. Il venait des hautes montagnes de la Tcherskicie et n'avait même jamais vu de phoque, encore moins de baleine. Et celle-ci était fantastique. Liensun repérait la tête grâce à un projecteur mobile dirigé de l'intérieur du glisseur. Elle paraissait encastrée dans la paroi de gauche, et il pensa qu'au moment de son agonie le cétacé, de son souffle brûlant, avait creusé dans le mur de glace provoquant un éboulement qui avait recouvert sa tête. Celle-ci y était incluse mais visible.

— On dirait, murmura le géomètre soudain effrayé, on dirait qu'elle était creuse.

Le spot du projecteur dérapa du corps couvert de coquillages parasites, vers une énorme caverne où pendaient en guise de stalactites macabres des

lambeaux de chair, des intestins, des côtes énormes.

— Mon Dieu, murmura le garçon, quelle monstruosité a bien pu forer ce trou dans cette masse de viande et de graisse.

Sans lui répondre, Liensun déverrouilla sa portière et Magry le retint en posant son gant sur son bras :

— N'y allez pas. C'est certainement dangereux. Je n'ai jamais rien vu de tel.

— Pas d'animal monstrueux, juste quelques milliers de mâchoires de Roux. Je peux vous assurer qu'ils ont une dentition parfaite et en excellent état de fonctionnement. À coups de harpons, de canines, la troupe qui nous précède s'est non seulement frayée un passage, mais a aussi rempli ses estomacs. Et même s'est lourdement chargée de nourriture. Une aubaine pour eux.

Le technicien le laissa sortir, ne parvenant pas à croire que des milliers de primitifs affamés avaient pu traverser ainsi le corps fantastique de cette baleine. Il refusait de les imaginer attaquant le cuir épais, le derme plus tendre, la graisse puis la chair, les intestins, se roulant dans le contenu de cette tripaille, ivres de bonheur. Comment auraient-ils pu, en supposant que le cadavre soit là depuis plusieurs jours et complètement congelé, dur comme de la roche ? Il secoua la tête, colla son nez au pare-brise pour suivre du regard son compagnon de reconnaissance. Si jamais il ne reparaisait pas ? Si une bête se trouvait actuellement à l'intérieur de cette montagne de chair en train de poursuivre son carnage et le dévorait ?

Prudemment, Liensun, éclairé par le projecteur, s'approcha de la caverne, en examina les lèvres noires, brillantes comme du diamant. Un temps il avait pensé qu'il s'agissait d'une solina habitée par des Hommes-Jonas, mais celle-ci était un animal sauvage qui avait voulu tenter seul la traversée nord-sud. Sans savoir qu'il ne trouverait pas de plancton sur son chemin, et que cette banquise du Chenal Noir était d'une telle épaisseur qu'il ne parviendrait jamais à la creuser pour rejoindre l'océan Pacifique. Au cours de leurs différentes explorations, Magry et lui avaient découvert des forages inexploités dans la glace. À plusieurs reprises la solina avait vainement tenté de retourner dans son élément liquide mais sans dents, avec ses seuls fanons flexibles, elle n'avait pu forer profondément, s'épuisant même à la tâche.

Il se hissa à l'intérieur du corps vaste comme une cathédrale de l'ancien temps. Son projecteur portable en éclaira la voûte que les côtes encore reliées au sternum paraissaient soutenir, mais en réalité c'était la surcongélation qui maintenait la carcasse en l'état. Comme il l'avait pensé, les Roux avaient foré cette masse de viande, de graisse et d'intestins droit devant eux, en étaient

ressortis par une bouche moins grande. Peut-être que repus, ivres de boustifaille, n'avaient-ils plus eu l'envie de déchiqueter aussi largement l'autre face.

Il allait quitter l'intérieur de ce cadavre lorsque son projecteur surprit un grouillement. Et lorsque cette lumière aveuglante les frappa, des centaines de rats trop lourds de nourriture tournèrent vers Liensun leurs yeux phosphorescents. Ces sales bêtes qui avaient survécu à la glaciation, au réchauffement, continuaient leurs ravages de prédateurs où qu'on aille. Comment avaient-ils pu savoir qu'une fastueuse quantité de nourriture les attendait dans ce Chenal à plus de quatre mille kilomètres du pôle Nord ?

Mais ils n'étaient pas les seuls et cette fois Liensun porta la main à son étui de laser portatif. Il y avait là-bas dans le fond, du côté de la gorge de la solina, des animaux d'une autre taille, des quadrupèdes énormes. Des loups. Des loups rouges, les plus dangereux, venus eux aussi de l'Arctique. Mais ceux-là, le ventre pesant, l'agressivité sapée par la digestion, se contentèrent de le regarder. Ils faisaient jusqu'à un mètre vingt au garrot. Liensun continua de braquer son laser sur eux, en même temps que son projecteur, tout en reculant vers la sortie nord. Juste comme il l'atteignait un énorme nuage blanc l'assaillit.

À l'abri du glisseur, Magry vit lui aussi ce vomissement blanchâtre jaillissant de la caverne, et crut que l'animal dégorgeait une matière molle, avant de reconnaître tout un vol de goélands d'une épaisseur peu commune. Des milliers d'oiseaux, certains énormes, essayaient de fuir, maladroits, empêtrés dans le résultat de leur goinfrie, trop serrés les uns contre les autres pour voler correctement. Ils boulaient, se chevauchaient, roulaient au sol dans des saccages de plumes et de duvets, à croire qu'il neigeait. Et dans cette masse puante, Liensun se débattait, protégeant son intégral de la fiente dont ces animaux effrayés se vidaient copieusement.

Magry ne se rendait pas compte que le patron de l'expédition, Pavakov, les appelait depuis quelques minutes, tempêtait, s'inquiétait de leur silence. Ils avaient oublié l'heure de vacation de leur rapport. D'une voix tremblante, Magry essaya d'expliquer ce qui se passait.

— Une baleine creuse ? s'emporta Pavakov. À cinquante kilomètres de là, vous vous foutez de moi.

— Liensun dit que les Roux l'ont dévorée à la fois pour se nourrir et se forer un passage.

— Vous déraillez, mon vieux, passez-moi Liensun.

— Il se bat contre les goélands, des milliers qui ne parviennent pas à

s'envoler tant ils ont bouffé.

— Qu'attendez-vous pour vous ruer à son secours ?

— J'y vais, fit Magry horrifié par l'audace de sa propre réponse.

Il reposa le micro, mais resta figé. Il ne voyait toujours pas Liensun mais des centaines de goélands gisaient à l'entrée de la caverne animale et même sur la banquise. Que pourrait-il faire ? Tirer dans le tas au risque de toucher Liensun ? Il eut alors l'idée, bien que son cerveau fût pétrifié, d'orienter le rayon du projecteur dans une autre direction et le phototropisme fonctionna, attira les premiers oiseaux vers ce rayon qui se déplaçait dans les airs. Peu à peu ce nuage compact enfanta des files de goélands se dégageant de leurs congénères pour gagner cette zone de lumière, et bientôt Liensun apparut, la combi caparaçonnée de fiente, de sang et de plumes. Il marcha vers le glisseur, mais dans son émetteur demanda à Magry de venir le nettoyer avec des raclettes.

Ce fut si long, ce caparaçon ayant gelé, que l'heure de vacation revint et que Pavakov s'égosilla en vain dans son émetteur. Magry le rappela peu après pour lui donner des détails sur leur étrange aventure. Cette fois, il le fit avec plus de calme et Pavakov n'en revenait pas. Liensun achevait de se nettoyer, mais craignait de remonter ainsi dans le glisseur où le chauffage allait dégeler cet enduit qui empuantirait l'habitable. Il décida de se débarrasser de la combi en la laissant dehors pour le retour, mais le temps de se déshabiller et de se ruer dans le glisseur il crut mourir de froid, et commença de ressentir ces picotements annonçant le début du gel des extrémités.

Pendant que Magry pilotait, il put entrer en communication avec son ami Pavakov. Ce dernier restait encore sceptique et il dut lui donner d'autres détails pour accréditer le récit de son adjoint.

— Mais alors, fit l'ingénieur, que faut-il en faire, le faire sauter ?

— Non, répondit Liensun. N'oubliez pas qu'Opérasque et ses Aiguilleurs nous talonnent avec leurs énormes engins de chantier sur rails. Nous allons passer à travers le cadavre comme l'ont fait les Roux. Les Aiguilleurs se chargeront de la sale besogne de destruction de ces centaines de tonnes de bidoche. Il leur faudra des jours et des jours tandis que nous filerons vers le sud, leur laissant un joli petit cadeau.

Le silence de Pavakov était celui d'un homme peu convaincu. L'ingénieur qu'il était supportait mal de ne pas faire place nette, mais il savait que Liensun avait raison. Le caractère rusé, retors de ce garçon l'étonnerait toujours, mais en général il faisait montre d'un réalisme implacable et avait la plupart du temps gain de cause.

Lorsqu'ils rejoignirent le gros de l'expédition, Magry lui procura une combi de rechange, et une fois équipé Liensun apporta la sienne au service de logistique qui gérait le quotidien. Depuis les repas jusqu'aux lessives, il veillait au confort des engagés dans cette course folle.

Pavakov occupait un tout petit bureau dans l'un de ces énormes engins de transport, un « camion » de cinquante tonnes mû par des turbines de forte taille.

— Il suffira d'un plan incliné, d'une plate-forme à l'intérieur du cadavre et tout le convoi se retrouvera de l'autre côté.

— Je n'arrive pas à imaginer que les Roux aient pu avec leurs seules dents et de méchants harpons attaquer le cuir épais d'une baleine, surtout un cuir congelé.

— Leur nourriture se compose uniquement de viande et de graisse congelées. Ils ont l'habitude et leur salive est plus acide que la nôtre pour amollir les chairs. Le résultat est là. Imaginez une immense cathédrale à l'ancienne, longue de plus de cent mètres sur trente de haut et vous aurez une idée de ce qu'est une solina vieille de cent ans.

— Nous devons préparer psychologiquement nos compagnons à ce spectacle, décida Pavakov. Ce sont presque tous des montagnards qui n'ont jamais vu de baleines, même de petite taille. Magry le premier est comme fou. Nous allons faire un briefing pour leur annoncer ce qui les attend. Dommage que vous n'ayez pas pris de photographies.

Au cours de cette réunion Liensun comprit que la plupart de ces conducteurs et de ces techniciens, hommes rudes et habitués à la vie difficile des montagnes, restaient incrédules et même se retenaient pour ne pas hausser les épaules. Et cette attitude, que Pavakov releva également, annonçait pour les heures à venir des difficultés nouvelles.

Effectivement, quand ils découvrirent dans les lumières éblouissantes des projecteurs cette masse animale qui barrait entièrement le Chenal, ces fiers-à-bras, ces bonshommes qui croyaient avoir tout connu dans leur existence furent non seulement frappés de stupeur, mais traumatisés et, peu à peu, ils se rendirent dans le camion de la cafétéria pour boire quelque chose de fort. L'alcool n'était distribué que parcimonieusement les autres jours, mais Pavakov avait donné des ordres pour que le gérant se montre plus large.

— Je sais que vous ne m'avez pas cru lorsque je vous ai mis en garde. Vous avez devant vous cette Solina de trois à quatre cents tonnes, percée de part en part par cette foule de Roux qui nous précède.

Il attendit en vain une question qui ne vint pas. Ses équipiers étaient comme abrutis par la présence de ce cétacé monstrueux. Et cette précision sur les Roux capables, avec leurs seules dents, de traverser cette masse de chair, les projetait dans un cauchemar éveillé.

— Vous pourriez me demander ce que nous comptons faire pour poursuivre notre route et je vous répondrai que nous ne ferons rien. Sinon traverser ce cadavre de part en part pour nous retrouver de l'autre côté. Il suffira de plans inclinés et de plates-formes à l'intérieur pour que les glisseurs avancent sans peine. Détruire cette baleine nous demanderait trop de temps. Pour l'instant, nous sommes en terrain d'exploration même si nous fixons des balises et des projecteurs. Vous n'ignorez pas que derrière nous la Caste des Aiguilleurs poursuit le même objectif, en prenant le temps d'installer des rails pour leurs monstrueuses machines. Ce sont eux qui se chargeront du sale boulot. Vous les chauffeurs, une fois aux commandes de vos véhicules, vous n'aurez qu'à foncer droit devant vous. Environ trente mètres à traverser. Ce n'est pas terrible si l'on évite de penser à l'environnement. Vous en avez vu bien d'autres jusqu'ici dans votre boulot, et je compte sur vous pour passer cet obstacle.

CHAPITRE 2

Revenue de ses courtes vacances, Cristella comprit qu'elle ne pourrait plus imposer sa volonté arbitraire dans cet observatoire de 87°7 Station. L'absence d'Opérasque la privait d'un soutien permanent, et elle ne se sentait pas capable d'affronter seule une fronde de tous ces scientifiques autrement plus férus qu'elle. Charlster lui échappait et elle enrageait que ce génie se refuse à elle. Elle avait prémédité de se faire engrosser par lui, pensant qu'un enfant de ce génie ne pourrait être qu'un génie lui-même. Cette naïveté commençait d'être connue dans le microcosme de savants où la science fondamentale n'empêchait pas la mesquinerie. Et ces têtes d'œuf qui paraissaient le plus souvent dans les nuages ne se privaient pas de la blesser cruellement par des allusions perfides. Par exemple devant elle, ils insistaient sur le bonheur d'être mère ou père ou encore parlaient d'une telle qui attendait un heureux événement. Mais en réalité ces gens-là ne supportaient pas la bêtise de Cristella qui voulait un gosse non pour l'aimer, mais pour que les autres l'admirent.

Charlster, désormais assez tranquille, poursuivait ses analyses de clichés et ses calculs sur les mystères de ces deux satellites en orbite géostationnaire au-dessus de la Terre. L'un était Altaï, fragment de Lune non réduit en poussière ou en cendres comme le reste de cette planète morte, et l'autre Shade, à l'existence moins évidente mais dont les observations en découlant ne manquaient pas de mystères. Il n'était qu'une nébuleuse, une sorte d'ombre portée d'Altaï. Les collègues de Charlster d'ailleurs n'y prêtaient aucune attention, le considéraient comme un amas de poussières relégué dans un coin de l'espace.

Louria, la collaboratrice de Charlster – il la considérait comme sa fille spirituelle et son héritière scientifique – avait été exilée en Panaméricaine par le Grand Maître Opérasque qui sanctionnait ainsi Charlster pour des raisons précises. La principale étant l'abandon du projet Permafrost qui envisageait un retour à l'ère glaciaire, afin que la société ferroviaire retrouve toute sa prospérité et son omnipotence. Opérasque préférait diriger une expédition dans le Chenal Noir en vue de relier les deux pôles terrestres par un réseau ferré de vingt mille kilomètres. Il privilégiait la réalisation de cette œuvre à un projet plus flou. Ce réseau une fois mis en place lui vaudrait la considération du Conseil de surveillance de la Caste et sûrement sa nomination au poste de Maître Suprême, poste actuellement vacant. Une fois investi, il serait détenteur d'un pouvoir exceptionnel. Charlster, en ayant le malheur de lui

rappeler sans cesse le projet Permafrost, avait donc déplu.

Grâce au site Upsilon d'accès compliqué, il pouvait entrer en communication avec Louria Finister et échanger avec elle des résultats scientifiques.

Louria Finister affirmait que le satellite nébuleux Shade n'était qu'une réplique du satellite Bulb, qui s'était abîmé dans l'océan Pacifique près de vingt ans auparavant. Le Bulb était un satellite d'origine animale. Il existait des troupeaux de bulbs dans les confins de l'espace et des hommes avaient su en coloniser un. À son avis ils en avaient également domestiqué un autre : Shade. Charlster n'était pas vraiment convaincu mais admettait une chose. Une ou plusieurs navettes le reliaient à la Terre, et le point d'atterrissage se situait dans l'hémisphère Sud, entre le méridien zéro et le méridien cent.

— On dit ici qu'Opérasque ne progresserait pas aussi rapidement qu'il l'espérait dans le Chenal Noir et qu'il serait même grillé par une autre expédition. Connaîtriez-vous un certain Pavakov ? demanda Louria.

— Bien sûr. Il fabrique des véhicules qui glissent au lieu de rouler. Je l'ai rencontré voici au moins vingt ans en compagnie de Liensun.

— Ah ! Liensun, fit-elle avec un soupir. C'est un peu comme votre fils ?

— C'est beaucoup dire mais je l'aime bien malgré son ambition arriviste. Ce garçon peut commettre les pires choses pour réussir dans ses intentions, réaliser ses ambitions.

— Il accompagne Pavakov dans le Chenal Noir avec une armada de glisseurs et leur expédition possède des centaines de kilomètres d'avance sur Opérasque qui enragerait. Il y a autre chose, m'a-t-on dit. Les Roux de Haute Sibérie ont quitté leurs campements pour s'engager dans le Chenal avec à leur tête un chef mythique, fils d'un certain messie.

— J'ai connu ce messie des Roux, Jdrien. Un demi-frère de Liensun. Leur père commun est Lien Rag. D'ailleurs ce Jdrien voyageait avec Liensun sur ce baleinier qui nous a secourus. Mais si nous en venions à nos problèmes ?

— Auriez-vous affiné vos suppositions sur le point d'impact des navettes en hémisphère Sud ?

— Non. Les trajectoires sont difficiles à analyser et il en faudrait des clichés plus récents. Les astronomes d'ici ne semblent pas s'y intéresser et je ne veux pas, en le leur demandant, éveiller leur curiosité. Ils n'étudient qu'Altaï même si certains continuent de dire qu'il ne s'agit que d'un bloc de cendres. Vous savez cette science, l'astronomie, fut si longtemps interdite que les nouveaux venus manquent singulièrement de persévérance et

d'imagination. Ils sont pétris de positivisme et se méfient des hypothèses. Ils ignorent que sur une centaine d'hypothèses formulées il y en a toujours au moins cinq d'intéressantes, mais cela ils le refusent et dès lors leurs observations restent stériles. Un seul, un certain Hyponias, pense qu'Altaï conserve intactes, deux mille ans après la disparition de la Lune, des installations humaines. Les autres le trouvent ridicule mais il a des données intéressantes.

— Les mêmes que nous avons nous-mêmes établies ?

— Oui, mais aussi des nouvelles. Ce qui me tracasse c'est que le fameux Bulb, que la Caste maintenait en orbite pour éviter le réchauffement avec la dispersion des poussières lunaires, a côtoyé Altaï sans qu'il en soit jamais fait mention.

— Souvenez-vous, il n'y avait pas d'astronomie, elle était interdite.

— Oui, mais les maîtres de la Caste de ces époques savaient comment s'organisait le monde extérieur, avaient une idée de la cosmographie et à bord du Bulb il n'y avait pas que des débiles mentaux et des loupés, ces clones produits de façon industrielle par les habitants du Bulb. Des scientifiques, même rares, se seraient rendu compte, ne serait-ce que par sa magnétosphère, de sa présence.

— Des installations humaines intactes, cela me fait rêver, dit Louria, et je ne peux m'empêcher d'imaginer que quelques survivants auraient pu se reproduire et qu'une population occuperait en ce moment l'intérieur d'Altaï.

— Décidément, ricana Charlster, c'est une obsession. Vous les voulez tous habités ces satellites.

CHAPITRE 3

Ce fut une manifestation violente, les chasseurs de baleines s'étant armés de harpons ordinaires mais aussi de harpons explosifs. Ils tirèrent sur des bâtiments publics, faisant sauter les murs de bois, endommageant gravement la salle du Parlement et l'immeuble de l'administration centrale. Ils firent également sauter un tramway et deux trucks privés.

La colère de ces enragés s'expliquait par la série de campagnes inutiles dont ils rentraient épuisés. Les solinas désormais se concentraient à deux mille kilomètres des Kerguelen, au sud, dans une zone extrêmement froide. Mais outre leur éloignement et les difficultés de capture, surtout celles liées au remorquage de ces animaux une fois morts, les marins chasseurs s'étaient heurtés à des adversaires intransigeants de cette capture des solinas.

Curieusement, aucun de ces travailleurs de la mer ne citait le nom des Hommes-Jonas, mais ils parlaient d'inconnus embarqués sur des bateaux ayant la silhouette d'une baleine. Personne ne voulait admettre qu'il s'agissait de baleines bien réelles, dans lesquelles vivait en symbiose un groupe humain depuis des siècles. Ces derniers s'étaient si bien adaptés à leur milieu aquatique qu'ils étaient aussi appelés hommes-phoques et pouvaient sans risque plonger dans une mer glaciale, alors qu'ils étaient généralement nus. Leur métabolisme et leur épiderme, modifiés génétiquement par leurs chercheurs biotechniciens, leur donnaient la même aisance dans les océans que celle des pinnipèdes.

— Ils pensent, lui rapporta Lienty Ragus, son cousin qu'on appelait familièrement Gus, que ces gens-là veulent se réserver la chasse aux solinas.

— Mais les Hommes-Jonas n'utilisent jamais d'armes, ce sont des gens pacifiques. Comment ont-ils pu empêcher nos chasseurs d'approcher de leurs proies ?

— En fait, ils ne se sont pas affrontés, mais les Hommes-Jonas ont forcé le troupeau d'une soixantaine de cétacés à quitter les lieux, et faute de carburant nos chasseurs n'ont pu les poursuivre. Ils étaient déjà sur le point de non-retour et ne voulaient pas prendre le risque de tomber en panne. Ils ont bien vu ces gens-là flanquer les solinas comme des chiens de berger pour les diriger encore plus au sud. D'ailleurs, certaines ont voulu se rebeller mais brusquement elles ont cessé de le faire.

— Les Hommes-Jonas communiquent avec elles par ultrasons. Ceux-ci peuvent parcourir d'énormes distances sous l'eau.

Le mépris de ses anciens amis Jonas à son rencontre accablait plus Lien Rag que s'ils s'étaient carrément présentés en accusateurs. Il ne les avait jamais revus, c'étaient toujours d'autres personnes qui les apercevaient. Farnelle, son fils Gdami ou les patrons des barcasses trafiquant dans ces zones. Le peuple Jonas n'avait pas daigné apparaître à son horizon et il en souffrait secrètement. Ils l'avaient rayé de leur affection comme de leur mémoire. Bien entendu, Jael en profitait pour l'accabler de sarcasmes. Elle avait espéré un temps qu'elle pourrait convaincre ces Hommes-Jonas de l'embarquer pour lui faire traverser la Ceinture de Feu et la conduire auprès de leur fille, Fleur.

Peu après, une délégation de chasseurs demanda à être reçue par Lien Rag qui exigea que les manifestants se retirent en dehors de Cooktown. Et dès que les délégués entrèrent, il les accueillit sèchement, les accusant d'être des insurgés et laissant entendre qu'il pourrait prendre des mesures sévères à leur encontre.

— Si vous persistez dans vos violences inadmissibles nous vous exilerons sur un îlot avec l'usine de dépeçage et de fonte. Nous ne pouvons accepter que les efforts de ces dernières années soient réduits à néant par une bande de crapules.

Surprise et indignée, la délégation fit demi-tour et quitta le bâtiment. Gus attendit que son cousin se calme pour lui annoncer que les deux tiers de la population se rangeaient aux côtés des manifestants, tant était grande la crainte de voir la chasse aux solinas disparaître.

Lien Rag finit par accepter que Lienty se rende auprès des marins chasseurs pour essayer de reprendre les discussions.

— Dis-leur que je suis disposé à me rendre dans le Sud à bord du dirigeavion pour parlementer avec ces inconnus.

Gus d'ordinaire flegmatique haussa un sourcil étonné.

— Le feras-tu vraiment ? Tu iras trouver tes amis pour présenter tes excuses ? Mais tu sais bien qu'ils n'accepteront pas de céder sur les solinas. Même si dans cette partie du monde elles paraissent nombreuses nous n'ignorons pas qu'elles ont beaucoup souffert du réchauffement, et qu'elles auraient besoin d'un moratoire de cinq à dix ans supplémentaires pour se reproduire de façon satisfaisante.

— J'irai voir les Hommes-Jonas, s'entêta Lien Rag. Peut-être me

proposeront-ils une solution.

— Dans ce cas, je crois que nous allons obtenir une suspension des manifestations, mais si tu reviens les mains vides ce sera certainement autre chose. Une véritable révolte.

— Si je reviens les mains vides, je démissionnerai. L'idée m'en obsède depuis pas mal de temps. Je suis fatigué de diriger cet archipel et je me rends compte que je ne suis pas doué pour cette fonction politique.

Lorsqu'elle apprit que le dirigeavion allait essayer de retrouver les Hommes-Jonas, Jael exigea de faire partie du voyage.

— Je les supplierai de m'emmener de l'autre côté de la Ceinture de Feu, auprès de ma fille Fleur sur la *Salamandre*.

Lien Rag n'avait pas le courage de lui faire remarquer que si les Hommes-Jonas se trouvaient dans l'hémisphère Sud, c'était pour protéger les solinas et qu'ils y resteraient encore longtemps. Ils n'allaient pas envoyer une de leurs baleines plonger sous la Ceinture de Feu pour faire plaisir à la femme de leur ex-ami qui venait de les trahir.

— Nous ne savons pas si nous pourrions effectuer jusqu'au bout cette mission. Les nouveaux turbopropulseurs n'ont pas encore été testés sur un parcours aussi long.

Elle le fusilla du regard et pinça ses lèvres. Il préféra s'abstenir de toute autre précision.

Gus comme prévu revint avec de bons résultats. Les chasseurs de baleines suspendaient leur action jusqu'au retour du dirigeavion. Dans l'archipel la cote de Gus devint bientôt excellente et il apparut aux yeux de tous comme un éventuel successeur de Lien Rag. Mais Gus s'en défendait, disait qu'il avait déjà refusé de prendre la succession de Yeuse dans la Patagonie occidentale, et que même le rôle de conseiller lui pesait la plupart du temps.

Pourtant il accepta de le remplacer à terre lorsque Lien Rag décida de son départ. Jael l'accompagnait ainsi que les deux mécaniciens habituels, mais au dernier moment le *Dragon* s'amarra au port et Farnelle se joignit à eux. Elle était un excellent pilote de l'appareil.

Elle lui certifia que le tanker commandé par Césaire allait se ravitailler de l'autre côté de l'Antarctique, dans une région où elle ne pouvait elle-même se rendre.

— Désormais, c'est tous les quinze jours que le tanker vide son fuphoc à Punta Arenas et, dans peu de temps, Césaire aura tenu son contrat et recevra

son hydravion, le 510, le plus gros de tous ceux qui pourrissent là-bas. Je ne sais ce qu'ils veulent en faire mais ils le démonteront pour l'embarquer à bord de ce remorqueur, le *Staple*. Autre chose, Yeuse va avoir des problèmes elle aussi avec les Hommes-Jonas, car le *Rewa* chasse les solinas depuis quelque temps.

La vitesse de croisière du dirigeavion fut fixée à deux cent cinquante kilomètres-heure, et une partie du dirigeable semi-rigide fut établie pour soulager le poids de l'appareil. Les turbopropulseurs paraissaient tourner régulièrement mais les deux mécaniciens, mécontents qu'on soit aussi vite passé des premiers essais à une longue croisière, ne cachaient pas leur inquiétude.

Au fur et à mesure qu'ils plongeaient dans le Sud, Lien Rag devenait morose. Il se présenterait aux Hommes-Jonas mais n'était pas certain que ceux-ci accepteraient de recevoir un renégat. C'étaient des êtres d'une grande intégrité morale mais aux décisions tranchantes. Il avait été leur ami des années durant, avait souvent eu besoin d'eux et malgré tout il avait balayé ces sentiments-là pour apporter du bien-être à la population des Kerguelen.

Lorsque la nuit fut plus épaisse avec l'approche de l'Antarctique où régnait le début de l'hiver, l'obscurité commençait autour de seize heures, ils amerrèrent sur une mer calme. Pour éviter de dériver on mouilla une ancre flottante, et on établit un tour de veille.

Ce fut à l'aube de ce jour qui venait vers les neuf heures qu'ils aperçurent les solinas des Hommes-Jonas. Le premier, Lien Rag les reconnut avec leur alvéole transparent à l'arrière de leur crâne. Farnelle qui pilotait amerrit à moins d'un kilomètre des trois solinas et l'on prépara le canot pneumatique. Ce fut Olivary qui décida de l'accompagner et de piloter le moteur de l'embarcation. Jael souhaitait être des leurs mais finit par se résigner à attendre.

Lien Rag aurait voulu que l'une des solinas au moins se rapproche du dirigeavion mais il fut déçu. Il y vit un signe d'hostilité envers lui, regretta de ne pas avoir embarqué Gus qui avait de si bonnes qualités de parlementaire, mais il se prépara à l'affrontement.

CHAPITRE 4

Il en aurait fallu davantage pour impressionner l'amiral Kinnjone, patron de la III^e Flotte panaméricaine. Des baleines, il en avait rencontré des dizaines sur les voies, oui de ces baleines rampantes qui souvent s'aventuraient trop loin des océans et mouraient faute de plancton. Celle-là avait commis la même erreur et bien qu'elle représentât un obstacle important, avec une perte de temps de plusieurs jours, il allait déblayer le Chenal de son cadavre sans problème.

Si Kinnjone restait peu impressionné ou faisant semblant de ne pas l'être, les marins et les hommes de troupe étaient, eux, sous le choc. Cette montagne de viande, de graisse, les effarait et de savoir qu'on l'avait percée de part en part ajoutait à leur malaise. Surtout parce que c'étaient des Roux, cette peuplade des Hommes du Froid qui, avec des moyens limités, naturels, avaient effectué cette trouée dans l'immense corps et l'avaient presque vidé.

— À coups de dents, répétaient-ils, ne parvenant pas à y croire.

Kinnjone ne trouva aucun volontaire pour passer l'inspection à l'intérieur du cadavre et dut désigner d'office une douzaine d'hommes. Il ordonna qu'on les arme, plus pour les rassurer que parce qu'il redoutait qu'un ennemi caché ne les agresse. Il ignorait la présence d'une meute de loups rouges qui, bien que gavée de nourriture, n'en était pas moins dangereuse. Il fallut en abattre quelques-uns pour que les autres s'enfuient, mais ils n'allèrent pas très loin, se cachèrent dans les anfractuosités des parois, attendant le départ de ces envahisseurs pour retourner à leur festin.

L'amiral pénétra le premier dans le cadavre et Opérasque malgré son dégoût et ses terreurs dut l'accompagner. Le spectacle de ce corps dévasté par des centaines, des milliers de prédateurs, les Roux en faisaient partie dans l'esprit de ces Aiguilleurs, les confondit. Ils n'auraient jamais cru que les viscères auraient disparu, l'énorme foie comme la rate et l'estomac. Il ne restait que quelques intestins, pétrifiés par le gel, et les côtes, d'un blanc ivoire sous l'éclairage éblouissant des projecteurs portatifs.

— Ils ont tout raclé, grommela l'amiral. Il ne reste que le cuir de la bête, et sans ces moins quarante degrés tout cela s'effondrerait comme un ballon dégonflé.

Ce fut lui encore qui avisa les énormes vessies qui flottaient tout en haut de

cette caverne en forme de dôme. Il les désigna à Opérasque et à ses hommes qui eux n'osaient pas trop regarder autour d'eux.

— Les fameuses vessies d'hélium qui permettent à ces animaux de ramper sur la banquise, leur poids ainsi allégé, et même de s'élever au-dessus. On affirme que certains seraient capables de voler sur de longues distances, et de se propulser comme dans la mer avec leur nageoire caudale si puissante.

Chacun, Opérasque y compris, leva la tête vers ces ballonnets blanchâtres recouverts de péritoine graisseux.

— Personne n'a donc eu l'idée de les crever ? ricana l'amiral.

Mais voyant qu'un de ses hommes épaulait son arme, il arrêta son geste :

— Du calme, il me vient une idée.

Ils traversèrent le corps, ressortirent au sud où les glisseurs de l'expédition Pavakov avaient creusé des sillons dans la glace. Opérasque les regarda avec dépit. Ces gens-là avaient une belle avance sur eux et avec cette saleté de cadavre à débayer ils allaient encore perdre deux ou trois jours.

— Il faut le pulvériser, déclara-t-il, en faire de la poussière que le vent furieux emportera. Il souffle à de telles vitesses dans les rafales que ces débris iront rejoindre nos adversaires et peut-être enraieront leurs moteurs.

Kinnjone souriait comme un vieux renard des neiges à l'affût d'un jeune phoque. Il tourna les talons sans façon, plaqua là le Grand Maître Aiguilleur qui trouva ce départ brutal, inconvenant. Mais l'amiral était si célèbre en Panaméricaine et chez les Aiguilleurs qu'il dut ravalier son agacement.

Il dédaignait de plus en plus son attelage, son traîneau carrossé pour se réfugier dans un des wagons-habitations que la Marine remorquait à la suite des engins de chantier. Il essaya d'oublier cette baleine morte, mais lorsqu'il se rendit au mess des officiers pour le repas il découvrit que le cadavre était encore en place. Il voyait bien des équipes et des engins qui s'affairaient autour, mais en apparence la baleine solina n'avait pas bougé d'un pouce. Il interpella Kinnjone au bar où l'amiral dégustait un grand verre de vodka.

— Il me semble que les travaux n'ont guère avancé, lui reprocha-t-il. Je pensais que ce cadavre aurait été tronçonné.

— Jamais de la vie. Nous sommes en train de le dessouder de la banquise, ce qui demandera encore quelques heures de travail. Cette malheureuse bête est là depuis pas mal de temps et le froid l'a carrément agglomérée à la glace. Il faut creuser de deux mètres pour la dégager.

— Vous auriez pu la débiter sur place.

— Faites-moi confiance, Opérasque, vous ne serez pas déçu.

Ah, cette obstination déplaisante chez Kinnjone de l'appeler par son nom, sans jamais lui donner son titre de Grand Maître Aiguilleur. Lorsqu'il deviendrait Maître Suprême les choses changeraient, et si l'amiral persistait à le traiter aussi cavalièrement il le destituerait, pas moins.

Bien que son compartiment de nuit fût insonorisé et parfaitement isolé, les travaux autour de la baleine faisaient trembler le convoi, la glace transmettant les coups répétés des énormes engins.

Lorsque le steward le réveilla avec son premier repas de la journée il lui demanda où en étaient les travaux, et cet employé lui précisa que le cadavre était presque dégagé et que même il commençait de flotter au-dessus de la banquise.

— Souvenez-vous, fit le marin, de ces dirigeables qu'on apercevait à une époque et qu'on ne voit plus beaucoup d'ailleurs. Eh bien, la baleine est comme un de ces appareils.

Croyant que ce garçon délirait, il se hâta de déjeuner, de s'habiller pour sortir et constata que le steward disait vrai. Le cadavre, complètement évidé à l'intérieur mais ayant conservé ses vessies d'hélium, se soulevait en partie au-dessus de la banquise du Chenal. Il avait fallu passer des aussières autour de son énorme corps pour l'empêcher de s'envoler totalement. Il aperçut l'amiral en combinaison de combat qui dirigeait les opérations. Il l'interrogea par radio, mais l'autre répondit par onomatopées.

— Mais que faites-vous donc avec ce cadavre ?

Une équipe découpait des blocs de glace dans les parois et les transportait à l'aide d'un chariot élévateur à l'intérieur du corps monstrueux.

— Je le leste, dit brièvement l'amiral. Nous devons opérer par tâtonnements, l'alourdir pour qu'il ne s'envole pas trop haut, juste à trois, quatre mètres du sol. Et en plus nous lui greffons des stabilisateurs, un gouvernail de profondeur, un autre directionnel. Lorsque tout sera terminé nous le larguerons et emporté par le courant d'air nord-sud il rejoindra bientôt nos concurrents. J'espère que la surprise sera mauvaise pour eux et que cette masse encore lourde de cent tonnes dévastera leur expédition.

Muet, Opérasque avait du mal à comprendre ce que lui disait l'amiral. Tout ce qu'il voyait, c'était que ce marin prestigieux venait de commettre un crime inadmissible contre la loi ferroviaire, qui interdisait tout autre moyen de circulation que le train. Même inhabité, ce cadavre volant était une insulte aux

accords de la CANYST. Privé d'humour, Opérasque ne voyait pas combien Kinnjone et ses hommes se réjouissaient, à la pensée que l'expédition Pavakov risquait d'être ravagée par l'arrivée de ce mastodonte volant à ras de la banquise, entre les parois du Chenal. Le Grand Maître en étouffait d'indignation. Quel exemple ce grand chef était-il en train de donner à ses subordonnés ? Et d'ailleurs la réflexion du steward sur la ressemblance du cadavre avec un dirigeable n'était-elle pas déjà la triste conséquence de cette facétie ?

— Même si Pavakov s'en tire à peu près bien, le moral de ses hommes sera certainement abattu par ce cadavre arrivant sur eux à la vitesse du vent. Une moyenne de cent kilomètres-heure et dans trente heures ils auront la surprise de leur vie.

CHAPITRE 5

Les quatre jeunes Simone qui occupaient cet immense dépôt de fuphoc enfoui dans la glace de l'Antarctique, côté océan Indien, juste dans la mer de l'Entente, dormaient lorsque la sirène du tanker retentit. Les longs coups rageurs les réveillèrent en sursaut et Centdix ordonna à ses trois compagnons de sortir pour signaler à Césaire qu'ils étaient bien là.

Lui-même s'habilla rapidement et rejoignit les trois autres, les seuls qui restaient avec lui des jeunes chassés par le Conseil du Tabernacle de la *Chimère*. C'est-à-dire Jol-Jol sa petite amie, Seg-Seg, et Xonios qui puait toujours autant le carolus et qu'on reléguait dans un autre compartiment la nuit. En réalité, il y avait eu une quinzaine de Neveuxgrands expulsés du bateau des Simone, mais Centdix ignorait ce qu'étaient devenus les onze autres.

Ils avaient tous été débarqués sur un îlot inconnu où ils avaient failli mourir de faim, jusqu'à ce que Centdix et Seg-Seg abusent une famille qui naviguait sur un voilier, presque une épave. Les deux Simone avaient profité d'une escale de cette famille dans un autre îlot où elle avait l'habitude de chasser des porcs sauvages, pour s'emparer de son rafirot. Ils étaient retournés à l'îlot d'origine, avaient embarqué Jol-Jol mais Xonios les avait suppliés de le prendre avec eux, promettant d'être un fidèle serviteur.

Depuis la fin de la Guilde des Harponneurs, le Conseil du Tabernacle avait pris possession des immenses réserves de fuphoc de ces truands. Lors de son coup d'état Centdix avait relevé la position de ces réserves dans les archives secrètes et, une fois exilé, avait décidé de s'y réfugier. Car outre l'huile de phoque, des millions de tonnes, on trouvait aussi des stocks de nourriture abondante et variée.

Ces entrepôts étaient sous la glace à une profondeur telle qu'on ne pouvait les repérer aisément. Sauf, estimait Centdix, si on survolait l'endroit à haute altitude. Ce capitaine Césaire avait eu l'intuition que se cachaient là des installations inconnues, mais Centdix ignorait comment.

Un jour, un gros remorqueur s'était approché du rivage alors que Xonios, l'œil fixé à la batterie de périscopes, surveillait la mer. Les quatre se relayaient pour monter la garde. Lorsque Césaire et ses marins avaient essayé de débarquer, les Simone, qui disposaient d'un stock d'armes impressionnant trouvé sur place, les en empêchèrent par des tirs dissuasifs au-dessus de leurs

têtes. Par la suite il y eut une rencontre entre Césaire et Centdix qui accepta de troquer son fuphoc contre des marchandises faisant défaut dans ces installations secrètes.

Il avait été décidé qu'en échange de trois cent mille tonnes d'huile, Césaire leur procurerait un bateau de qualité. Pour l'instant, on n'en était qu'à cent mille tonnes dont une bonne partie avait pris le chemin de la Patagonie occidentale. Césaire était loyal, ne faisait pas de cachotteries, sauf une. Il travaillait pour une organisation dont il refusait de parler. Centdix savait qu'il avait échangé la promesse de quatre-vingt mille tonnes de fuphoc contre un hydravion que lui remettrait la présidente Yeuse.

Césaire venait donc embarquer les dernières tonnes et l'opération prendrait toute la journée avec un sea-line, oléoduc flottant sur la mer, d'une longueur d'un kilomètre. Jamais les Simone n'avaient autorisé Césaire à pénétrer dans les entrepôts sous-glaciaires, et pendant toute l'opération de pompage ils restaient tous sur leurs gardes, l'arme au poing. Lui, Centdix, se chargeait du lance-missile braqué sur le tanker, prêt à le couler à la moindre alerte. Mais Césaire avait à cœur de respecter ses engagements. Les Simone redoutaient, craignaient que le capitaine n'ait révélé à ses employeurs secrets l'endroit exact de ces entrepôts colossaux, et qu'un jour une véritable armada ne débarque sur la plage pour s'en emparer. Centdix doutait qu'à quatre ils fussent capables de résister longtemps.

Le sea-line se déroulait depuis une chaloupe puissante qui rejoignait le rivage où une bonde d'accès avait été sommairement installée par les jeunes Simone. En général l'opération demandait huit heures et s'effectuait sans ennuis.

Une chose rendait préoccupant le séjour dans cet endroit tranquille. Le bateau des Simone, la célèbre *Chimère*, venait régulièrement remplir ses réservoirs d'huile de phoque. Les Simone n'en avaient pas vraiment besoin car le Tabernacle fournissait toute l'énergie nécessaire, mais les réserves de fuphoc servaient lors des révisions du moteur nucléaire et aussi en périodes de pannes. Depuis que le quatuor s'était installé là, le puissant voilier était réapparu une fois, mais l'ayant repéré assez tôt les quatre proscrits avaient pu se cacher dans les profondeurs des entrepôts. Le séjour de leurs anciens compagnons s'était prolongé sur une demi-journée, et la pensée que des parents, des amis se trouvaient tout à côté les avait bouleversés, mais s'ils s'étaient montrés le Conseil du Tabernacle les aurait obligés à quitter cet endroit et les aurait déportés ailleurs. Ils avaient donc serré les dents, même si une fille comme Jol-Jol sanglotait, inconsolable. Ils avaient suivi au périscope le départ de leur cher bateau où ils avaient vécu sans souci des années agréables, et Centdix avait alors eu la désagréable impression que ses compagnons lui en voulaient beaucoup de les avoir entraînés dans cette

rébellion stérile contre le pouvoir établi. Il redoutait qu'au cours de la prochaine visite de la *Chimère*, qui faisait escale dans la mer de l'Entente tous les trois mois, ses compagnons ne révèlent leur présence, prenant le risque d'une autre déportation pour quelques minutes de retrouvailles sentimentales.

CHAPITRE 6

Ce fut une femme qui apparut à l'ouverture de l'alvéole, une femme sculpturale, entièrement nue, aux cheveux blancs. Lien Rag, perturbé par son embarras, faillit ne pas reconnaître tout de suite dans cette apparition Rewa, la petite fille recueillie par le Kid. Mais c'était bien elle avec quelque vingt-cinq ans de plus. Olivary avait coupé le moteur du canot qui vint doucement s'arrêter contre la solina. Lien Rag crut apercevoir une lueur de mépris dans l'œil de l'animal, mais ce n'était peut-être qu'une illusion enfantée par sa culpabilité.

Rewa lui tendit la main et sans forcer le hissa à l'intérieur de l'habitacle transparent. En réalité, il s'agissait d'une sorte de poste de commande, voire d'une timonerie. Mais Lien Rag savait que les Hommes-Jonas naviguaient en totale harmonie avec leur solina, et que les décisions n'étaient jamais prises par l'une ou les autres sauf en cas de danger, mais en commun. L'habitacle se prolongeait par des tunnels qui s'enfonçaient dans l'immense organisme du cétacé et desservaient des cellules plus ou moins nombreuses.

Il y avait un garçon de quinze ans dans le poste et Rewa le présenta comme son fils, Yèle.

— Fallait-il tuer des centaines de solinas ? demanda aussitôt Rewa. Ne pouviez-vous envisager de modifier votre alimentation ?

— Je sais que j'ai rompu le pacte d'amitié, fit Lien Rag, gêné.

— Il n'y avait pas de pacte d'amitié. Nous ne nous sentons liés à personne, sauf entre nous. Dans le temps vous avez connu d'autres hommes et femmes Jonas, c'est vous qui nous donnez ce surnom ridicule, mais je n'ai pas à en tenir compte. De même, je ne me sens pas obligée, parce que le Kid m'a recueillie jadis dans le cadavre d'une solina abattue par des chasseurs, de montrer quelque indulgence envers les hommes comme vous. Je voulais que cela soit bien compris. Que venez-vous faire ici ?

— Vous présenter mes excuses pour avoir autorisé la chasse aux solinas, mais depuis que les Roux bloquent l'accès aux troupeaux d'éléphants de mer nous devons chercher l'huile et la viande qui font défaut.

— Vous allez présenter vos excuses et puis me demander un quota de chasse pour les solinas, mais nous sommes tous décidés à ne plus laisser tuer une seule de ces baleines. Elles appartiennent à notre monde, font partie

intégrante de notre société, même si elles sont inhabitées et libres de faire ce qui leur plaît. Si c'est ce que vous êtes venu chercher vous pouvez repartir tout de suite, nous ne vous accorderons aucune faveur.

— Je suis venu chercher un conseil uniquement. Faut-il laisser mourir les habitants des Kerguelen et de bien d'autres îles, alors que nous ne disposons d'aucune ressource ? Est-ce que vous souhaitez la disparition de ce que l'on appelle les Hommes du Chaud ? Il ne restera plus sur terre que les Roux, Hommes du Froid et vous autres, qui occupez une place particulière entre le Chaud et le Froid.

Rewa eut un sourire caustique.

— Est-ce une façon de nous insulter, de nous traiter de tièdes ? Mais qu'importe. Nous n'avons pas de conseils à donner, nous n'avons pas à nous soucier du sort des autres peuples.

— Donc vous nous condamnez à mourir, dit Lien Rag soudain envahi par une colère froide. C'est entendu. Mais nous allons être forcés de reprendre la chasse aux solinas pour survivre et cette fois nous passerons outre vos barrages. Nous disposons d'armes puissantes qui peuvent pulvériser vos amies baleines. Ce n'est pas moi qui déclarerai cette guerre, mais les gens affamés et qui grelottent de froid quand arrive l'hiver. Votre intransigeance sera peut-être la cause de votre propre disparition. Et je vais même plus loin, si je suis destitué par les habitants furieux ils s'empareront de cet appareil, le dirigeavion, vous bombarderont depuis le ciel et feront un carnage de vos solinas. Jusqu'ici j'avais réussi à limiter les prises à une pièce par jour.

Il lui tourna le dos et s'apprêtait à rejoindre le canot lorsque le garçon, Yèle, parla :

— Ne partez pas. Mère, il dit vrai. Ils ont des moyens que nous ne possédons pas. Tu ne peux le provoquer et attendre de lui qu'il se soumette à tes désirs.

Rewa dont le visage restait impassible regardait au loin, vers l'horizon chargé de brumes molles.

— Nous sommes tous d'accord pour refuser qu'une seule baleine soit abattue, dit-elle sèchement.

— Oui, mais cet homme nous a exposé ce que nous risquons. Même avec nos solinas volantes nous ne pourrions affronter cet appareil qui flotte sur la mer, là-bas. Je vois les sabords qui dissimulent certainement des lance-missiles ou des canons automatiques.

Lien Rag sourit intérieurement. Le dirigeavion n'emportait que quelques

armes de poing et non une artillerie comme le pensait ce garçon. L'argument impressionna enfin Rewa qui jeta un regard rapide vers l'appareil, pour vérifier si son fils disait vrai. Lien Rag fit celui qui n'avait pas remarqué ce signe d'inquiétude.

— Tu ne peux pas sacrifier une seule solina, fit la femme sur un ton moins neutre. Elle perdait son sang-froid. Il a fallu des siècles pour qu'elles deviennent ce qu'elles sont, des créatures aussi douées que les humains, ces gens-là qui les transforment en huile et en pâté. Crois-tu que ce soit un idéal de vie pour elles ?

— Mère, nous n'avons jamais été suffisamment nombreux pour que toutes soient enfin habitées par un groupe. Tu sais très bien que nous sommes devenus assez stériles. Toi-même tu n'as qu'un enfant, moi. Notre austérité de vie a fait que nous avons peu à peu restreint nos désirs, nos appétits comme tu le dis avec mépris. Si je jette un regard admiratif sur une fille de mon âge vous êtes tous, les adultes, à nous surveiller de crainte que nous ne dérogiions au nouveau code de conduite que vous avez institué. Notre visiteur a certainement connu des Hommes-Jonas beaucoup plus libérés de ce carcan moraliste.

Cette fois, Rewa ne cachait ni sa stupéfaction ni son désarroi. Oubliant la présence de Lien Rag elle prit un ton inquiet pour répondre à son fils.

— J'ai cru agir pour le mieux, comme tous les autres. Nous pensions qu'un code rigide de vie nous garantirait contre tous les dangers. Que voudriez-vous donc, les jeunes, vous débaucher, mener une vie canaille comme les Hommes du Chaud en introduisant à bord des boissons alcoolisées et la pornographie ? Toutes ces horreurs finissent par entraîner la violence en même temps que l'indolence. Pourquoi ne ferais-tu pas ensuite boire Celsy, ne la soûlerais-tu pas pour qu'elle ajoute encore à cette atmosphère de dépravation ?

D'inquiète sa voix avait basculé dans le sarcasme et Yèle secouait la tête, navré de cette outrance maternelle. Lien Rag comprit que Celsy était le nom de la Solina où il se trouvait.

— Pourquoi exagères-tu ainsi ? Depuis le réchauffement vous avez complètement changé d'état d'esprit, comme si la disparition des banquises était le signe d'une régression morale.

— Il a fallu vous contraindre à vivre nus et à vous jeter dans l'eau glacée, cria-t-elle soudain. Vous commenciez à vous amollir tous. Nous l'avons constaté au cours d'un conseil général et nous avons décidé de réagir.

— Mère, notre visiteur n'est pas venu pour assister à nos différends. Ce que je voulais exprimer c'est que je suis désormais assez grand pour

comprendre certaines choses. Si tu laisses repartir cet homme les mains vides nous allons le payer très cher.

— Tu te trompes. Ils n'ont pas fait la guerre aux Roux, pourquoi nous la feraient-ils à nous autres mille fois moins nombreux ?

— Je dois vous signaler que même si ce n'est pas la guerre, les braconniers venus de Patagonie occidentale s'attaquent aux Roux désormais et nous pensons, dit Lien Rag, que prochainement il y aura une grande offensive contre le Peuple du Froid.

— Eh bien, faites-leur la guerre, et pilliez les troupeaux d'éléphants de mer jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus un seul, mais foutez la paix à nos Solinas.

— Mère, ce n'est pas ainsi que j'ai été éduqué. Tu m'as appris le respect de toute vie sur terre. Tu m'as parlé des Roux si longtemps exploités par l'Homme du Chaud, tu m'as parlé des espèces en voie de disparition et maintenant ton système de sauvegarde se limite aux Solinas et à nous-mêmes ? Je trouve que c'est indigne de toi.

Il s'adressa à Lien Rag :

— Vous savez très bien comment nous survivons. Notre solina Celsy nous fournit toute notre alimentation, la chaleur nécessaire, l'eau de nos bains, enfin bref ce qui est indispensable à notre existence. Mais comment Celsy peut-elle à la fois s'alimenter et nous alimenter, entretenir la température de son corps et nous permettre de vivre nus dans un environnement douillet ? En avalant des tonnes de krill, et le krill est une petite crevette bien vivante. Donc nous sommes aussi des prédateurs et dans certaines zones touchées par le réchauffement, surtout par la Ceinture de Feu, le plancton contenant le krill a complètement disparu et pourtant les solinas continuent de s'en gaver.

Il ne regardait plus sa mère qui fermait les yeux, soudain très pâle. Son épiderme qui se rapprochait de celui des otaries conservait encore des réactions émotionnelles qui le faisaient blanchir. Visiblement elle souffrait d'être ainsi mise en face de ses contradictions par ce garçon, son fils qui s'exprimait avec énormément de naturel.

— Les orques attaquent les solinas pour se nourrir, de même les léopards de mer. Et tu trouves cela naturel. Mais si un Homme du Chaud s'avise de tuer une baleine solina pour sa survie tu ne l'acceptes pas, vous ne l'acceptez pas. Vous êtes ici sept adultes en tout et pour tout. Vous êtes les seuls qui avez décidé d'intervenir pour empêcher cette chasse. Les autres sont restés dans l'hémisphère Nord et tu sais bien pourquoi. Ils ne sont pas de votre génération intolérante mais ont vécu et savent faire la part des choses. Ces gens-là, ces habitants des Kerguelen ne sont pas les Harponneurs de cette sinistre Guilde

dont tu m'as si souvent raconté les horribles massacres de baleines.

Il se tut et cette fois se tourna vers Rewa.

— Nous devons tous nous concerter et nous rassembler, en personne. Depuis des mois vous communiquez à distance sans jamais vous rencontrer, comme si chaque solina avec sa cargaison d'humains voulait constituer un petit monde à part. Nous les jeunes savons que nous devons participer à vos décisions sinon vous allez basculer dans une paranoïa totale.

Lorsque Lien Rag retourna à bord du dirigeavion, Jael se précipita.

— Alors ils acceptent de me faire traverser la Ceinture de Feu ?

— Pour l'instant nous discutons de baleines et de survie pour les habitants des Kerguelen, fit-il sèchement.

Il ne l'avait jamais rabrouée ainsi et soudain elle eut honte de son obsession égoïste.

CHAPITRE 7

Depuis le départ un radariste nommé Juskar avait été installé dans le fourgon de queue, celui qui fermait la marche, et il était chargé de surveiller les arrières de l'expédition. C'était lui qui signalait les congères coureuses que le vent violent faisait rouler sur des centaines de kilomètres au cours desquels elles s'engraissaient et devenaient énormes, aussi hautes qu'un wagon de chemin de fer, mais un wagon lancé à deux cents kilomètres à l'heure. Elles n'arrivaient jamais seules mais par dizaines et l'ensemble des glisseurs devaient se mettre à l'abri autant que possible. Depuis quelque temps Pavakov avait ordonné que l'on creuse régulièrement dans les parois des sortes de créneaux pour garer les véhicules en cas de danger. Il y avait eu aussi quelques icebergs glissant sur la banquise, et l'un d'eux était si énorme que l'on avait dû le piéger en disposant des mines en amont du Chenal pour le détruire.

Juskar était donc un garçon averti des dangers qui pouvaient descendre le Chenal vers le sud et pulvériser le groupe. La nuit il se faisait remplacer, mais ne dormait que d'un œil et toutes les deux heures venait voir si tout allait bien. Ce fut au cours d'une de ces rondes que son adjoint Flemski lui désigna l'écran.

— Je ne vois rien, fit Juskar intrigué.

— C'est pour ça que je suis content que tu sois là. Tantôt il y a un écho tantôt rien. C'est comme si un énorme nuage de goélands nous arrivait poussé par le vent. C'est pas impossible. Souviens-toi de cette masse de goélands sortis d'un coup du cadavre de la baleine. Ce truc-là tantôt vole à deux trois mètres de la banquise, tantôt s'élève dans le Chenal si bien que le radar ne peut le suivre. Ou bien il faudrait que je l'oriente mais la consigne est surtout de surveiller le Chenal côté banquise.

À ce moment-là une grosse masse encombra l'écran et Juskar se pencha vers le spot, les yeux grands ouverts.

— Un dirigeable ?

— Alors un dirigeable fou, peut-être avec ses moteurs en panne. Faut-il donner l'alerte ? Il n'est qu'à soixante, quatre-vingts kilomètres et sera sur nous dans une demi-heure.

Le premier, Pavakov, vint les trouver quand l'alerte fut donnée et cette fois

l'objet gigantesque inconnu était bien visible.

— On n'a pas le temps de retourner en arrière se planquer dans l'un des garages qu'on a aménagés. Il va falloir subir le choc. Si c'est un dirigeable il éclatera forcément. L'ennui c'est que son enveloppe nous recouvrira tous.

Liensun, qui venait aussi de pénétrer dans le petit local situé dans une guérite, sorte de mirador en haut du fourgon, estima que le convoi devait se disperser sur plusieurs kilomètres. Au cas où le dirigeable s'abattrait sur eux, il ne recouvrirait qu'une faible partie de l'expédition et les hommes épargnés viendraient au secours de ceux emprisonnés sous l'épaisse enveloppe.

Lorsque la masse indistincte ne fut plus qu'à dix kilomètres le jeune Flemski sursauta :

— J'ai vu une tête de baleine. Tous les fanons dehors car elle ouvrait grand sa gueule.

— Tu dérailles.

— Je te dis que c'est elle la solina qu'on a traversée. On aurait dû la faire sauter.

Ils donnèrent l'alerte et Pavakov apprit que c'était la solina qui allait leur fondre dessus. Liensun qui se trouvait en sa compagnie se frappa le front :

— Les vessies d'hélium. On a oublié de les crever. Elles ont arraché le cadavre à la banquise où il collait.

— Mon œil ! hurla Pavakov. C'est Opérasque qui l'a fait décoller et qui nous l'envoie avec ce putain de vent, à cent vingt à l'heure ça va faire mal. Je n'aurais jamais dû t'écouter, Liensun, quand je voulais faire sauter cette enveloppe vide.

La solina faillit passer au-dessus du convoi à huit mètres de hauteur. Elle épargna trois véhicules de queue mais un remous la rabattit sur les deux suivants. Elle tomba d'un coup à cause du trou d'air provoqué par les gaz des moteurs. Et le cadavre flasque, évidé, se répandit sur toute la largeur du chenal et sur une quarantaine de mètres. Il y eut des explosions énormes lorsque les vessies d'hélium furent transpercées par les antennes-radio des camions, puis ce fut toute l'enveloppe, le cuir de la baleine qui explosa en une douzaine de cratères. Des goélands emprisonnés depuis le départ en furent expulsés, les plumes en feu dans une odeur de grillade écœurante. Un des camions piégés sauta à son tour, celui des explosifs. Malgré la couche de peau de baleine, de gras et de reste de chair qui le recouvrait, l'engin bondit, en déchirant cette chape jusqu'à trente mètres de hauteur et retomba comme une boule de feu, emporté par le vent furieux sur un autre fourgon, celui de la cafétéria qui

s'embrasa à son tour.

Dans leur camion immobilisé plus loin Pavakov et Liensun assistèrent au désastre, et le garçon sentit que l'ingénieur était sur le point de lui casser la figure, pour lui avoir conseillé de laisser le cadavre en place et gêner ainsi les Aiguilleurs. Il préféra sortir et se précipiter vers les victimes. Deux hommes se roulaient sur la banquise, les vêtements en feu mais un troisième les aspergeait de neige carbonique. Malheureusement elle se transforma aussitôt en grêlons dangereux qui criblèrent les blessés.

La carcasse se souleva encore car en dessous l'air brûlant la gonflait comme une montgolfière, et cette envolée permit enfin de libérer les véhicules calcinés et les hommes blessés.

Dans une dernière caricature de vie la solina prit de l'altitude, complètement déformée, la tête pendante, la queue à la verticale sans qu'on comprît pourquoi. Elle s'éleva et soudain le vent dut la rabattre de l'autre côté de la paroi de gauche. Elle disparut.

La plupart des hommes étaient horriblement brûlés et, même s'ils respiraient encore, ne survivraient pas. Le froid les saisissait et ajoutait sa brûlure à celle du feu, si bien que les chairs se violaçaient en se cryogénant. Le spectacle était hallucinant et Pavakov, seul, immobile, regardait les ruines de la moitié de son convoi. Le feu cessait, bien sûr, mais la destruction était totale. On ne pourrait rien sauver de ces débris qui ne fumaient même pas dans l'air glacé. On n'avait plus de cafétéria avec ses réserves alimentaires, plus d'explosifs.

Par miracle, le fourgon des deux radaristes avait été épargné et lentement il contourna le désastre, s'arrêta à hauteur de Liensun. Le chauffeur n'avait pas osé aller jusqu'à Pavakov, statue hiératique de la désolation.

CHAPITRE 8

Le peuple des Roux n'avancait plus qu'au ralenti depuis trois jours. L'estomac creux, les muscles affaiblis, ils n'avaient que la force de se traîner sur une trentaine de kilomètres, s'effondraient ensuite pour dormir des heures et des heures. Ils ne se plaignaient pas mais tournaient leurs yeux phosphorescents, hallucinés vers leur chef. Et Jdriège ne trouvait aucune solution pour les nourrir. Ils avaient tout essayé, le trou à poissons bien sûr, en espérant qu'il attirerait les phoques. Mais les phoques ne se montraient curieux que lorsque le trou envoyait de la lumière sous la banquise et ce n'était pas le cas. Ils avaient voulu piéger les goélands mais le vent de plus en plus fort entraînait ces oiseaux à toute vitesse. Eux-mêmes ne pouvaient échapper à ce torrent d'air qui les emportait vers le sud. Jdriège avait escaladé les parois, s'était rapproché de la zone où commençait avec le jour une chaleur intense. Il avait pu la supporter grâce à sa puissance de concentration, mais ces eaux chaudes qui venaient battre et avaler la glace du Chenal ne recelaient aucun poisson, aucun phoque.

Lorsqu'il revint de cette expédition le garçon resta tout en haut de la paroi, plongeant son regard dans l'obscurité, situant son peuple grâce aux étincelles que le frottement des fourrures allumait. Des milliers d'enfants, de femmes et d'hommes qui avaient cru en lui, qui l'avaient suivi sans hésiter parce qu'il leur promettait le paradis étaient en train de mourir.

— Père, ne m'abandonne pas. Tu as insufflé ton esprit là-bas dans le Nord et j'ai déjoué les intentions mauvaises des Hommes du Chaud, rassemblé tous mes frères pour descendre vers notre terre du Sud. Nous n'avons plus rien à manger et qu'allons-nous devenir ? L'autre fois, tu nous as offert cette énorme baleine que nous avons dévorée en partie en compagnie des oiseaux, des rats et des loups. Nous l'avons évidée, nous avons emporté de quoi survivre plusieurs semaines mais nous voici à nouveau dépourvus. Que dois-je faire pour que ces malheureux retrouvent leur énergie ? Il y a des enfants qui vont certainement mourir dans peu de temps.

Il s'assit les jambes dans le vide et prit sa tête dans ses mains. Au bout d'un moment il se demanda, alors que l'obscurité était toujours aussi épaisse, pourquoi il distinguait comme un grillage semblable à ceux que les Hommes du Chaud utilisaient pour empêcher leurs animaux d'élevage de s'enfuir. Mais ce n'était pas un grillage, plutôt une sorte de maillage. Il força son attention et, comme s'il disposait d'une loupe grossissante, il distingua les fils de cet ensemble, s'exclama soudain :

— Mais ce sont des poils de fourrure roulés ?

Voulant en avoir le cœur net il arracha ses propres poils et les roula. Il comprit qu'il ne fallait pas les rouler tous ensemble au même niveau mais les étirer, et bientôt il disposa d'un fil extrêmement solide. Et il se souvint des filets des Inuits. Ces peuples-là ne foraient pas des trous dans la banquise pour y guetter le poisson ou les phoques, leur harpon en main. Ils descendaient un filet, le laissaient se déployer puis le remontaient en général plein de poissons. Parce que depuis que la banquise recouvrait le Chenal, l'océan en dessous était calme et permettait ce genre de pêche.

Pour réaliser son projet, lorsqu'il fut descendu du haut de la paroi, il alla trouver des femmes, leur expliqua ce qu'il souhaitait faire. Les hommes auraient eu des réactions négatives mais les femmes commencèrent d'arracher leurs poils pour les rouler, et bientôt elles disposèrent de longueurs de fil suffisantes. Il les rassembla en carré, les fit nouer comme il le montra et bientôt il disposa d'un filet de grande taille. Pour creuser dans la banquise aussi épaisse ils durent se remplacer fréquemment tant ils étaient épuisés, mais bientôt ils eurent foré un puits de vingt mètres, suffisamment large pour remonter le filet quand il serait plein.

À la troisième tentative ils hissèrent assez de harengs pour nourrir trois cents personnes et ils recommencèrent et encore, et encore jusqu'à ce que les milliers de Roux aient mangé à leur faim.

CHAPITRE 9

Lorsque, ce matin-là, à l'heure habituelle, Charlster appela Louria, elle attendait depuis quelques minutes. Elle lui dit qu'elle avait eu le pressentiment qu'il allait lui annoncer une chose étrange. Le vieux savant en resta interloqué quelques secondes avant de hocher la tête en direction de l'écran.

— Effectivement, cette nuit j'ai réexaminé tous les clichés de ces traînées lumineuses certainement ionisées, laissées par ces « météores » depuis des années. Ne m'interrompez pas en me disant qu'il s'agit plus sûrement de bolides artificiels. L'un de ces clichés a attiré mon attention alors que, jusqu'à présent, je l'avais quelque peu délaissé.

Il préféra dessiner sur l'écran ce qu'il voulait lui faire comprendre. Il traça donc un arc représentant la queue d'un météore et ensuite il ajouta, d'une main qui tremblait volontairement, une autre parabole beaucoup plus courbée vers le bas.

— J'ai toujours estimé qu'il s'agissait d'une traînée sans importance faite par un objet se détachant du météore pour retomber sur la terre faute de vitesse. Il devait arriver fréquemment que ce que vous appelez navettes perde quelques pièces. Regardez ce qui se passe avec les trains. On trouve des boulons, des morceaux de métal sur les voies, et les dirigeables du Consortium, jadis, connaissaient ce genre d'incidents. Pourquoi une navette spatiale serait-elle d'une perfection absolue ? Bref, personnellement je ne voulais pas penser navette mais météorite. Et j'estimais donc qu'il avait perdu, avant son impact au sol du côté de l'Antarctique, un morceau de sa nature. Mais je me trompais. J'ai agrandi cette traînée et surtout le petit point noir qui se trouve au bout. Je l'ai agrandi dix fois, puis encore dix fois. Et voici ce que j'ai obtenu.

Il projeta le cliché sur l'écran et Louria ne put retenir une exclamation. Une petite incrustation de son visage dans le coin gauche la représentait, les yeux incrédules, devenant rouge d'excitation et enfin souriant d'extrême satisfaction.

— C'est merveilleux, fit-elle, la gorge nouée par l'émotion.

— Une capsule. Ces navettes emportent une ou plusieurs capsules de survie ou pour n'importe quel usage, et à l'intérieur doit se trouver un seul homme.

— Il s'agit d'un gros scaphandre spatial comme en portaient les astronautes autrefois, lorsqu'ils figuraient dans des reportages ou dans des films de fiction.

— Oui, mais un scaphandre équipé pour atterrir quelque part en douceur. Un véritable vaisseau spatial à l'échelle d'un seul homme. Avec un système de propulsion invisible ici.

— Croyez-vous qu'en utilisant un logiciel spécial on pourrait apercevoir le visage de l'homme derrière le hublot, le reconstituer sans modifier les pictogrammes une fois agrandis ?

— Trouverez-vous ce logiciel aisément ? demanda-t-il. Moi, je peux éventuellement m'en procurer un, mais Cristella sera au courant et m'en demandera la raison. Mais il y a autre chose de plus important.

Il pointa son crayon électronique sur la courbe de descente de la capsule et en même temps fit apparaître la carte de la Panaméricaine Nord, au-dessus du 60^e parallèle, à l'ouest de l'immense baie d'Hudson.

— Cette partie de la baie doit être recouverte de banquise, même en ce moment. Il y a un fleuve sous-glaciaire qui se jette ici, le Thelon, et si vous le remontez vous trouverez un lac, Baker Lake, avec à côté la bourgade ferroviaire de Baker Station. C'est un endroit encore fréquentable, éloigné du réchauffement, et où l'on vient pour se reposer et pratiquer des sports de glisse ou des safaris au caribou. J'ai effectué toutes les vérifications et je suis désormais convaincu que cette capsule s'est posée non loin de Baker Station. Dans un rayon de cinq milles autour.

Louria ouvrit grand sa bouche d'ébahissement et il constata une fois de plus combien elle avait de belles dents.

— Mais c'est tout à côté, balbutia-t-elle.

— Vous n'avez pas pris de vacances depuis longtemps m'avez-vous dit un jour, et vous avez droit à une rallonge depuis votre voyage jusqu'à cette île d'Alone chez le pape. Vous devriez aller vous reposer là-bas, à Baker Station. Je me suis renseigné toujours par l'ordinateur et je peux vous dire que sur le site proposé il y a de quoi s'amuser follement. On peut même descendre dans le lac par un tunnel translucide pour admirer d'énormes poissons et des loutres. Vous pratiquerez aussi du ski et vous pourrez emprunter le plus grand toboggan du monde.

Louria ne cacha pas sa joie mais ne dit rien. Il fit disparaître la carte et les courbes lumineuses, vérifia qu'aucun enregistrement n'en avait été effectué par un espion à l'affût et chargé tout spécialement de surveiller ce site

d'Upsilon. Louria et lui vérifiaient chaque fois qu'aucun Suspicious Screen n'était branché sur leur point de rencontre virtuel.

— Je n'ose pas y croire, murmura Louria, mais vous annoncez un rayon de cinq milles autour de Baker Station. C'est énorme. Une superficie de...

— Trente kilomètres carrés, j'ai fait le calcul, fit-il goguenard. Il y a de quoi s'amuser mais vous savez il y a de très jolies huttes de trappeurs dans le coin. Toutes desservies par des lignes, bien sûr. Vous louez une draisine et vous les visiterez tranquillement. Dans chacune de ces huttes, le mot est inadapté car il s'agit le plus souvent de belles maisons sous verrière avec tout le confort, vous trouverez de quoi prendre un repas et même de quoi coucher si vous voulez vous initier à l'art du piégeage ou encore à la récolte du sirop d'érable.

— Il me faudra des semaines pour obtenir le moindre renseignement. Je ne peux prendre plus de quinze jours d'affilée.

— Eh bien, vous y reviendrez régulièrement. On pensera que vous avez été séduite par l'endroit ou peut-être par un solide bûcheron barbu.

Dès le lendemain Louria lui annonça qu'elle avait obtenu un congé de deux semaines et un compartiment dans un trainel luxueux de Baker Station.

— Ici, aux labos, j'ai l'impression qu'ils sont heureux de me voir partir pendant quelque temps. Ils me surveillent constamment et vont pouvoir souffler un peu. Opérasque a dû exiger qu'on ne me quitte pas des yeux.

— Pouvez-vous prendre un portable ?

— Je m'en suis procuré un dont personne ne connaît l'existence. Je pourrai tous les jours vous rejoindre sur Upsilon.

Charlster ne comprit pas tout de suite que Cristella vît, dans le départ de Louria pour Baker Station, l'occasion qu'elle attendait. Elle lui annonça le même jour qu'il devait se rendre à Salt Station pour des examens médicaux.

— Vous les avez négligés depuis quelque temps et vous devez être mis en observation durant plusieurs jours. D'ailleurs, je vous y rejoindrai par la suite.

— Voilà qui est stupide, s'énerva-t-il. Je suis toujours sur cette histoire de colloïde défaillant. La chape de poussière qui maintient le Chenal Noir en l'état s'effrite de plus en plus et le Grand Maître Opérasque devrait en être informé. Je devais lui envoyer un rapport précis sur les dégradations que j'ai enregistrées.

— D'abord votre santé, dit-elle d'un ton sans réplique. Vous prenez le

train de nuit ce soir même, à dix heures. Je ne peux courir le risque de vous voir frappé d'une attaque cardiaque ou cervicale. Toutes vos artères seront examinées pour éviter ce genre d'accident. Nous ne tenons pas à perdre le plus grand savant de notre époque.

L'ironie incluse le laissa indifférent. Mais, angoissé, il se demanda si cet examen prolongé ne l'orienterait pas par la suite vers une clinique psychiatrique. De nombreuses personnalités avaient été ainsi écartées de l'actualité.

Il enrageait car il ne pouvait prévenir Louria Finister que pendant quelques jours il ne pourrait la rejoindre sur Upsilon. La prochaine heure de vacation était justement celle où son train quitterait 87°7 Station. Et s'il utilisait son portable depuis son compartiment, la mémoire centrale du convoi l'enregistrerait, le vecteur porteur étant le railphone.

Il quitta son travail en début d'après-midi sous prétexte de certains détails à régler, se rendit à l'observatoire et frappa à la porte vitrée d'Hyponias, ce jeune astronome qui se différenciait de tous les autres par ses remarques originales.

— Justement je voulais vous voir, lui dit son confrère. Je me suis intéressé à ces traînées lumineuses photographiées en vain depuis quelques années. Nos amis n'y prêtent guère attention, parlent d'une pluie de météorites correspondant à une série d'explosions solaires mais je n'y crois pas. Je suis certain que vous avez une autre explication.

— C'est exact, mais pour l'instant on m'envoie à Salt Station pour des examens médicaux. Je dois prévenir quelqu'un sur un site secret et je suis venu vous demander une faveur. Je vais laisser un message sur votre ordinateur programmé pour être expédié à dix heures du soir. Ça vous dérange ?

— Pas du tout. Mais j'aurais aimé en apprendre plus sur vos observations de ces traînées ionisées.

Charlster tressaillit.

— Vous êtes déjà allé bien loin, murmura-t-il, n'avez-vous pas conclu ?

— Je n'ose le faire, avoua le garçon.

— Écoutez, je crains que cette Cristella ne me réserve un sort désagréable pour ne pas dire plus. Si jamais il m'arrivait quelque chose, rejoignez mon amie Louria Finister sur le site en question qui figurera sur votre ordinateur. Les heures de vacation sont dix heures le soir, huit heures le matin. Au cas où je disparaîtrais, demandez-lui des explications. Je lui ai déjà parlé de vous.

Pour l'instant elle a pris un congé de quinze jours.

Hyponias le regarda les sourcils froncés.

— Professeur, votre amie s'en va en congé et c'est le moment que cette Cristella choisit pour vous envoyer à Sait Station ? Ne trouvez-vous pas ça bizarre ? L'aurait-elle fait si cette jeune femme Finister était restée dans les laboratoires ?

Furieux de n'y avoir vu que coïncidence malheureuse, Charlster crut qu'il allait avoir un malaise tant l'angoisse le submergeait.

— Croyez-vous qu'elle oserait se débarrasser de vous en l'absence d'Opérasque ?

C'était possible. Une fois dans une clinique psychiatrique, en quelques séances de piqûres il présenterait tous les signes d'une aliénation mentale, et Cristella pourrait expliquer à Opérasque qu'ayant surpris chez lui des comportements étranges, elle avait préféré le renvoyer à Salt Station pour des examens approfondis.

— Elle prend tout de même des risques, continuait Hyponias, car vos recherches sur ce colloïde qui réunit les cendres lunaires seront de ce fait interrompues et le projet d'Opérasque risque de s'en trouver compromis.

— Je dois reconnaître que je n'avais guère avancé dans mes recherches, murmura Charlster. Peut-être que cette Cristella en a conclu qu'il n'y avait aucune urgence et que la dégradation de la chape spatiale était très lente.

— Je vais quand même entrer en communication avec Louria Finister, et si jamais vous êtes victime des agissements de cette femme nous pourrions tous les deux intervenir. Vous pouvez aussi laisser des messages sur mon appareil. Vous en connaissez l'indicatif ? L'officiel certes, mais personnellement je m'en suis bricolé un autre, car j'entretiens des relations avec des amis scientifiques qui travaillent en Panaméricaine. Notez-le, apprenez-le par cœur et ensuite déchirez vos notes.

Malgré ce soutien et toutes les assurances d'Hyponias, cette perspective de complicité avec Louria, Charlster embarqua dans son train complètement démoralisé. Et pire que tout, Cristella tint à l'accompagner dans sa draine personnelle et l'installa dans son compartiment. Au moment de le quitter elle l'embrassa par surprise, un véritable baiser passionné qui le laissa encore plus inquiet. Seul, sentant encore la langue trop insistante de cette femme fouiller sa bouche, il alla se rincer dans le petit cabinet de toilette voisin.

Il essaya de dormir mais n'y parvint pas et à chaque arrêt regarda dehors sur les quais déserts. Il avait adoré ces voyages en train de nuit mais,

cette fois, il avait l'impression qu'on l'envoyait au rebut, qu'on l'attendait pour lui enfiler une camisole de force qui serait surtout une camisole chimique.

CHAPITRE 10

Ce ne fut pas Celsy, la solina de Rewa, qui vint au-devant du canot lorsque Lien Rag et Olivary s'approchèrent, et le président des Kerguelen y vit un signe encourageant. Il en eut confirmation lorsque dans l'homme âgé qui apparut dans l'ouverture de l'alvéole il reconnut Hiel, un Homme-Jonas de son âge qu'il avait bien connu jadis. Ce Hiel avait même commandé une expédition de Solinas volantes jusqu'au Tibet, jusqu'aux Échafaudages pour empêcher Charlster et Rigil de faire réapparaître imprudemment le soleil.

Hiel le serra dans ses bras avec une véritable émotion. Puis il le poussa vers les autres assis dans ce grand alvéole en forme d'œuf transparent. Il y avait bien sûr Rewa mais aussi des jeunes gens dont Yèle, le fils de celle-ci.

— Tout d'abord, dit Hiel, nous avons été peiné que tu laisses tuer nos sœurs sauvages, ces solinas qui vivent en troupes mais qui ne cessent d'évoluer selon les conditions de leur environnement. Ce sont des animaux paisibles, capables de réfléchir et de s'organiser une vie sociale notamment au moment des amours et des naissances. Ce sont elles qui effectuent la sélection de celles qui deviendront nos compagnes pour de longues années. Nous ne les choisissons pas unilatéralement, elles nous choisissent aussi.

— Il est certain, dit Yèle, qu'il existe d'autres races de baleines moins évoluées, mais nous ne voulons pas faire une sélection cruelle en désignant les moins douées pour l'abattage et la transformation en huile.

— Seules les solinas hantent nos eaux, répondit Lien Rag. Sinon il faut naviguer vers le nord pour trouver des cachalots quand ceux-ci remontent exténués d'avoir franchi sous l'eau, à de grandes profondeurs, la Ceinture de Feu. Mais ils ne viennent jamais jusque dans nos parages. Nous avons deux baleiniers. Vous savez que l'un d'eux a réussi à passer le Chenal Noir et se trouve dans l'hémisphère Nord. Nous n'en avons d'ailleurs aucune nouvelle.

Une femme d'une quarantaine d'années, très blonde, avec un corps moins sculptural que celui de Rewa mais que Lien Rag trouvait plus agréable, expliqua qu'elle avait appris que la *Salamandre* se trouvait, aux dernières nouvelles, dans la mer d'Okhotsk.

— Je sais aussi que certains groupes tentent de parcourir le Chenal Noir, les uns avec des véhicules qui glissent sur la banquise et les Aiguilleurs avec leurs rails. Ces derniers veulent installer un réseau ferré qui fera communiquer

le Nord et le Sud. Votre fils Liensun ferait partie du premier groupe. Je sais tout cela car une Solina sauvage s'est imprudemment engagée sur la banquise de ce chenal, espérant pouvoir ramper jusqu'au bout mais elle avait oublié que l'endroit manque de plancton, et que la banquise trop épaisse ne peut être percée. Nous avons débarqué à environ quatre mille kilomètres du pôle Nord avec mon compagnon et mes deux enfants pour essayer de la retrouver, mais elle était déjà morte. Et même complètement évidée par une énorme bande de Roux qui suit un nouveau messie vers le sud.

— S'agirait-il de Jdriège, le fils de Jdrien, donc mon propre petit-fils ? demanda Lien Rag.

Aucun des Hommes-Jonas présents ne put lui répondre.

— Nous avons, dit Hiel, une proposition à vous faire au sujet de la chasse aux solinas. Comme nous l'a démontré Yèle avec un grand talent nous ne pouvons empêcher cette chasse. Nos solinas dévorent des crevettes, et lorsqu'elles-mêmes sont dévorées par des orques nous ne nous scandalisons pas car c'est la loi naturelle. Pourquoi le ferions-nous parce que des hommes chassent les solinas pour se nourrir et utiliser leur huile comme énergie ? Donc, nous avons réussi malgré nos principes à admettre que vous aviez le droit, de chasser les solinas, mais nous voudrions que vous ne le fassiez que pour satisfaire vos besoins propres, sans jamais créer, comme le fit la Guilde des Harponneurs, une industrie vendant huile et viande dans le monde entier. La perspective de ce réseau ferré que les Aiguilleurs panaméricains installent dans le Chenal Noir nous rend circonspects. Ils voudront se procurer de l'huile et vous pourriez être tentés par leurs offres. Nous avons la possibilité de conseiller à toutes les solinas de cet hémisphère de revenir dans l'autre, de désertier ces eaux où pourtant elles trouvent du plancton en abondance. Mais s'il faut le faire nous le ferons. Vous avez, dites-vous, besoin d'une solina par jour. Nous acceptons ce chiffre. Nous n'allons pas exercer un contrôle tatillon mais nous savons, à une centaine près, le nombre de solinas évoluant dans ces régions. Chaque naissance, chaque mort nous est signalée à quelques rares exceptions.

— C'est une proposition intéressante. Mais nous n'avons pas les moyens d'aller chasser ces animaux au-delà d'une certaine distance. Nous ne sommes pas équipés pour cela et le deuxième baleinier, le *Dragon*, se consacre à la chasse aux éléphants de mer.

— Nous n'allons pas quand même pousser nos amies vers vos eaux territoriales pour qu'elles se fassent harponner, cria Rewa, visiblement mécontente de cette proposition mais devant s'incliner face à l'unanimité.

— Non. Mais si nous construisons des bateaux plus robustes, plus opérationnels, nous chasserons un nombre élevé de baleines avant de rentrer

au port. Il faudra alimenter les moteurs et le chiffre d'une baleine par jour sera insuffisant.

— Je propose, dit Yèle, que soit constituée une commission qui se réunira deux fois par an, examinera les tableaux de chasse et prendra de nouvelles décisions en fonction des résultats.

— Nous avons l'accord de nos solinas, précisa Hiel. Seule Celsy, la solina de Rewa, a manifesté son désaccord mais se pliera à la règle générale.

— Retournerez-vous prochainement dans l'hémisphère Nord ? demanda alors Lien Rag avec un certain embarras.

— Oui, certainement. Voudriez-vous faire parvenir un message au baleinier *Salamandre* ? Nous pouvons nous en charger, dit Hiel toujours aussi conciliant.

— Il ne s'agirait pas exactement d'un message, fit Lien Rag.

Lorsqu'il retourna à bord du dirigeavion il rendit compte de l'accord passé. Farnelle estima que c'était un bon accord.

— Nous rentrons aux Kerguelen ? demanda alors Gislake.

— Avant, nous allons effectuer un transbordement. Jael nous quitte pour embarquer à bord d'une solina qui va traverser la Ceinture de Feu et la conduira ensuite jusqu'à notre baleiner, là-haut dans la mer d'Okhotsk.

Jael se leva d'un bond, disparut en direction de sa cabine. Elle revint tout de suite après. Son bagage restreint était prêt depuis des mois. Et Lien, s'il éprouva une petite émotion en la voyant s'éloigner à bord du canot vers les baleines, ressentit malgré tout un immense soulagement.

— Nous rentrons, dit-il. Mais la semaine prochaine nous gagnerons la Patagonie occidentale. Ce sera un vol d'essai concluant pour nos deux nouveaux moteurs.

CHAPITRE 11

Longtemps Centdix resta l'œil rivé au périscope, regardant le tanker du capitaine Césaire s'éloigner vers le large, ses soutes remplies de ce fuphoc jadis stocké par les Harponneurs de la terrible Guilde. Le Caudillo qui les dirigeait avait prévu de constituer ainsi des réserves énormes en cas de conflit. Les Harponneurs, malgré leur mépris pour les chasseurs de phoques, avaient accepté de ravager les colonies d'éléphants de mer, de morses et d'otaries pour remplir ces monstrueuses cuves. Mais elles n'avaient pas empêché la ruine de la Guilde puisque le Caudillo avait été tué par le Kid, pour venger son fils Jdrien.

Les Roux, seuls maîtres désormais de l'Antarctique, évitaient cet endroit. Centdix ignorait s'ils étaient au courant des réserves accumulées durant des années, mais le Peuple du Froid paraissait effrayé par cette partie de leur territoire.

— Vous n'ignorez pas, dit-il plus tard à ses compagnons, que Césaire s' imagine que nous sommes très nombreux à l'intérieur de ces installations. Si par malheur il apprenait que nous ne sommes que quatre, il ne pourrait résister à la tentation de nous détruire pour rester seul maître de ces millions de tonnes. Un pactole, un trésor dont l'existence, une fois révélée, attirerait sur ce rivage des milliers d'aventuriers sans scrupules.

— Devrons-nous encore nous cacher lorsque la *Chimère* viendra s'ancrer en face ? demanda Jol-Jol. La dernière fois, je suis certaine que c'était mon frère qui accompagnait les autres Simone venus pomper du fuphoc et prendre quelques containers de nourriture dans les congélateurs.

C'était une centrale fonctionnant à l'huile de phoque qui fournissait l'énergie, la lumière, le froid pour les réserves d'aliments, le chaud pour les bâtiments. En cas de panne d'une des chaudières le relais était aussitôt pris par une autre. Il y en avait exactement douze qui régulièrement et successivement se mettaient en marche, sans nul besoin d'intervention humaine.

— Moi, je serais bien allé embrasser ma mère, dit Seg-Seg. La pauvre, elle doit mourir de chagrin de me savoir en exil.

Seul Xonios, l'ancien éleveur de carolus, ces chiens que les Simone engraisaient pour la viande, ne regrettait pas le passé. Il n'avait plus à se soucier de ces sales bêtes qui puaient tant qu'elles lui avaient à jamais

transmis leur odeur.

— Il faut savoir ce que vous voulez, s'emporta Centdix. Pour un baiser à vos proches ce sera un autre exil et cette fois dans un endroit tel que vous ne pourrez jamais revenir ici. Si vous tombez dans cette erreur, moi, je me cacherais, si bien que la *Chimère* repartira sans moi. Sinon je préférerais me suicider.

— Moi pareil, dit Xonios. On est bien ici, tranquilles.

CHAPITRE 12

La dernière livraison de fuphoc effectuée, le capitaine Césaire exigea son paiement, c'est-à-dire la remise de l'hydravion 510, cinq cent dix tonnes, qui se trouvait sur l'aéroport de Punta Arenas. Aéroport était un bien grand mot car il n'existait aucun trafic régulier et le dernier appareil qui s'y était posé, le dirigeavion de Lien Rag, en était reparti depuis plus de huit mois.

— Mais ils ne peuvent pas attendre un peu ? s'étonna Yeuse lorsque son conseiller Reiner l'informa.

— Césaire est là avec des spécialistes du démontage.

— Comment ça, du démontage ? Ces hydravions furent d'abord découverts par Kurts le pirate, père de Kurty, dans un dépôt préglaciaire. Ils furent remis en état et à partir de ces modèles Liensun et Ann Suba, sans oublier le Kid qui fournit les moteurs, créèrent une fabrique sur Lacustra City. Les ouvriers qui y travaillaient furent dispersés par le réchauffement et les inondations, et vous venez me dire que Césaire les a donc retrouvés ?

— Ils sont six et ont demandé un véhicule de transport. Je n'ai pu que leur proposer un tramway plateforme, et là-bas sur le terrain ils auront deux trucks de manutention. Ils disent que ce sera suffisant. Par contre ils ont demandé à l'entreprise qui construit les tankers de leur préparer une grande plate-forme insubmersible. Elle sera donc installée sur des wagons-citernes étanches, bien qu'à la réforme.

— Mais que va devenir le 510 ? demanda Yeuse, soudain inquiète, que veulent-ils en faire ?

— Je l'ignore, mais ce que j'aimerais surtout savoir c'est où Césaire se procure ce fuphoc de qualité. Les derniers voyages ne lui ont demandé qu'une vingtaine de jours aller et retour. J'ai calculé qu'avec la vitesse du tanker ils devaient parcourir cinq cents milles par jour à l'aller, sur sept jours puisqu'ils étaient sur lest, un jour de pompage et douze jours environ pour le retour, étant lourdement chargés. Depuis un dépôt certainement situé à plus de six mille kilomètres de Punta Arenas. Mais quel dépôt ? Il semblerait que le tanker longeait l'Antarctique côté Pacifique. Peut-être y a-t-il un comptoir de chasseurs suffisamment puissant pour défier les Roux et massacrer autant de phoques qu'ils le souhaitent.

— Avez-vous fait analyser cette huile ? demanda Yeuse, toujours

soucieuse.

— Nous nous sommes simplement assurés qu'elle était de bonne qualité, hautement énergétique et sans addition d'eau.

— Je désirerais une analyse plus approfondie. Peut-on établir son origine animale, savoir de quel groupe de pinnipèdes elle provient ? N'y a-t-il pas des zoologues versés dans l'observation de la biologie propre aux phoques ?

— Je vais essayer de dénicher cet oiseau rare s'il existe, fit Reiner, quelque peu agacé.

À la surprise générale le démontage du 510 ne prit que trois jours, et une fois privée de ses moteurs, de ses ailes, de ses flotteurs, la grande carlingue fut embarquée sur la plate-forme tout juste mise à l'eau. Césaire avait payé en pièces d'or le travail effectué sans discuter.

Des élingues furent tendues pour maintenir le 510 en place et l'Amirauté, affolée, prévint Yeuse que le *Staple* s'apprêtait à appareiller dans les heures à venir, avant la nuit.

— Ils sont rudement pressés, remarqua-t-elle.

Depuis son bureau qui avait une vue globale du port elle suivit le départ du convoi. Elle ignorait quelle direction il prendrait, mais plus tard le sémaphore du cap Horn signala que le remorqueur faisait route vers l'est, dans une mer très rude. La remorque avait l'air de tenir et, une fois dans l'Atlantique, la tempête ne serait pas aussi dangereuse.

— Nous avons reçu les quatre-vingt mille tonnes de fuphoc, mais désormais nous devons vivre sur nos propres ressources. Faites préparer notre unique hydravion, je veux me rendre en Antarctique et visiter le *Rewa*. Je me demande si son capitaine Eldoreto est l'homme de la situation.

— Le tanker emprunté par Césaire est libre à nouveau et pourra se rendre en mer de Weddell. Ce sera un apport supplémentaire et régulier. Dois-je faire armer l'hydravion ?

— J'y réfléchis depuis hier. Je crois que ce sera nécessaire. Je voudrais également qu'on fasse embarquer une vingtaine de commandos.

— Que se passe-t-il dans les Altiplanos depuis la destitution du général Benfield ? La censure est telle que les journaux et la radio restent muets sur le sujet. Qu'est devenu le brave général depuis qu'il se trouve à la retraite ?

— Le brave général a disparu et j'ai quelque inquiétude à son sujet. Il se trouve qu'une dizaine de supplétifs ont également déserté. Je crains qu'il n'ait

constitué un groupe de francs-tireurs, poursuivant sa lutte personnelle contre les Aiguilleurs. Vous vous souvenez combien il était obsédé par la Caste dont il voyait les agents partout ? Une marche pour la faim ne pouvait être que téléguidée par elle.

— Pourrait-il se montrer dangereux pour le colonel Magon qui commande en chef là-haut ?

— Je ne pense pas mais il essaiera de briller et de démontrer à son remplaçant qu'il est meilleur que lui. Magon a réussi à débloquer le tunnelier qui empêchait la progression de ses hommes. Ils ont capturé d'autres Aiguilleurs mais ce sont tous des sous-fifres qui ne savent rien. Jadis, aucun ne se serait laissé prendre, il se serait suicidé.

— Il leur suffisait de prononcer le mot interdit d'« Ophiuchus » pour mourir d'un arrêt cardiaque, ce mot étant codé pour provoquer un infarctus brutal. Ils ont renoncé à ce système, car sinon leur effectif aurait été décimé.

Ils essayèrent d'évaluer la distance parcourue par Césaire pour se ravitailler en huile, et se demandèrent si le tanker ne jetait pas l'ancre dans la région de la mer de Mawson ou de celle de Davis.

— Je pense soudain à une chose, dit-elle, toujours obsédée par le départ de ce vieil hydravion. Ces spécialistes, au nombre de six, se trouvaient peut-être aux Kerguelen. Lorsque Lacustra City a été évacuée, la plupart des habitants qui n'avaient pas fui dès le début des pluies torrentielles ont été emmenés dans cet archipel, sous l'autorité de Lien Rag.

— Lien Rag n'a sauvé que le dirigeavion et deux ou trois mécaniciens spécialistes de ce type nouveau d'appareil. Peut-être que ces six-là avaient trouvé refuge dans d'autres îles.

Le surlendemain, elle s'envola pour la mer de Weddell. Déjà la traversée représentait plus de dix heures de vol, et lorsque l'appareil amerrit non loin du phoquier, elle était exténuée et soulagée, car l'un des moteurs était tombé en panne alors qu'ils avaient parcouru les trois quarts de la distance.

Dès qu'elle posa le pied sur le pont du *Rewa*, elle constata le laisser-aller général. Déjà à bord du canot qui la transbordait elle avait respiré les relents annonciateurs d'un grand relâchement. Ça puait la crasse et l'alcool de mauvaise qualité. À bord les marins paraissaient négligés, se traînaient avec nonchalance, l'odeur de l'huile de phoque était partout et des flaques graissaient le plancher, les marches des descentes. Le capitaine Eldoreto, engoncé dans un pull épais au col montant, n'était pas rasé et empestait elle ne savait trop quoi.

Elle exigea de rester seule avec lui dans le carré et froidement lui fit part de ses constatations et de son mécontentement.

— C'est inadmissible de retrouver ce bateau remis à neuf dans cet état. Vous serez comptable devant la cour des affaires maritimes de votre mauvais commandement.

— Vous savez ce que c'est de vivre depuis des mois dans le coin à empêcher les Roux de détruire les radeaux et en même temps à chasser des éléphants de mer ? Les hommes en ont ras le bol et faites ce que vous voudrez. De toute façon, si vous nous menacez de passer en justice, nous pourrions être tentés de ne jamais revenir à Punta Arenas.

— Vous vous sépareriez de vos familles ? fit-elle, consternée, regrettant sa maladresse.

— Nous pouvons vivre de notre chasse. N'importe quelle communauté nous achèterait notre huile et nos familles finiraient par nous rejoindre. Il suffit qu'elles passent en Patagonie orientale et qu'on aille les embarquer là-bas.

Elle se sentait désarmée, regrettait que Reiner ne fût pas avec elle, mais il assumait son remplacement à Punta Arenas bien qu'il ne fasse pas partie du gouvernement. En réalité, c'était le président de son conseil restreint qui assurait l'intérim, mais un peu trop vieux pour cette charge il se laissait seconder par Reiner.

— Nous allons vous relever et vous laisser prendre du repos durant quelques semaines, dit-elle avec plus de douceur.

Ce qui fit ricaner Eldoreto.

— Où trouverez-vous un deuxième équipage ? Vous savez très bien que depuis le dernier des graisseurs jusqu'à moi nous sommes les seuls à pouvoir travailler à bord. Votre nègre a terminé ses livraisons ? Celui qui avait échangé son remorqueur contre un tanker ? Paraît qu'il vous a fourni cent mille tonnes de fuphoc. Certainement de l'huile volée à de pauvres chasseurs de phoques de l'autre côté de l'Antarctique.

— Vous avez des preuves de ce que vous insinuez ?

— Écoutez, Présidente, pour se procurer du fuphoc il faut soit chasser l'éléphant soit le voler. Le tanker n'est pas fait pour la chasse, le dépeçage, la fonte. Alors qu'en concluez-vous ?

Elle préféra ne pas répondre que Césaire puisait certainement dans un entrepôt secret, un entrepôt colossal à tous les coups. Si elle avait lâché cette hypothèse, la rumeur s'en serait vite emparée et des centaines voire des

milliers d'aventuriers se seraient lancés à la recherche de ces dépôts. La plupart des ruées vers l'or, l'or noir, étaient souvent parties de rien, d'un simple mot.

Lorsqu'elle reparut sur le pont, le bosco Junquil l'attendait et elle ne put s'empêcher de rougir, ce qui passa inaperçu dans l'air glacé qui soufflait et congestionnait son visage. L'ancien patron d'un radeau de braconniers s'inclina devant elle avec une certaine ironie.

— Présidente Yeuse, mes hommages.

Elle remarqua tout de suite que sa tenue était impeccable, qu'il était rasé et devait se doucher tous les jours. Il eut pour la silhouette d'Eldoreto qui s'éloignait d'eux un regard méprisant.

— Vous visitez, Présidente ? Vous êtes satisfaite ? Non ? Je m'en doutais un peu. Il ne fallait pas choisir un ivrogne pour commander un bateau aussi bien équipé. Vous avez dépensé beaucoup d'argent pour en faire un phoquier rentable et voilà ce qu'il est devenu.

Un ivrogne ? Son dossier était pourtant impeccable.

— Il ne supporte pas d'être ainsi stationnaire. Il n'aime pas la chasse aux éléphants de mer, déteste le dépeçage, la fonte. Il rêvait de naviguer tout autour de la Terre, du moins dans l'hémisphère Sud, et il trouve indigne de lui ce métier de pourvoyeur en huile et viande.

— Que pensez-vous d'un changement d'équipage ?

— Faudra le trouver. Et même si vous y parvenez, allez-vous l'embarquer dans un endroit aussi pourri ? Les marins refusent de nettoyer et Eldoreto les soutient parce qu'il est toujours ivre. Il faut que nous revenions à Punta Arenas où un grand nettoyage rendra le *Rewa* magnifique. Alors vous pourrez essayer de recruter.

CHAPITRE 13

Ce fut dans son compartiment de traintel, à Baker Station, que Louria reçut le message de Charlster lui annonçant qu'il était envoyé à Salt Station pour y subir des examens médicaux. Il ne faisait aucun commentaire mais la jeune scientifique relia tout de suite ce fait à son propre départ en congé. Cristella avait choisi son absence pour expédier le vieux savant auprès de médecins qui, le redoutait-elle, allaient le déclarer frappé de sénilité, de démence ou d'un mal l'empêchant de poursuivre son travail. Cette terrible femme se vengeait du mépris de Charlster, refusant de lui faire un enfant. Elle profitait de l'absence d'Opérasque. Mais peut-être que non, peut-être lui avait-il secrètement laissé le soin de se débarrasser du vieux savant, témoin gênant de ses décisions douteuses. Charlster n'avait jamais admis l'abandon du projet Permafrost établi au cours de la conférence d'Alone, nouveau siège de la papauté, par les trois parties présentes, les Aiguilleurs, les Bonzes et les Néos. Opérasque poursuivait sa chimère d'un réseau ferré sur la banquise du Chenal Noir, sans savoir s'il serait viable. Et malgré les mises en garde de Charlster sur la fragilité de cette chape jetant son ombre sur ce méridien terrestre, Opérasque installerait ses voies ferrées, espérant que le réseau serait opérationnel, le temps d'être proclamé Maître Suprême, une charge non occupée depuis le début du réchauffement. Une fois nommé, il serait le véritable dictateur de la Caste, et même si le Chenal Noir disparaissait il n'aurait pas de comptes à rendre.

Elle attendit impatiemment le moment d'entrer en communication avec ce jeune astronome auquel Charlster se référait. Elle le connaissait un peu, toutefois restait méfiante alors que son grand ami lui faisait confiance.

— Charlster est parti, confirma Hyponias, mais curieusement Cristella ne triomphe pas. Au contraire, je la crois inquiète comme si elle avait enfreint le règlement.

— Opérasque ne serait donc pas partie prenante dans cette volonté d'écarter Charlster de son travail ?

— Elle ne donne l'impression de regretter cette décision.

— Croyez-vous que je doive retourner à Salt Station ?

— Surtout pas. Vous hérisserez les pontes de cette station et peut-être nuiriez-vous à Charlster. Profitez de votre congé et attendez la fin pour

retourner là-bas.

Elle posa quelques questions discrètes pour sonder ce garçon, comprit que Charlster lui avait en partie caché ses découvertes. Et il ne se doutait pas que Louria était à Baker Station pour retrouver une capsule spatiale échouée dans le coin. Mais il pensait que les fameuses traînées lumineuses pouvaient appartenir à un engin se déplaçant à l'aide d'un moteur ionique.

Le lendemain, elle commença ses recherches de façon systématique. Elle avait relevé l'emplacement de toutes ces huttes destinées aux touristes et qui offraient des activités sportives, gastronomiques ou artisanales. Elle revint très tard, épuisée et énervée par toutes ces stupidités offertes pour les loisirs des habitants de la Panaméricaine Nord. On prenait les gens pour des débiles mentaux. Dans une hutte, une femme apprenait à filer la laine des ovibos, des bœufs musqués de petite taille, en réalité ni bovins, ni ovins qui vivaient à l'état sauvage dans ces régions désertes. Qui pouvait s'emparer d'un ovibos pour lui prélever sa laine et ensuite la filer ?

Le lendemain, le jeune astronome lui annonça qu'il avait des nouvelles de Charlster et que pour le moment il n'avait subi que des examens habituels, analyses de sang, scanner, radios diverses. Il allait et venait comme il voulait dans le train hôpital et n'avait pas l'impression d'être en liberté surveillée.

D'ailleurs, le même soir il put entrer en communication avec elle, et se borna à confirmer ce qu'avait dit Hyponias. Par contre, il l'interrogea discrètement sur ses recherches, mais elle dut avouer qu'elles restaient vaines.

Il en fut ainsi durant une semaine, quand elle eut l'impression qu'un couple installé dans une laiterie avait eu de curieuses réactions, lorsqu'elle leur avait posé des questions autres que celles sur la fabrication du beurre et du fromage. Elle leur avait parlé d'aurores boréales peut-être visibles dans le coin sous forme d'arcs irisés ou de rubans multicolores. De traînées spatiales, mais un peu trop rapidement ils avaient affirmé n'avoir jamais rien vu de tel. Alors elle changea de sujet et suivit avec intérêt le récit du vieux Melchaye sur l'élevage des rennes pour leur lait. Car le couple avait non seulement des vaches mais trois rennes femelles.

Le lendemain, elle revint dans le coin mais abandonna sa draisine de location, en réalité un lococar confortable, avant l'embranchement conduisant chez les Melchaye. Il y avait là une voie de garage bienvenue. Elle s'enfonça dans la forêt avec des raquettes spéciales et tout un équipement de détection des rayonnements ionisés. Bien entendu, ces rayonnements pouvaient provenir d'une source naturelle, mais elle pensait que la capsule était équipée d'un petit moteur absolument nécessaire pour un atterrissage en douceur.

Elle opéra dans un rayon d'un kilomètre autour de la laiterie et ne détecta

rien de suspect. Il lui faudrait peut-être agrandir son champ de recherche, car l'équipement de cet astronaute inconnu pouvait être enfoui à bonne distance des Melchaye.

De retour à son traintel elle s'entretint avec les hôteliers qui ne ménageaient pas leur temps pour renseigner les touristes. Le mot d'ordre à Baker Station était de complaire les vacanciers, de façon que la réputation de l'endroit attire de plus en plus de visiteurs.

— Ce sont de braves gens les Melchaye, des Canadiens qui ont toujours été dans le coin. Et même ils sont capables de lire de vieux textes en langue française. Il n'y a pas longtemps que c'est autorisé, mais eux ils avaient depuis toujours, léguée par leurs ancêtres, une grande bibliothèque de livres français. À une époque, ils auraient pu être déportés pour ça. Ce ne sont pas les seuls Canadiens d'origine, il y a aussi les Pontivier, les Cabanaux, les Harasson. Tous éleveurs en général, mais les Harasson fabriquent des coucous à l'ancienne.

— Mais qu'est-ce que c'est un coucou ?

— Venez voir.

Dans leur, salle à manger personnelle, les hôteliers avaient une pendule accrochée au mur.

— Elle est tout en bois, même ses rouages et vous allez voir quand ce sera l'heure. Dans deux minutes.

Deux minutes plus tard, faisant sursauter Louria, un petit oiseau en bois peinturluré surgit du haut de la pendulette par une porte, et émit des coucous aussi nombreux que les huit heures du soir qu'il annonçait.

— Ils les vendent, mais on peut aussi s'initier à la fabrication. Ils organisent des stages.

À ce moment-là, dans le sac de Louria Finister, un appareil émit des crissements. Un compteur de radioactivité !

— Qu'avez-vous donc là ? demanda l'hôtesse.

— Oh, juste un minuteur qui m'indique que je dois prendre un remède. Merci infiniment pour vos explications. Demain j'irai visiter ces Harasson et leur atelier de... coucous.

CHAPITRE 14

L'amiral Kinnjone lui-même ne cachait pas sa mauvaise humeur. Opérasque le premier avait commencé à trouver que l'expédition Pavakov détenait une grande avance sur eux, puisqu'ils ne retrouvaient pas dans le Chenal Noir les traces d'éventuels ravages commis par le cadavre volant de la Solina.

— Seraient-ils vraiment si loin ? grommelait le marin. Nous devrions au moins retrouver cette baudruche. Et rien, toujours rien. À croire qu'elle s'est envolée au-dessus des parois pour se laisser emporter par le vent dans d'autres directions.

— Et impossible de capter les échanges radio de ces concurrents, soupirait Opérasque qui, pourtant, ne cessait de houspiller les opérateurs.

Ceux-ci surprenaient des émissions mais elles restaient totalement incompréhensibles. Dans ce long canyon, interminable boyau à peine ouvert sur le haut, les échanges radio étaient malmenés, tout comme la diffusion d'images sur les écrans radars et les télés de communication.

— Ils filent, ils filent. Vous remarquez, dit l'amiral, que la banquise est très lisse. Ce vent furieux l'arase sans cesse. Et s'il n'y avait pas ces saletés de congères coureuses, cette expédition serait une sorte de balade tranquille.

En fait de congères coureuses, c'étaient de véritables monstres de glace qui rattrapient le convoi ferroviaire et causaient d'importants dégâts à des engins de chantier.

Depuis le départ, ce qui faisait encore plus enrager Opérasque était les balises radio et les éclairages déclenchés par radar, installés par des équipes de Pavakov. Sa première réaction au début avait été de les faire détruire mais Kinnjone avait retenu ses hommes.

— Non, laissons-les en place, ce serait stupide de nous priver de ces équipements. Grâce à eux, notre progression en est facilitée puisque la lampe suivante s'allume alors que nous venons à peine de quitter le rayonnement de la précédente. Mais ce Pavakov est un fichu bonhomme, quel organisateur ! Je suis vraiment plein d'admiration pour le travail effectué.

— Les trains n'ont pas besoin de lumière. Je considère ce Chenal comme un immense tunnel. Tout ce qui importe c'est de poser les rails. Par la suite,

nous aménagerons les stations, les postes de ravitaillement.

— Votre réseau sera électrifié ? demanda insidieusement l'amiral. Comment pourrez-vous acheminer le courant sur vingt mille bornes, sans possibilité de le produire en cours de route ? Vous avez besoin de centrales électriques. Vous pourrez choisir les éoliennes à condition qu'elles soient bougrement résistantes, car avec des rafales à trois cents à l'heure les pales casseront.

— Il y a le courant sous banquise. L'océan y court à grande vitesse.

— Je n'en suis pas aussi certain que vous. Nous avons effectué des sondages avec un loch, une petite turbine très précise. Nous n'avons enregistré que du deux milles à l'heure environ et encore pas partout. Parfois le courant est nul.

Jamais Opérasque n'avait subi une telle humiliation. Il avait complètement oublié de faire ce genre de tests sous la banquise, allait en s'imaginant que l'océan sous ses pieds se dirigeait vers le sud dans un courant violent. Ce marin, ce bravache, d'une voix goguenarde, lui apprenait qu'il ne pourrait jamais plonger des turbines productrices de courant sous la banquise.

— Il vous faudra donc des centrales nucléaires. Car le ravitaillement en huile serait trop difficile. Des centaines de wagons-citernes à faire circuler et surtout à faire remplir. Trop d'huile à exiger des fournisseurs qui déjà ont du mal à s'en procurer. Je ne sais comment c'est dans le Sud, mais dans le Nord avec le départ des Roux la pénurie menace.

Il tapa sur l'épaule d'Opérasque qui détestait cette familiarité.

— En attendant nos amis de Tcherskicie nous en foutent plein la vue. Ils sont peut-être déjà arrivés à l'autre bout de ce foutu Chenal Noir.

CHAPITRE 15

À une journée de Cooktown, la capitale des Kerguelen, le *Dragon* de Farnelle et Danglov croisa le remorqueur *Staple* touant une plateforme, sur laquelle était amarrée par des aussières une sorte de missile aux dimensions inusitées. Les observateurs mirent quelque temps avant d'identifier le fuselage d'un avion, mais Farnelle rectifia peu après :

— C'est un hydravion, un gros porteur sorti de l'usine de Lacustra City il y a une vingtaine d'années. Il en fut fabriqué une dizaine mais c'est la première fois que j'en revois un complètement désossé. Sans ailes, sans moteur, sans flotteurs.

— Souviens-toi de ce que nous avons appris par Gdami, le capitaine Césaire de ce remorqueur a fourni quatre-vingt mille tonnes de fuphoc à la Patagonie occidentale, contre cet hydravion cloué au sol.

— Mais il se dirige vers où ?

Le radio les fit prévenir que le remorqueur désirait entrer en communication avec eux, et Danglov alla prendre le message. Il rejoignit ensuite sa compagne sur la dunette.

— Il voulait savoir si Lien Rag se trouvait à Cook-port et si le port n'y était pas trop encombré.

— Il va avoir l'audace de retourner aux Kerguelen, s'exclama Farnelle, alors que Gus a découvert que le fuphoc qu'il revendait était le même que celui que les Simone leur avaient offert ?

— Il puiserait dans un entrepôt secret des Simone ?

— Je vais prévenir Lien Rag. Il va être furieux de devoir attendre le *Staple*, lui qui se préparait à s'envoler pour Punta Arenas.

— Tu crois que...

Mais déjà elle avait quitté la dunette. Elle revint cinq minutes plus tard avec un sourire moqueur.

J'ai vu juste. Lien doit remettre son voyage et ne rencontrera Yeuse que lorsqu'il aura réglé cette affaire.

— Je te demandais s'il comptait renouer avec elle maintenant que Jael est en route vers l'hémisphère Nord pour rejoindre sa fille.

— Tu sais, entre ces deux-là c'est un roman-feuilleton. Un coup je t'aime, un coup je te hais.

— C'est quoi un roman-feuilleton ?

— Trop compliqué, trop vieux pour que je t'explique, soupira Farnelle. Mais c'était un truc qui faisait rêver.

Non seulement Lien Rag était furieux mais il voyait dans cet empêchement comme un signe d'avertissement du destin. Il donna des ordres pour qu'une fois le remorqueur dans le port il ne puisse s'en échapper. Il voulait en avoir le cœur net avec ce fuphoc vendu par Césaire et contenant le même antigel que celui donné gracieusement par Tom-Tom, le président des Simone.

— La présence d'un antigel n'est plus nécessaire de nos jours, sauf pour les moteurs tournant à proximité de l'Antarctique. Mais chaque patron de bateau le mélange lui-même à l'huile. Celui-ci, expliquait Gus, était destiné à protéger du gel une grosse quantité de fuphoc. Il est de fabrication spéciale et on n'en trouve pas, même dans les réserves anciennes.

— Tom-Tom Simone ne m'a jamais fourni le moindre renseignement. Mon opinion est que jadis les Simone ont constitué de grosses réserves de cette huile parce que leur réacteur nucléaire donnait des signes de faiblesse, et qu'ils redoutaient de ne plus disposer d'un moteur et d'énergie. Je pense qu'ils se sont depuis rassurés mais qu'ils ne veulent pas liquider leurs stocks. Ils ignorent que Césaire les a découverts et puise dedans.

Le *Staple* ne pénétra dans le port que deux jours plus tard. Un violent vent de sud-est avait freiné sa marche. Le remorqueur manœuvra habilement sous les ordres que Césaire donnait depuis la haute passerelle, par mégaphone. La plate-forme fut rangée latéralement à un quai désert et le remorqueur se mit à couple. Mais tout en commandant l'opération, Césaire se rendit compte que deux vedettes de la police s'immobilisaient à l'entrée du port. Et son équipage le remarqua aussi. Le visage impassible, Césaire traversa la plateforme pour rejoindre le quai, et se dirigea vers la capitainerie.

— Comment puis-je rencontrer le président Lien Rag ?

— Vous pouvez déposer une demande, fit le responsable, mais je vous préviens qu'un mandat d'amener a été lancé contre vous pour un vol d'huile ne vous appartenant pas.

— Je ne comprends pas de quoi il s'agit, fit le marin.

Un truck à moteur Diesel le conduisit, encadré par deux policiers, jusqu'au siège de la Sûreté où un gradé lui notifia son arrestation.

— Si vous acceptez de fournir une explication sur cette huile vendue ici même, nous sommes prêts à vous mettre en liberté provisoire.

— Je n'ai pas volé cette huile, répondit tranquillement Césaire, mais je ne répondrai qu'à un responsable politique. Comment pouvez-vous dire que j'ai volé ces deux cents tonnes de fuphoc que j'ai livrées ici ?

Un peu plus tard, ce fut Lien Rag en personne qui le reçut dans le bureau du chef de la police. Sans attendre, il lui tendit un dossier dans lequel Césaire trouva les résultats d'analyses d'huile comparées avec celle fournie gratuitement par les Simone. Il haussa les épaules, referma le dossier, sourit.

— Pourquoi les Simone n'auraient-ils pas, eux, volé cette huile ? argumenta-t-il. Moi, je l'ai achetée à un grossiste et je vous l'ai revendue avec un bénéfice raisonnable.

— Accusez-vous les Simone et leur président Tom-Tom ? Consentez-vous à signer une plainte ?

Césaire flaira le piège et secoua la tête.

— Si je fais ça, vous aurez une raison légale de me garder prisonnier dans les Kerguelen en attendant que les Simone fassent escale chez vous. Comme ce sont des navigateurs qui vont un peu au hasard, je risque de pourrir dans vos geôles. Je vous donne une explication, je n'accuse pas.

— La justice suivra donc son cours. L'enquête sera longue je vous en préviens.

— Utilisez-vous de ce moyen de pression pour me faire avouer l'identité de mon fournisseur, ainsi que l'endroit où l'on peut se procurer du fuphoc ?

— Les quatre-vingt mille tonnes livrées à la Patagonie occidentale en échange de cet hydravion inutilisable se trouvaient bien quelque part, et je ne connais aucun endroit susceptible d'abriter des réservoirs aussi bien fournis.

— Vous ne me demandez pas ce que je viens faire dans ce port ? Si je m'étais senti coupable, croyez-vous que j'aurais commis la sottise de me jeter dans les bras de votre justice ?

— Vous n'imaginiez pas que nous aurions pu analyser l'huile que vous vendez, mais nous sommes méfiants sur toutes les marchandises qu'on nous propose. Je sais ce que vous venez faire : nous proposer de remettre votre hydravion en état. Mais nous ne sommes pas équipés pour cela.

— Votre dirigeavion vole à nouveau cependant.

— Grâce à des mécaniciens spécialisés que je n'autoriserai pas à s'occuper de votre appareil.

— Je ne vous demande que des pièces détachées car j'ai les spécialistes. Ils sont six et peuvent en un temps record remettre le 510 en état.

— Nous n'avons rien à vous vendre.

— Je vous paierai en or comme je l'ai fait en Patagonie occidentale.

— Il est inutile d'insister.

— Alors je vous propose la livraison de cinquante mille tonnes de fuphoc. Sous les trois mois.

Lien Rag se leva, prit le dossier sous son bras et se dirigea vers la porte.

— Cent mille tonnes de fuphoc et je suis prêt à attendre dans cette prison la première livraison. Vous avez besoin d'huile. La chasse aux solinas devient de plus en plus difficile pour vos petits bateaux qui ont du mal à les atteindre à des milliers de kilomètres. Votre baleinier la *Salamandre* est immobilisé là-haut dans l'hémisphère Nord, et l'autre a du mal à fournir suffisamment d'huile. Cent mille tonnes gratuites dans les six mois, cinquante mille par la suite.

Une fois hors de ce bureau, Lien Rag fut heureux de ne pas avoir répondu ce qui lui venait aux lèvres :

— J'ai déjà trahi les Hommes-Jonas, je ne vais pas trahir les Simone tant que je n'en saurai pas plus sur ce mystérieux fuphoc additionné d'antigel.

Dans l'après-midi une perquisition fut opérée à bord du remorqueur et on préleva des échantillons d'huile de phoque dans les réservoirs et dans les soutes. Puis Gus, le cousin de Lien Rag, fut prié par le chef de la police de le rejoindre. Le capitaine Homelas le conduisait dans la cabine de Césaire, ouvrit un des placards en acajou qui contenait des vêtements de mer alignés sur une barre. Il les écarta et fit pivoter le panneau du fond. Il y avait là une sorte de chambre secrète sans la moindre ouverture.

— Environ cinq mètres carrés, dit le policier. La couchette se rabat en deux parties pour donner plus d'espace ainsi que la table. Quelqu'un a vécu ici. Quelqu'un qui a des problèmes de santé.

Il y avait un tout petit lavabo doté d'un système d'alimentation en forme de vanne.

— Sur cette position nous avons l'eau froide, plus loin l'eau chaude et si on appuie sur la vanne on enclenche ceci.

Un air puisé souffla depuis la douchette adaptée au lavabo.

— Attention, dit Homelas, c'est de l'oxygène pur.

— Comment le savez-vous ?

— Un de mes hommes en a gonflé un de ses gants en latex enfilés pour la perquisition, et sur le pont s'est livré à quelques expériences. C'est par hasard que le gaz s'est dirigé vers un marin fumant un cigare. Le bout s'est enflammé sous l'oxygénation soudaine. Mais il faudra faire vérifier tout ça dans un labo.

— Il n'y a donc pas que l'histoire de ce fuphoc avec antigel, murmura Gus. Je dois aller rendre compte au président. Tenez-moi au courant.

— Il faut une autre inculpation pour interroger Césaire sur cette chambre secrète, mais je ne vois pas laquelle. Il est maître à bord de son bateau et ne doit pas rendre de comptes sur ses équipements, même s'ils sont curieux.

Lien Rag, qui croyait être quitte avec cette arrestation pour vol de fuphoc, eut comme première réaction une certaine mauvaise humeur. Son voyage vers Yeuse allait encore être retardé par cette découverte.

— De l'oxygène. C'est vraiment bizarre. L'inculpation est facile à justifier. S'il y a oxygène c'est qu'il y a réserve de ce gaz dans le bateau. Cette réserve d'un produit dangereux aurait dû être signalée dès que le remorqueur s'est amarré à quai. Il a commis un délit contre le droit maritime et le capitaine Homelas peut donc l'interroger.

CHAPITRE 16

Chez les Harasson c'était la journée des Contes. Le couple et une troisième personne, certainement la sœur de la femme car elle lui ressemblait beaucoup, racontaient de vieilles histoires du passé. Quelque dix ans auparavant la police secrète des Aiguilleurs n'aurait jamais toléré ce genre d'activité culturelle, et ces trois personnes auraient été déportées dans un train de ces travailleurs soumis à une détention indéterminée, telle était la formule. On pouvait y rester aussi bien quelques années qu'y mourir de vieillesse. Louria assise au fond de la pièce, en fait une véranda recouverte de neige, écoutait d'une oreille distraite les descriptions de la vie d'autrefois. Il y avait beaucoup de couples avec des enfants tous passionnés et silencieux. Elle quitta cet endroit, attirée par un bruit régulier et lancinant, découvrit des dizaines de pendulettes qui formaient toute la façade d'un atelier. Là, travaillait un vieil homme qui devait être sourd, car il ne prit pas garde à son arrivée. Elle avait placé son compteur de radiations dans un sac ouvert, éteint le signal sonore, jetant simplement des coups d'œil à l'écran qui, pour l'instant, ne signalait qu'une radioactivité naturelle.

Elle passait en revue ces coucous qui se bornaient à tictaquer, mais l'ensemble de ces bruits devenait si entêtant qu'elle sursauta lorsqu'une voix chevrotante lui cria presque dans l'oreille :

— Ce sont des modèles anciens, la collection de la maison. Ils ne sont pas à vendre. C'est ceux-là, là-bas, qui peuvent être achetés.

Le vieil ouvrier avait fini par la découvrir et s'était approché en silence. Non pour la surprendre mais parce que les copeaux et la sciure tapissaient le sol.

Juste à cet instant une trentaine de coucous multicolores jaillirent de leur cachette pour annoncer l'heure, c'est-à-dire onze heures du matin. Ces coucous à répétition finirent par couvrir la voix de la conteuse d'à côté et par faire accourir les enfants qui arrivèrent pour la dernière apparition de ces oiseaux colorés.

Louria avait suivi le vieil ouvrier jusqu'aux fabrications récentes et un seul coup d'œil lui fit constater que la radioactivité augmentait. Elle se déplaça le long de toutes ces pendulettes, constata que c'étaient les plus neuves qui provoquaient la réaction de son compteur. Bien que sourd, peut-être à force de subir ces *coucous* répétitifs à longueur de journée, le vieil ouvrier lui dit que

les plus anciennes sorties de ses mains étaient là depuis deux ans.

— Elles valent plus cher car entièrement fabriquées main. Les autres, dans la pièce d'à côté, sont en matière plastique et meilleur marché. Les gens les achètent plus volontiers, alors qu'ils se contentent de regarder celles-là.

— J'en prendrai une avant de sortir, lui promit Louria.

Elle eut l'impression que le vieux bonhomme allait lui sauter au cou pour l'embrasser. Il essuya ses lunettes à l'ancienne, comme si elles étaient embuées. Comment pouvait-il supporter cette lourde monture sur le nez ? Depuis longtemps on opérait les malformations de la vue et elle-même l'avait été d'une myopie accentuée.

Elle alla regarder les pendulettes en matière plastique, eut du mal à remarquer les différences, mais lorsque leur coucou annonça le quart de l'heure, l'oiseau n'avait pas la silhouette élégante des autres. Aucune radioactivité, et elle retourna vers son vieil ami qui à l'aide d'un rabot antique aplanissait un gros morceau de bois.

Il s'appelait Melchior, était l'oncle de Harasson, le patron de la fabrique, et travaillait là depuis toujours. Il utilisait des outils anciens et c'était l'enchantement de sa vie. Il finit par livrer un peu plus de son caractère et de sa méthode simple de trouver la vie satisfaisante. Rien que l'odeur du bois le ravissait et il en fit renifler des échantillons à Louria. Elle s'exécutait avec patience mais ne pensait pas que la source de cette radioactivité se cachait dans les mélèzes, les chênes, les pins et les autres essences de bois.

— Il faut faire sécher longtemps les bois et en plein air, mais sous abri.

Il lui dit que les réserves étaient derrière la maison, faciles d'accès si elle voulait voir. Elle s'y rendit mais toutes ces planches, ces chevrons empilés, chacun séparé des autres par des lattes ne lui donnèrent aucune indication sur cette radioactivité inhabituelle. Elle n'était pas dangereuse, certes, mais arrivait à la limite acceptable par l'homme. Comment les autorités ne s'en étaient-elles pas déjà rendu compte ? Elle ne se l'expliquait pas.

Elle retourna auprès de Melchior qui taillait des engrenages de bois, avec des gestes d'une précision que seule sa vieille expérience pouvait lui apporter. Il lui expliqua le fonctionnement du mécanisme. Une chaînette remontait des poids qui descendaient doucement, entraînant les rouages. Une fois par semaine suffisait pour relancer l'ensemble.

Elle se déplaça vers trois grosses bobines où s'enroulaient les chaînettes que Melchior coupait à la dimension voulue. Une bobine pour les chaînons en acier, une autre pour l'argent et une autre pour un mélange or et argent. Mais

son compteur restait sans réaction.

Melchior, lorsqu'elle se mit à côté de lui, montait les rouages dans la boîte de la pendulette et le faisait avec une extrême minutie. Ces boîtes étaient souvent peintes à la main, c'était encore Melchior qui le faisait le soir après son travail. Il les ornait de fleurs, non d'après celles poussant dans les serres, mais de fleurs anciennes recopiées dans des ouvrages fort vieux. Ou bien il les recouvrait d'une véritable feutrine qu'il avait, dit-il, de plus en plus de mal à se procurer. Mais la feutrine lui convenait car elle atténuait le bruyant *coucou*, en faisant plus un soupir qu'une tonitruante irruption.

— Je croyais que vous utilisiez aussi des axes en bois.

— Hélas non, murmura Melchior, vraiment peiné, je ne trouve plus de bois assez dur pour le faire. Avant j'utilisais du bois-fer ou une variété de teck des forêts subglaciaires. Mais celles-ci se trouvaient dans des régions aujourd'hui gagnées par le réchauffement. Alors j'utilise ce métal qui est parfait. Voyez-vous, les axes c'est primordial, tout autant que les dents des engrenages, et si ces derniers sont parfaitement ajustés ils peuvent tenir des siècles sans le moindre jeu. Il en va de même pour les axes.

Il lui désignait une sorte de sabot en bois rempli d'axes déjà coupés à la dimension voulue, et c'est alors que les chiffres électroniques s'affolèrent sur l'écran du compteur de radiations. Il y avait au moins un kilo de métal dans ce sabot, avec ces milliers d'axes dont certains faisaient moins d'un centimètre. Elle en prit un, s'éloigna et le tint au-dessus de son sac. Le compteur se calma mais resta tout de même à un certain niveau un peu au-dessus de la normale.

— Est-ce un alliage ? demanda-t-elle, sans paraître y attacher d'importance.

— Je ne sais pas. C'est mon neveu qui me l'a procuré.

Louria en profita pour laisser tomber dans son sac le petit axe qu'elle tenait et le vieillard ne se rendit compte de rien. Par contre, le bout de métal atterrit sur son compteur qui maintint son chiffrage au même niveau.

— Il a trouvé ce métal dans la forêt. Je pense qu'il l'a prélevé sur un vieil appareil enfoui dans la glace. On ne souffre pas vraiment du réchauffement ici, puisque vous le voyez il y a de la glace en quantité, mais celle-ci a quand même fondu. On a bien perdu deux mètres d'épaisseur au cours des vingt dernières années et de ce fait des appareils, des sites autrefois habités, des ruines, apparaissent. Je pense que cet alliage se présentait sous forme de fil enroulé que mon neveu a sectionné pour me rendre service. Pour en revenir au climat actuel, je suis émerveillé qu'il neige à nouveau après des siècles, car voyez-vous ces coucous étaient jadis produits dans un pays qui s'appelait la

Suisse et où il neigeait tous les hivers.

— Vous dites qu'on trouve des ruines, des sites jadis habités, des appareils, fit Louria jouant l'excitée curieuse. Pouvez-vous me dire où je peux les visiter ?

— C'est surtout vers le sud. Là où le lac Baker a parfois des velléités de faire fondre sa banquise à cause du fleuve en dessous, le Thelon appelé ainsi jadis et qui prend sa source au sud, c'est-à-dire vers le 60^e parallèle où le réchauffement lance des offensives. L'eau se réchauffe et vient faire fondre la banquise et la glace, si bien qu'on fait des découvertes amusantes ou même nostalgiques.

C'est alors que la voix douce mais insistante de Harasson s'éleva :

— Voyageuse, vous vous intéressez au travail du bois ?

— Oui, dit-elle, c'est passionnant.

— Nous parlions de ce que la fonte partielle des glaces laisse apparaître, dit Melchior. Je disais qu'il y a des endroits où les gens vécurent jadis et qui sont très émouvants.

— Oui, mais, mon oncle, tu devrais prévenir combien c'est dangereux à cause de la glace plus fragile qu'autrefois.

— Je m'intéresse surtout à ces coucous entièrement en bois, dit Louria, voulant rompre avec la bizarre atmosphère que l'arrivée silencieuse de Harasson avait suscitée.

Melchior, dans son innocence de brave homme, ne s'en rendait pas compte, mais Louria y était particulièrement sensible. Elle était de plus en plus certaine que le neveu avait découvert quelque chose d'étrange mais qu'il ne tenait pas à ce qu'on le sache. Peut-être ne se souvenait-il pas avoir trouvé cette chose, ce métal qui servait aux axes des coucous de bois. Parce qu'il avait peut-être prélevé bien d'autres objets de valeur.

Louria, par reconnaissance envers Melchior et aussi pour dissiper ce malaise, choisit le plus beau des coucous. Peu lui importait qu'il fût hors de prix. Depuis des années elle accumulait ses soldes et disposait d'une petite fortune en économies forcées.

Elle ne pourrait analyser cet axe en alliage inconnu que de retour à Salt Station, mais dès le lendemain elle se dirigerait vers l'extrémité sud du lac Baker en espérant y faire des découvertes intéressantes.

Lorsqu'elle fut dans sa chambre elle n'eut que le temps de se brancher sur

Upsilon, pensant que Charlster serait au rendez-vous, mais le vieux savant ne se manifesta pas. Elle attendit, espérant qu'il avait du retard puis renonça. Le lendemain matin, à huit heures, elle était sur le site depuis une demi-heure, mais toujours rien et puis d'un coup elle aperçut le visage d'Hyponias, un visage préoccupé.

— J'ai essayé d'appeler normalement Charlster par le railphone, mais à la clinique on m'a dit qu'il n'était pas en état de répondre. Je me suis inquiété, j'ai rappelé un autre service où on m'a seulement précisé qu'il était en salle d'opération. Je n'en sais pas plus et je suis très inquiet pour lui. Pouvez-vous faire quelque chose ?

— Je vais essayer, fit-elle, les larmes aux yeux.

Croyez-vous qu'ils oseraient s'attaquer à son... intégrité mentale pour ne pas dire autre chose ?

— Lobotomie ou bien injection de substances destructrices de certains neurones ?

Très préoccupée, elle tenta vainement d'appeler la clinique mais personne ne voulut lui donner de détails. N'étant pas de la famille on ne pouvait la renseigner. Elle se risqua à téléphoner à un ancien condisciple qui, jadis, était son petit ami. Il avait toujours refusé d'appartenir à la Caste des Aiguilleurs et déclarait qu'il était avant tout panaméricain et chercheur.

Elle finit par le découvrir sur un site consacré aux archives de la recherche pharmaceutique, sans savoir comment il pouvait se trouver impliqué là-dedans, lui qui, cinq ans plus tôt, voulait faire de la recherche fondamentale.

— Charlster ? Tu couches avec lui ? Sinon pourquoi t'inquiéter ?

— Je mène avec lui des recherches sensationnelles et je voudrais bien savoir la raison de son hospitalisation. Je ne peux me rendre à Salt Station pour le moment.

— Rappelle-moi vers midi.

Elle dut accepter, se demandant si une fois à des kilomètres de Baker Station son portable pourrait accéder à ce site pharmaceutique. Elle avait complètement oublié de demander à son copain ce qu'il fabriquait dans les médicaments.

Elle étudia les *Instructions Ferroviaires* locales. Une ligne ferrée contournait le lac Baker justement, mais dans sa partie australe elle était interrompue sur le plan par des hachures rouges. La ligne n'était électrifiée que jusqu'à la minuscule Oldchief Station.

CHAPITRE 17

Faute de matériel, les deux tiers des stocks ayant été détruits par le cadavre volant de la Solina, les installations de balises et de projecteurs étaient désormais espacées de dix kilomètres, et Pavakov ne cachait pas qu'ils n'auraient peut-être pas suffisamment d'appareils pour couvrir le reste du Chenal. Il était toujours furieux contre Liensun, regrettait encore de ne pas avoir détruit le cadavre de la baleine sur les conseils de son ami. Mais il ne voulait pas admettre qu'il leur aurait fallu des jours et des jours pour en venir à bout. Ce dont Liensun se sentait coupable c'était d'avoir négligé les vessies d'hélium de l'animal, bloquées à l'intérieur de son corps contre la colonne vertébrale. Il n'y avait attaché aucune importance mais les revoyait, à force de se faire des reproches, translucides et veinées par un maillage de péritoine. Ce qu'en charcuterie on appelait la crépinette.

Ce mot de charcuterie laissait Liensun sur sa faim, car depuis le désastre la nourriture était rationnée et monotone. Un peu de viande décongelée, du riz, du soja, des légumes secs mais en petite quantité. Le seul cuisinier survivant et ses aides travaillaient en plein air, ce qui faisait perdre beaucoup de temps. Jusque-là, ils s'affairaient dans leur fourgon en marche. Depuis le kilomètre quatre mille deux cent cinquante-trois, ils n'avaient progressé que jusqu'au six mille neuf cent soixante-dix en trois semaines. Une catastrophe ! Et le fils de Lien Rag se demandait si son ami Pavakov n'allait pas renoncer et rebrousser chemin. Par chance, les réserves de fuphoc et de baleinium avaient été épargnées et on disposerait, du fait que nombre de glisseurs avaient été détruits, de quantité bien supérieures au besoin, aussi bien à l'aller qu'au retour.

Liensun partait toujours en reconnaissance avec le technicien géomètre Magry et ne cessait d'enrager, car la banquise du Chenal offrait une surface parfaite pour glisser sur des centaines et des centaines de kilomètres. Ils ne rencontraient pratiquement aucune difficulté, et alors qu'ils approchaient de la Ceinture de Feu, le Chenal Noir était toujours aussi rectiligne. Il se promettait d'escalader l'une des parois pour essayer d'aller voir jusqu'à la limite des glaces et de la chaleur intense, mais il savait que cette escapade déplairait à Pavakov qui voulait que chaque minute, chaque effort soit consacré à la poursuite de la mission.

Ils trouvaient désormais constamment des traces du passage de ces milliers de Roux qui les précédaient, et Liensun qui les avait souvent côtoyés était le seul à pouvoir décrire leurs conditions de vie. Il savait qu'ils avaient connu

plusieurs famines, mais que depuis quelque temps la nourriture provenait des pêches, grâce à de grands trous creusés dans la banquise avec de simples harpons. Certains étaient tout juste rebouchés par un pont de glace fragile, et lors de leurs reconnaissances Magry et lui les signalaient.

Un jour Pavakov fit aussi fabriquer des filets et l'on utilisa ces puits pour se fournir en poissons frais. Le moral des hommes s'en ressentit aussitôt.

— Le Peuple du Froid est au-delà de la Ceinture de Feu, annonça Liensun à Pavakov, sur le versant qui conduit vers le pôle Sud, et s'ils continuent à ce rythme ils seront sur la banquise proche de l'Antarctique dans moins d'un mois.

— Je me fous de ces velus, répondit Pavakov. Je n'ai aucune sympathie pour eux. Je suis du pays des montagnes comme mes hommes, et ils étaient plutôt rares chez nous. On ne les y aimait guère.

— Si tu me détestes, ce n'est pas une raison pour manifester tes sentiments racistes. Ton réseau aboutira forcément en Antarctique et tu devras négocier avec les Roux, que tu les aimes ou non. Mieux vaudra pour toi montrer plus de tolérance, car tu ne parviendras peut-être pas à les convaincre.

— Si je dois utiliser des arguments violents je n'hésiterai pas. Nous créerons, qu'ils le veuillent ou non, un terminus provisoire chez eux, mais par la suite nous couvrirons de routes, de pistes cet immense continent.

— Et tes routes, toi et tes hommes, se retrouveront par trente à quarante mètres de fond dans une crevasse glaciaire comme les Harponneurs, pourtant autrement plus puissants, se sont retrouvés, et aussi tous les envahisseurs qui ont cru pouvoir dépasser la bordure des banquises.

Pavakov ne supportait pas ces mises en garde et tournait les talons. Liensun ne se laissait pas démonter. Il savait qu'il n'inventait pas une fable pour terroriser cette équipe, mais qu'une fois au bout du Chenal les véritables ennuis commenceraient peut-être.

L'expédition ne perdait plus son temps à creuser des garages pour se protéger des congères coureuses qui se raréfiaient. Ce qui réjouissait le convoi, mais alertait Liensun qui ne cessait de répéter qu'elles étaient arrêtées par les lourds engins de l'expédition Opérasque, ce qui signifiait que les Aiguilleurs gagnaient du terrain et les rattraperaient bientôt.

— Vous n'avez plus suffisamment d'armes pour vous opposer à eux. Le mieux serait d'aller à leur rencontre et de négocier.

— Par-dessus le marché tu deviendrais un traître à notre cause, hurlait Pavakov, tu es au service de mon entreprise et par conséquent au service de

ma compagnie, la Tcherskicie, que tu le veuilles ou non. Tu n'as pas le droit de faire ce type de propositions parce que tu es un étranger. Je te tolère pour l'instant, mais essaie de ne pas trop me déplaire.

Son ami Pavakov, le sympathique ingénieur de jadis, n'était plus qu'un autocrate, un chef d'entreprise qui ne supportait pas qu'on lui tienne tête et qui gouvernait seul. Pire, il gouvernait au nom de son pays, car lorsqu'il parlait de compagnie il pensait plutôt pays. Et de sa réussite dans cette expédition découlerait sa prise de pouvoir de la Tcherskicie. Il régnerait en despote là-bas, dans la capitale de Tiksigrad.

Liensun redoutait les pires décisions de la part de cet homme, mais ne s'attendait pas à ce qu'il en prît une complètement folle. D'un seul coup, il ordonna l'arrêt total de l'expédition et harangua les siens. Il leur dit qu'ils disposaient d'environ deux semaines pour établir là, oui là où ils se trouvaient, un système de fortifications sophistiquées pour résister aux Aiguilleurs qui approchaient avec leurs engins énormes et leurs unités de guerre.

— Nous allons édifier une véritable forteresse avec des murs d'une épaisseur telle que leurs engins s'épuiseront à les démolir, pendant que nous les détruirons à coups de missiles. Nous avons suffisamment d'huile pour leur préparer des pièges effrayants. Je suis un vétéran, mes amis, et je me souviens que le Kid, qui dirigeait la Compagnie de la Banquise, fut attaqué par la puissante flotte panaméricaine de la présidente Lady Diana. Eh bien, ce Kid, un gnome génial, mit le feu à la banquise et toute la flotte orgueilleuse de ces Aiguilleurs de merde fut engloutie dans les profondeurs océanes. Il en sera de même ici. Ce sera le Trafalgar, le Midway de la III^e Flotte panaméricaine.

Nul ne comprenait ces allusions historiques, mais tous hurlèrent leur approbation. Liensun sentit un étau glacer son cœur. C'était l'idée la plus effrayante que Pavakov puisse vouloir mettre en pratique. Il voulait sciemment ignorer la puissance de feu des Panaméricains, c'est-à-dire désormais des Aiguilleurs. La III^e Flotte n'avait envoyé dans le Chenal Noir que des bâtiments légers, mais si elle se heurtait à une résistance aussi folle, l'amiral qui la commandait ferait appel aux plus grosses unités. La banquise du Chenal était assez épaisse pour supporter leur tonnage et même s'ils avançaient lentement, les Panaméricains construiraient des voies ferrées qui acheminaient ces monstres d'acier bourrés de lance-missiles.

Les travaux commencèrent sur-le-champ, et Liensun dut reconnaître que Pavakov était un maître dans l'art des fortifications. Il avait dû se passionner pour des ouvrages anciens décrivant ce type de forteresse en partie enterrée dans la banquise, avec des tunnels pour que les hommes et les engins se déplacent à l'abri. Mais quelques missiles en viendraient rapidement à bout.

CHAPITRE 18

Lorsqu'il sortit de cette étrange nuit violette où il avait eu l'impression de ramper pour retrouver la clarté du jour, Charlster ne reconnut pas tout de suite l'endroit où il se trouvait. Il n'y avait personne autour de lui et il ne vit qu'une chose, la perfusion qu'on lui avait mise en place. Il essaya d'étudier son personnage, fit appel à ses performances mentales, et comme depuis qu'il se trouvait dans cette clinique il redoutait une lobotomie ou quelque chose dans ce genre, il s'attaqua à quelques problèmes ardues, plusieurs algorithmes qui pouvaient être résolus par ordinateur, mais que lui avait toujours vaincus avec une rapidité confondante.

Il se rassura. Ses facultés mentales paraissaient intactes, mais il ignorait toujours pourquoi le médecin-chef lui avait affirmé qu'il avait besoin de l'endormir légèrement pour certains examens.

— Une toute petite anesthésie qui ne dépassera pas soixante minutes.

— Mais pour quel type d'examen ?

— Ne vous inquiétez pas.

Il restait sur cette réponse, aussi décida-t-il de quitter son lit et sa chambre. À ce moment-là une infirmière surgit qui le força à se recoucher.

— Attendez au moins quelques instants et puis ensuite vous pourrez vous lever.

— Je veux savoir ce qu'on m'a fait, je veux le médecin-chef.

— Désolée, mais il vient d'être appelé à l'extérieur sur un dérangement dramatique. Il va opérer toute la nuit à cent kilomètres d'ici.

Lorsqu'il eut regagné sa chambre, il appela directement Hyponias à l'observatoire de 87°7. Malgré son travail, le jeune astronome fut rassuré de le savoir en bon état, et lui dit que Louria Finister se faisait du souci à son sujet.

— On m'a endormi légèrement, pas plus d'une heure. J'ignore pourquoi. C'est le médecin-chef Alcotan qui le souhaitait. Pouvez-vous rechercher le curriculum vitae de ce spécialiste ? Si Louria rappelle, dites-lui que je vais bien et serai sur le site ce soir à vingt-deux heures.

Il alla se promener dans l'orangerie qui entourait la clinique, un verger

sous serre bien entendu mais avec des arbres superbes et des fruits à différents stades de mûrissement. Au moment de la pollinisation on lâchait des abeilles dans cette serre le temps qu'elles fécondent les fleurs.

Hyponias le rappela juste comme il venait de rejoindre sa chambre.

— Votre Alcotan est un pont de la médecine urologique, mais un grand chirurgien aussi. Vous voulez que je vous dise, je pense qu'il a voulu en savoir plus sur votre prostate sans vous imposer des examens quelque peu délicats. Je me souviens que mon père détestait ça.

— Il aurait pu me le dire.

Charlster hésitait, sachant que ses conversations étaient écoutées, du moins enregistrées vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais à la réflexion il s'en moquait.

— Je crains qu'on ne m'ait greffé un bidule qui surveillera mes faits et gestes et les transmettra à un service secret.

— Ne vous laissez pas gagner par cette sorte de manie de la persécution. Il n'y a aucune raison pour qu'on vous soumette à une haute surveillance. Vous avez dit ce que vous deviez dire sur la fragilité de cette arche opaque qui projette sur la Terre une ombre épaisse, provoquant de basses températures et une nuit absolue. Si Opérasque ne veut pas en tenir compte c'est son affaire. Personnellement j'ai du mal à faire l'analyse du spectre de cet amas de cendres et du colloïde qui les unit. Il est vrai que je manque de votre expérience et aussi d'appareils de grande précision. Le plus grand radiotélescope de cet observatoire est la propriété exclusive du professeur Chambre qui refuse obstinément de le prêter. J'en arrive à souhaiter qu'il tombe gravement malade pour que cet appareil soit accessible.

— Utilisez des écrans réflecteurs. Des agglomérés de poussières ou de cendres. Il en existe quelques-uns que l'on peut situer par le calcul malgré les brumes épaisses qui nous voilent le ciel. Les échos obtenus, une fois décodés, peuvent nous être d'un grand secours.

— Je n'obtiens que du blanc et noir. Or je veux le spectre dans son entier, du moins dans la perspective de son entier et s'il manque une couleur ce sera significatif.

Le soir, bien avant dix heures, Charlster se mit en relation avec Upsilon et attendit, mais à onze heures il sut que sa jeune amie ne pouvait communiquer avec, lui. Il appela son traintel et tomba sur le veilleur de nuit qui lui dit que Voyageuse Finister n'était pas encore rentrée malgré l'heure tardive.

— Savez-vous où elle devait se rendre aujourd'hui ?

— Non. Elle se promène. Hier, elle est allée à l'atelier des coucous, en a acheté un fort beau mais très bruyant aussi. Ses voisins de compartiment se sont plaints car il sonne tous les quarts d'heure.

Charlster se fit expliquer ce qu'était un coucou, et comprit que sa jeune consœur ne se serait pas amusée à visiter une telle fabrique sans raisons précises. Il raccrocha, se coucha, se demanda si la jeune femme serait de retour le lendemain vers les huit heures.

— Une fabrique de coucous ? Que pouvait bien dissimuler un endroit où l'on produisait ces inoffensives pendulettes ?

Il essaya de ne plus penser à Louria, mais bascula alors dans des questions angoissées sur le professeur Alcotan et l'examen pratiqué pendant son sommeil artificiel. Aurait-il par hasard un cancer de la prostate ?

CHAPITRE 19

Le capitaine et ses hommes avaient mis au jour un grand réservoir d'oxygène noyé dans les cuves de fuphoc. Interrogés, le maître d'équipage, les marins et Césaire n'acceptèrent pas de préciser la raison de cette installation.

Mais la fouille du remorqueur se poursuivait et Gus qui y assistait décida d'utiliser un scintillomètre, le promena sur le pont et dans la cabine de Césaire. Dès lors l'appareil vibra puis parut entrer en transe dans le local secret. Le taux des radiations stagnant dans ce cagibi était au-delà des doses acceptables. Dès lors, l'inculpation de Césaire fut dotée d'un autre motif mais l'homme restait toujours silencieux, refusant de répondre aux interrogatoires. Lien Rag refusa un avocat car il voyait dans cette étrange affaire une atteinte à la sécurité de l'archipel, une menace et souhaitait en savoir plus. Il aurait aimé que les Simone reviennent dans les parages. Il devait reporter son voyage vers la Patagonie occidentale et le regrettait. Il avait l'impression que durant quelques jours une période propice à des retrouvailles avec Yeuse s'était offerte et qu'il n'avait su saisir l'occasion. La question sexuelle ne le hantait pas vraiment, mais il aurait aimé passer quelque temps avec elle, lui parler, l'écouter, essayer de démêler de leurs deux existences un trait d'union, une raison d'espérer qu'ils pourraient désormais envisager des relations moins épisodiques, moins soupçonneuses aussi.

— Lien, j'ai eu la curiosité d'envoyer un plongeur sous la coque du remorqueur, et celle-ci diffuse une radioactivité sans gravité mais inattendue, et j'ai découvert à bord d'un canot que, selon une ligne à peu près droite, conduisant à l'entrée du port, cette radioactivité persistait encore. Comme si un objet, une sorte de torpille par exemple, avait quitté le *Staple* pour s'échapper du port en direction du large.

— Une torpille ?

— Disons un appareil peut-être habité qui aurait réussi à fuir dans l'eau profonde du port. Celle-ci est noire, huileuse, à cause des rejets des bateaux. Sans sondeur il est impossible de repérer quoi que ce soit, mais par contre un témoin affirme avoir détecté toute une diagonale de chapelets de bulles traversant le port en direction de la passe. Le jour même où dès son arrivée Césaire fut arrêté.

— A-t-on interrogé les fameux spécialistes en hydravions que Césaire se

vante d'avoir amenés ici ?

— Ce sont tous des anciens de l'usine de Lacustra City, que ton fils Liensun et Ann Suba doivent connaître parfaitement. En apparence, ils n'ont rien à se reprocher. Césaire les a engagés pour leurs connaissances sur ce type d'appareil. Il les a trouvés dans différents endroits où ils étaient réfugiés, et jusque chez le pape, dans l'île d'Alone. Ils sont régulièrement payés en or et se préparaient à remonter l'hydravion avec les pièces détachées découvertes chez nous.

Lien Rag retourna voir Césaire dans sa cellule. Il l'observa d'abord par le mouchard, eut l'impression que cet homme taillé en hercule disposait d'une infinie patience.

— Je me suis toujours étonné de votre nom, lui dit-il, une fois installé d'un côté de la petite table réglementaire de la prison. J'ai lu dans le temps des poésies d'un certain Césaire qui était originaire de ces îles que l'on appelait les Antilles. Êtes-vous un descendant de ce poète ?

— Non. Il s'appelait Aimé Césaire, et était né au commencement du XX^e siècle. Il appartenait à ses débuts au groupe surréaliste, mais par la suite il a surtout plaidé pour la négritude. Je suis noir, ma mère l'était et admirait cet homme. Elle m'a donné son nom. Je n'ai plus que celui-ci. Il me sert de prénom et de nom.

Lien Rag déboucha une bouteille de bière produite localement, remplit deux gobelets.

— Je suis certain que vous êtes prêt à passer votre vie dans une cellule comme celle-ci, plutôt que de trahir les gens pour qui vous travaillez ou que vous affectionnez particulièrement. Je ne vous crois pas intéressé, ni aventurier, mais vous donnez l'impression d'être chargé d'une mission. S'agit-il de rester fidèle à une forme d'idéologie ?

— Disons que je suis fidèle pour de petites et de grandes causes, aussi bien en amour que pour un idéal.

— Vous êtes marié ?

— J'ai une compagne et deux enfants.

— Ils vivent dans cet hémisphère ?

Césaire sourit sans répondre.

— Je ne prémédite pas de les utiliser comme otages ou pour vous faire chanter. Simple curiosité. Et cette grande cause, quelle est-elle ?

Nouveau sourire presque navré. Césaire devait être un excellent comédien avec une certaine moralité.

— Ce qui me chiffonne c'est cette radioactivité inhabituelle. Vous n'auriez jamais dû entrer dans le port sans nous prévenir. En cette matière il n'y a pas de petite dose et quelqu'un de malade peut en subir de graves conséquences, même si ce taux n'affecte pas son entourage. Nous ne disposons d'aucun réacteur sur cet archipel, même pas d'un centre expérimental. Nous aurions pu récupérer les locomotives nucléaires.

— Vous avez accepté le bateau des Simone sans problème.

— Nous n'avons relevé aucune trace de rayons douteux. Leur réacteur est à base de fusion atomique. Leurs ancêtres avaient maîtrisé ce procédé.

Lien Rag avala une gorgée de bière. Il aurait préféré un bon vin, mais existait-il encore des vignes ? Peut-être en Patagonie avec une production confidentielle.

— Je n'aime pas vous savoir en prison, dit-il avec une grande sincérité. Vous êtes fait pour naviguer. Donnez-moi quelques lueurs sur ce qui s'est passé, que ce soit ici, chez les Patagons ou ailleurs ? Resterez-vous une sorte de coffre hermétiquement fermé pour toujours ? Je ne pense pas que vous soyez un forban ni un pirate. Vous avez tenu vos engagements avec la présidente Yeuse et vous nous avez vendu du fuphoc à un prix raisonnable. Vous êtes un mystère pour moi et pour tout le monde. Y trouvez-vous une satisfaction quelconque ?

— Non, mais je ne me permets pas de raconter certaines choses. Ce que je cache n'est pas un danger pour vous.

— Ce qui a quitté le bateau pour filer vers la passe, au fond de l'eau, était-ce un sous-marin comme jadis ? Un sous-marin de poche ? Qui habitait le local secret et qui avait donc besoin d'oxygène ? Quelqu'un de malade ? Mais un malade se serait-il enfermé dans une sorte de torpille pour s'évader ? Une torpille mue par un moteur nucléaire minuscule ?

— Ionique. Transformation de l'énergie nucléaire en énergie électrique classique, avec turbines propulsives. Cela doit vous rassurer.

CHAPITRE 20

La minuscule agglomération de Oldchief Station se recroquevillait sous une verrière ronde, enneigée. Les vitres latérales en étaient tapissées de fleurs de givre. La gare se trouvait en plein air, juste un terminus où le tortillard emprunté à Baker Station s'immobilisa avec un soupir de soulagement de la locovapeur relâchant ses soupapes. Il n'y avait qu'un seul employé sur le quai, qui regarda Louria avec étonnement. Que pouvait bien venir faire cette jeune femme revêtue d'une combinaison élégante dans ce trou perdu ? Il reculait au fur et à mesure qu'elle avançait, redoutant les questions habituelles à ce genre de visiteur. Non, il n'y avait pas de traintel, pas plus que de cafétéria, ni de magasin, ni de loueur de skis ou de raquettes. Rien. Oldchief ne vivait que de la pêche dans le lac. Chaque famille avait son puits de pêche et chaque matin en remontait ses filets, laissait congeler le poisson qu'un train mareyeur venait embarquer en fin de semaine. Au centre du village se dressait un vieux totem indien d'origine inconnue, Oldchief, autour duquel on avait aménagé un banc de bois. Les gens y venaient le jour de la vente du poisson y discuter des cours en fumant la pipe et en buvant la bibine fabriquée par eux. Chacun son tour on apportait son cruchon et on y allait de son appréciation, de ses comparaisons.

— Bonjour, dit-elle. Pour le retour c'est bien le dix-sept heures dix-sept ?

Ahuri qu'on ne lui demande pas autre chose, le cheminot inclina la tête et regarda la jeune femme s'éloigner vers le sud, son sac sur les épaules. Plus loin il la vit poser ce sac sur la neige, en tirer des raquettes, les chausser et repartir sans même un regard. Il en avait oublié de jauger ses fesses, pensait qu'elles étaient parfaites.

Louria traversa directement le lac en marchant sur la neige qui recouvrait la glace. Durant une heure elle n'aurait aucune crainte à avoir, la banquise résistant ferme. On appelait banquise toute étendue de glace recouvrant une surface d'eau, salée ou non. Ici le lac Baker devait être un mélange d'eau de la baie d'Hudson, salée donc, qui remontait au fond du fleuve Thelon et d'eau douce plus légère qui coulait en surface, plus chaude donc et plus dangereuse pour la glace.

Peu à peu, elle rejoignit la berge ouest et poursuivit sa marche à la lisière d'une forêt aux troncs serrés où la neige, tombée en abondance, formait des remparts de plusieurs mètres. Elle ne s'attendait pas à cette situation, et avait espéré pouvoir fouiller aussi les bois.

Son scintillomètre commença de crépiter un peu plus loin et ce bruit, ressemblant à celui du feu de bois dans l'âtre du traintel, ne cessa de croître. La dose acceptable fut rapidement atteinte et Louria s'arrêta. Elle avait espéré que le danger d'être irradiée n'existerait pas, mais il en allait autrement. Elle retourna sur la banquise et son appareil afficha des chiffres plus rassurants, mais à tout moment la glace pouvait s'ouvrir sous ses bottes. Elle prêta toute son attention à la neige qui subissait la chaleur du fleuve à travers la glace et fondait rapidement. La couche allait en s'amenuisant en même temps que l'air devenait moins vif. Elle ouvrit son intégral, estima que la température était désormais au-dessus du zéro et qu'il était temps de regagner la berge, mais aussi d'affronter le rayonnement dangereux.

Certains disaient que c'était au centre d'un lac gelé que les risques de se retrouver dans l'eau étaient faibles, d'autres affirmaient le contraire, mais elle eut l'impression que sur la rive ouest la neige était encore épaisse et la glace dure. Elle pouvait ainsi avancer à la marge de deux dangers, la noyade et la contamination sérieuse.

Bientôt elle abandonnerait le lac pour la terre ferme car elle envisageait de contourner complètement la nappe d'eau, mais pourrait-elle traverser le Thelon ? Elle ignorait s'il était encore recouvert de glace, sa profondeur, la rapidité de son courant. Elle n'avait posé aucune question aux gens du traintel de crainte que la police n'en soit informée. Depuis le tortillard elle avait essayé d'entrer en communication avec Charlster, mais en vain. De même, ses appels n'avaient pas atteint l'astronome Hyponias à 87°7 Station.

Curieusement, son appareil cessa de s'affoler et bientôt n'émit plus que des tic-tac espacés. Elle s'arrêta, hésita. Sur sa droite la forêt était toujours impénétrable avec ces murs de neige qui s'élevaient, soutenus par les troncs. Impossible d'aller fouiner là-dedans. Elle remonta lentement vers le nord et les tic-tac se bousculèrent un peu plus. Malgré le danger, elle en fut soulagée.

Il lui fallut une heure pour déterminer avec certitude l'endroit où la radioactivité était la plus nocive, après plusieurs allées et venues nord-sud. Mais elle n'était pas plus avancée puisque ce point extrême n'offrait que la banquise sous ses pieds, la forêt-muraille en face. Elle s'accroupit et le scintillomètre marqua une légère faiblesse, rien de bien important mais caractéristique si elle prenait du recul sur la glace. Par contre, en allant buter contre la muraille de neige, l'appareil s'en donna à cœur joie, débordant de crépitements enthousiastes, semblait-il. C'était donc là, juste en face d'elle. Un mur de cinq mètres édifié entre les troncs. Mais d'où venaient-ils, ces arbres ? Avaient-ils été toujours là, même pendant la glaciation, quand le thermomètre descendait jusqu'à des moins quatre-vingts ? Ou bien s'agissait-il d'une forêt pétrifiée resurgie au réchauffement ?

Dans son sac elle avait mis un piolet démontable, acheté à Baker Station dans une boutique de souvenirs. Remonté il mesurait environ un mètre et elle l'enfonça dans le mur de neige. Louria trouva tout d'abord une résistance à cause du gel de la nuit, puis, alors qu'elle l'enfonçait de toutes ses forces, il perça le mur et la déséquilibra. Elle bascula contre l'obstacle qui s'effondra d'un coup.

Une façade factice, élevée pour tromper son monde et imiter les autres murs de neige impénétrables, eux. Et son compteur atteignait de hautes fréquences si bien qu'elle dut lui rabaisser le caquet en réduisant le volume du son.

— Eh bien, dit-elle à mi-voix, à moi de jouer maintenant. Ou j'en reste là, ou je pénètre dans une sorte d'enfer. À trop fortes doses je peux mourir très vite, mais je peux aussi avoir la chance d'en ressortir, avec la plupart des organes fichus et de terminer ma vie dans un hôpital à cracher mes poumons, à pisser mes reins et à... mon foie.

Elle posa son sac sur la neige, en retira le scintillomètre puis une trousse qui contenait un détecteur mobile qu'on adaptait à l'appareil. C'était un câble ressemblant à un tuyau de douche articulé. Elle en attacha l'extrémité à son piolet et enfonça le tout dans le faux mur. Elle faillit le sortir aussitôt car l'appareil s'emballa. Mais en voulant retirer le détecteur elle le coinça quelque part, dut le ré-enfoncer pour le dégager et d'un coup la radioactivité devint moins virulente.

— On dirait... que c'est enfoui là-dedans.

Elle reprit son piolet, recommença l'opération un peu plus loin et ainsi faisant, en quelques demi-douzaines de sondages, elle isola l'objet qui diffusait la mort.

— La meilleure des protections. Pas besoin de système d'alarme sophistiqué, juste un peu d'uranium appauvri dans une capsule de rien du tout.

Elle ne se trompait guère. Il s'agissait d'une sorte d'étui de cinq centimètres sur deux de diamètre. Il suffisait à répandre sur plusieurs kilomètres en amont et en aval des signaux effrayants.

Elle l'abandonna dans son nid de neige et creusa un peu plus loin une chatière dans laquelle elle s'introduisit à quatre pattes. Et en face d'elle, elle découvrit la tranchée étroite creusée entre deux murs de neige, authentiques ceux-là. Une longue trouée de moins d'un mètre de large et soudain au sol des empreintes énormes.

— Au moins du soixante-dix, murmura-t-elle. Qui peut bien porter des

chaussures pareilles ?

Elle s'accroupit, étudia ces traces avec soin, ne releva rien d'autre que leur dimension excessive. Elle reprit sa marche, son piolet à la main, levant les yeux vers le haut de ces parois, certaine que l'inconnu chaussant du soixante-dix allait lui tomber dessus pour la maîtriser.

Le porteur de ces chaussures-là ne s'était pas méfié du redoux qui régnait ce jour sur la région. Jusque-là il marchait sur un sol glacé, ne gardant aucun souvenir de ses bottes. Il avait dû tout de même s'en apercevoir car plus loin les traces disparaissaient d'un coup. D'abord, Louria pensa que l'inconnu avait réussi à grimper le long d'une des parois en s'aidant d'un tronc d'arbre. Ils bordaient les murs ces mélèzes, ces bouleaux, ces pins. Ils en formaient le soutènement, les piliers.

Mais elle ne vit pas comment cet homme, ou cette femme aurait pu se hisser le long d'un tronc, nu sur deux mètres puis encombré de branchages enchevêtrés de végétation parasite. L'ensemble était mort, figé, pétrifié à cœur. D'abord congelés en surface, leur sève avait drainé dans le sol des minéraux qui, faute de pouvoir être rejetés à l'extérieur, avaient bouché les canaux. Même avec un réchauffement encore plus fort cette forêt resterait ainsi à jamais. Louria en éprouva une terreur sourde, frissonna. On rencontrait souvent des animaux, des humains, ainsi figés pour l'éternité. Cette tranchée se prolongeait sur des kilomètres semblait-il, mais à partir d'un certain point elle n'était plus aussi bien tracée. Taillée au couteau dans les débuts, elle se transformait en un boyau mal équarri sur les côtés. Et puis elle atteignit une sorte de tunnel dans lequel elle aurait dû s'engager pliée en deux. Elle s'y refusa.

Désormais, son appareil de détection de radioactivité, s'il ne crépitait plus comme un fou indiquait tout de même un rayonnement au-dessus de la dose normale.

Ce trou obscur ne lui disait rien. Elle s'accroupit devant et une odeur de sauvagine lui arriva avec un mélange d'urine animale. C'était une tanière quelconque. Pas celle d'un ours, pas assez large d'accès, surtout pour un grizzli, mais peut-être abritait-elle un lynx, voire une once. On disait qu'ils avaient tous, ces animaux-là, survécu aux conditions climatiques rigoureuses. Elle préférait ne pas se trouver nez à nez avec un fauve aux griffes et aux crocs acérés.

C'était, pour l'individu qu'elle traquait, une issue de secours, un moyen désespéré pour s'enfuir en risquant de provoquer l'animal qui gîtait là-dedans. Cet individu ne se cachait pas là mais quelque part entre le lac et ce tunnel. Une nouvelle fois il l'avait dupée avec cette tranchée soigneusement découpée dans la glace et qui invitait à aller toujours plus loin.

— Astucieux, hein, mon bonhomme, le roi des fausses pistes, des faux-semblants. Mais pourquoi s'obstine-t-il à se cacher ainsi au lieu de se noyer dans la population locale ?

Elle essaya de se mettre à sa place. En toute hypothèse non confirmée, l'individu était descendu sur Terre à bord d'une capsule se détachant d'une navette. D'ordinaire, cette navette atterrissait quelque part du côté du pôle Sud, mais pour une raison inconnue un homme, une femme, avait été désigné pour venir se poser dans le coin et y accomplir une certaine mission. Mais qui disait mission sous-entendait infiltration de la société humaine actuelle, et surtout volonté de rejoindre des stations importantes, au moins Baker Station, mais plus sûrement Salt Station.

Salt Station, autrefois Canada Salt Station, capitale occulte de la Caste des Aiguilleurs. Mais vingt-cinq ans plus tard une simple agglomération avec d'importants laboratoires de recherches. Que lui avait raconté Charlster un jour ? Que Salt Station avait servi de base spatiale tout au début de la glaciation ? Peut-être même, il n'y avait guère. Mais que depuis ces installations avaient été abandonnées, et n'étaient plus que ruines. Charlster approchait les quatre-vingts ans et avait la mémoire de toutes ces choses-là. Vingt-cinq ans plus tôt Louria n'avait que cinq ans.

— Une base spatiale en ruine, mais peut-être intéressante pour quelqu'un arrivant de l'espace. Enfin, plutôt de la banlieue de la Terre, puisque nous avons à peu près établi que les navettes partaient de Shade, ce satellite fantôme tapi derrière Altaï, ce morceau de Lune orbital.

Elle eut soudain une illumination. Un individu, même revêtu d'une combinaison étanche, manipulant une capsule d'uranium appauvri ne pouvait qu'en garder le souvenir sur ses vêtements de protection. Peut-être ne s'en rendait-il pas compte lui-même, s'il ne possédait pas de détecteur.

Elle remonta la tranchée vers le lac et comme précédemment son scintillomètre réagit, avec moins de précipitation cependant. Mais elle parvint enfin à situer une zone où le rayonnement était le plus prononcé, légèrement au-dessus de la dose acceptable, peut-être dangereux à la longue, c'est-à-dire sur des jours et des jours d'exposition. Du moins pour quelqu'un de sain comme elle. Son homme était là, derrière cette fausse paroi de neige, sur la droite en descendant vers le lac. Elle saisit son piolet et lentement l'enfonça dans le mur blanc.

Elle recommença souvent avant de heurter quelque chose de dur et, continuant ses sondages, elle dessina en petits trous dans la glace le carré de cette matière que le piolet ne pouvait traverser. Une porte, plutôt une trappe. Doucement, avec la partie métallique du piolet elle dégagea la neige puis la glace et mit au jour, façon de dire car la clarté était piètre, un carré de tôle

recouverte d'une protection plastique. Il n'y avait ni poignée ni trou de serrure, ni code digital. Elle ôta la neige tout autour et finalement mit à l'air une sorte de construction faite de béton. Là-dedans elle entendait un ronronnement, comme si un moteur tournait lentement, mais soudain il s'emballa durant quelques secondes avant de reprendre un rythme plus pépère.

CHAPITRE 21

Opérasque ne supportait pas les Inuits, leurs chiens, leur viande de phoque congelée. Tant qu'ils restaient en plein air tout allait bien, mais lorsqu'ils pénétraient dans un des engins ou un wagon chauffé, l'odeur de leurs fourrures mal tannées devenait insupportable. Il préférait n'avoir avec eux que des relations lointaines et indispensables. Par contre, l'amiral Kinnjone les appréciait et se joignait à eux assez souvent. Ils l'invitaient à manger de la viande de phoque braisée sur les feux qu'ils allumaient chaque soir. Ils emportaient de l'huile uniquement pour alimenter leur brasero. L'amiral apportait de la bière et parfois chantait avec ces sauvages jusqu'à des heures avancées.

Kinnjone les envoyait en reconnaissance et écoutait leurs rapports avec attention. Il connaissait déjà quelques mots de leur langage, mais depuis le départ de l'expédition il en avait acquis beaucoup plus, et désormais pouvait se mêler à leur conversation, et surtout leur faire préciser les détails de leurs observations au retour des patrouilles. Ils en effectuaient plusieurs avec les traîneaux à chiens. La première, bien avant le départ matinal, explorait les vingt prochains kilomètres, et par la suite d'autres Inuits prenaient le relais si bien qu'en fin de journée il leur arrivait d'avoir donné des renseignements sur plus de cent kilomètres du Chenal Noir, jusqu'à deux cents quand il n'y avait aucun obstacle digne de ce nom. Les poseuses de rails faisaient alors un travail rapide derrière les niveleuses qui raclaient la banquise.

Grâce aux Inuits, l'amiral connaissait presque le programme journalier de l'expédition Pavakov, comme s'il faisait partie de leur équipe. Les Inuits relevaient des traces, des débris, humaient l'air, la banquise, les parois et lorsque l'amiral daignait informer Opérasque sur leurs concurrents, le Grand Maître Aiguilleur restait stupéfait de la précision de ces renseignements.

— Les Inuits, répétait Kinnjone, sont nos meilleurs auxiliaires. Sans eux, nous ne progresserions que de la moitié de ce que nous effectuons.

Opérasque faisait une moue d'incrédulité mais les faits étaient là, et il devait reconnaître en lui-même que le vieux marin avait raison. Aucune autre patrouille de reconnaissance n'aurait pu obtenir des résultats identiques.

— Ils en savent long aussi sur ces milliers de Roux qui nous précèdent et qui arriveront avec un mois d'avance sur notre expédition. Ce qui est bigrement ennuyeux, disait l'amiral.

Il se méfiait des Roux de l'Antarctique, savait que ceux-ci défendaient farouchement leur territoire et qu'il serait difficile de leur imposer un réseau ferroviaire.

— Si vous ne pouvez pas vous implanter sur cet immense continent glacé, autant faire demi-tour, pronostiquait-il. Nous n'allons pas entrer en guerre contre des primitifs qui nous seront supérieurs dans ce genre d'affrontement. Ils feront disparaître nos unités les plus gigantesques dans des crevasses qu'ils dissimuleront par une légère couche de glace.

— Allons donc, protestait Opérasque, vous exagérez. Nous les forcerons à accepter notre implantation. Nous pouvons même leur apporter du bien-être, les tirer de cette condition plus proche de la vie animale que de la société humaine.

— Vous ne vous souvenez pas des luttes des Harponneurs contre le Peuple du Froid ? Moi, je les ai suivies avec fascination, car ces êtres, si pacifiques durant des siècles, si démunis, ont démontré qu'ils pouvaient réduire à néant une organisation militaire d'une terrible efficacité. Nous redoutions la Guilde, car dans son expansion économique sur les Compagnies, nous découvrions une volonté de leur arracher le pouvoir et de former une seule et énorme entité. Nous n'étions pas dupes, et les flottes de la banquise atlantique et celle du Pacifique étaient en alerte. Mais ce n'est pas nous qui avons détruit la Guilde, ce sont les Roux. Il vous faudra traiter avec eux pour essayer de les amadouer et pour que notre expédition en direction du pôle ne soit pas un fiasco. Si au bout de ce Chenal vous êtes dans l'incapacité de continuer à poser des rails, que ferez-vous ?

Opérasque ricanait, pensait que le vieil amiral buvait trop, non seulement avec les Inuits mais avec son état-major et même avec de simples marins. Parfois, il arrivait dans le réfectoire de ceux-ci, posait un container rempli de bière sur la table principale. Il n'était pas le dernier à porter les flacons à sa bouche.

Sans même utiliser un verre ou un gobelet, pensait le Grand Maître Aiguilleur, horrifié.

Un matin très tôt, Opérasque fut réveillé par l'irruption de Kinnjone dans son compartiment. Il crut que c'était le steward, et s'apprêtait à lui reprocher son intrusion à une heure aussi matinale, mais il reconnut le vieux marin.

— Du nouveau, mon vieux. Pavakov se sent coincé et organise un camp retranché à trente kilomètres d'ici. Les Inuits se doutaient de quelque chose depuis quelques jours. L'avance entre nous et eux diminuait, et ces braves Esquimaux voulaient en avoir le cœur net pour me faire plaisir. Pendant que vous dormiez ils sont partis en reconnaissance, bien au-delà des vingt

kilomètres habituels et ont découvert le mur de barrage.

Opérasque, les yeux encore ensommeillés, tâtonnait à la recherche de sa robe de chambre. Agacé, Kinnjone la lui jeta au visage et le Grand Maître Aiguilleur put enfin se lever. L'amiral ne put s'empêcher d'ouvrir de grands yeux en voyant la longueur des poils sur ses jambes.

— Dites donc, on dirait un singe du zoo. Ou bien alors votre grand-mère a péché avec un Roux ?

Le haut-le-cœur d'Opérasque le laissa indifférent. Il ouvrit la porte, appela le steward, commanda deux petits déjeuners.

— Un mur ? fit Opérasque, sortant enfin de sa torpeur. Pourquoi un mur ?

— Parce que Pavakov ne peut plus progresser. La carcasse volante de la Solina a détruit son potentiel de moitié et il a décidé de faire face. Puisqu'il ne peut aller au bout, il nous empêchera d'y aller. Il va essayer de nous contenir aussi longtemps qu'il le pourra.

— Mais c'est absurde. Notre flotte, je veux dire votre flotte, est si puissante que la moindre attaque n'en sera que ridicule.

— Ouais, fit Kinnjone, alors que le serveur installait les petits déjeuners et ce café authentique que buvait Opérasque. Faute d'avoir été prévenu, le steward l'avait fait avec le contenu d'un de ces paquets que le Grand Maître Aiguilleur lui confiait comme s'il s'agissait d'un trésor. Et l'amiral, habitué à la lavasse du mess, ne put que le constater :

— Dites donc, vous vous mettez bien, vous autres Aiguilleurs. De l'authentique café ? Venu des altiplanos sud-américains, je suppose ?

— Juste une poignée de grains, balbutia Opérasque, alors que dans ses bagages il y en avait des kilos.

— Fameux en tout cas. Je reviendrai souvent partager votre premier repas de la journée. Pour en revenir à l'attitude de Pavakov, attention. Il est le personnage le plus célèbre de Tcherskicie, et même de toute la région entre le détroit de Béring et la mer de Kara. Il représente le gouvernement de sa Compagnie, il est presque le gouvernement à lui tout seul. Si par malheur vous le tuiez, et même si vous l'humilieiez, vous auriez aussitôt des réactions là-bas, avec vos réseaux de la banquise. Furieux, les habitants risquent de les saboter. Nous ne pouvons l'affronter comme s'il s'agissait d'un banal opposant. Le temps où les Panaméricains et la Caste pouvaient faire n'importe quoi est révolu, mon vieux.

Cette fois c'était trop. Opérasque se redressa, fit basculer la table et

l'amiral reçut le contenu de sa tasse à café sur les genoux.

— En voilà assez avec vos « vieux ». Je suis le Grand Maître Aiguilleur et vous me devez le respect et l'obéissance. Si je décide d'attaquer le mur ridicule de Pavakov, vous devrez le faire et araser ses fortifications à la noix, détruire son matériel, y compris les hommes de son expédition.

L'amiral, debout, essuyait philosophiquement de la main les taches de café sur sa combinaison.

— Calmez-vous, mon vieux. Je sais bien que c'est un drôle d'ennui pour vous et votre candidature au poste de Maître Suprême, mais avec de la bonne volonté et de la diplomatie on doit pouvoir régler le problème.

— Je ne veux pas de diplomatie, hurla Opérasque, prêt à tuer le marin ou à sangloter d'énervement contre son épaule.

CHAPITRE 22

Les spécialistes recrutés par Césaire ne savaient pas ce que le capitaine du remorqueur comptait faire de l'hydravion. Une fois celui-ci reconstruit et apte à voler, peut-être se serait-il envolé pour l'inconnu depuis le terrain de Cooktown.

— Sait-il piloter ?

— Nous l'ignorons, répondit l'un de ces hommes.

— Savez-vous comment il est entré en possession du remorqueur ?

— Un des marins nous a dit que le bateau se trouvait dans l'archipel Crozet, en un sale état. Qu'ils étaient une dizaine dont Césaire, partis le récupérer. Au début, ils ont rafistolé un seul moteur sur deux. Là-bas sur place.

— Sur place ? s'étonna Lien Rag. Mais savez-vous à quelle époque ?

— Il y aurait environ trois ans.

Lien Rag alla trouver Césaire pour lui faire poursuivre ce récit sur le radoubage du *Staple*, mais le capitaine se contenta de lui dire en souriant :

— Oui, nous avons remis le moteur en état, mais la coque était bonne, en gros alu à peine attaqué.

— Qui s'est installé là-bas, a construit un dôme qui protège des installations d'une haute technicité ? Qui tire sur tous ceux qui approchent de l'île principale ? Nous avons failli être pulvérisés par des missiles à tête chercheuse.

Césaire parut contrarié mais resta muet.

— Nous n'étions absolument pas agressifs. D'ailleurs la première fois nous n'avions aucune arme, même pas de poing. Nous avons photographié ce dôme mais nous n'en savons guère plus. Qui sont ces gens et d'où viennent-ils ?

— Je ne peux vous en dire davantage.

— Au bout de combien d'années de prison vous laisserez-vous aller à

quelques confidences ?

— Vous ne pouvez me retenir au-delà d'un délai normal de préventive. Ensuite il faudra me juger et me condamner. Pour quel délit ? Si votre justice est indépendante je ne risque que peu de choses, et ma condamnation à la détention sera couverte par la préventive. Si vous êtes une sorte de dictateur il en ira différemment.

Agacé, Lien Rag s'en alla. Gus qui l'observait depuis le début de cette histoire osa lui conseiller de rejoindre la Patagonie occidentale.

— Tu en meurs d'envie. Tu t'énerves à vouloir résoudre l'énigme que représente Césaire, pour avoir l'esprit libre et filer vers l'ouest. Je te conseille de le faire demain car ce sera bénéfique pour tout le monde. Césaire en apprenant ton départ commencera de s'inquiéter. Ni le président du Parlement ni personne d'autre ne le visiteront durant plusieurs jours, voire plusieurs semaines et il commencera à trouver le temps long. Peut-être se montrera-t-il plus bavard à ton retour.

— Et si je ne revenais pas, fit Lien Rag, comme s'il plaisantait.

Mais Gus décela dans cette boutade une sorte d'avertissement. Lien Rag avait dû envisager cette possibilité de rester auprès de Yeuse.

Mais le soir même, l'analyse par des scientifiques des photographies des étranges installations de l'archipel Crozet révéla une chose surprenante. Le matériau utilisé était de la céramique, mais une céramique inconnue sur Terre. Du moins les chercheurs de l'île n'avaient aucune référence à ce sujet. Le dirigeavion avait lui-même des moteurs en céramique ultra-résistante. Les bords d'attaque de ses ailes en comportaient également mais celle découverte sur Crozet était comme du métal et du verre tout à la fois.

— Mais d'où sortent donc ces gens-là ? murmura Lien Rag, dont la curiosité s'enflammait à nouveau.

— Pars pour Punta Arenas et nous allons essayer d'éclaircir tout cela pendant ton absence. Ne culpabilise pas.

CHAPITRE 23

Avec l'hiver austral la banquise antarctique avait rejoint celle du Chenal Noir, et lorsque les Roux venus du Nord sortirent de la nuit, ils découvrirent des milliers de frères accourus pour les accueillir. Dans un silence qui était chez le Peuple du Froid la marque d'un grand enthousiasme en même temps que d'un profond respect, les arrivants avec Jdriège en tête, son harpon d'os de baleine à la main, n'en finissaient pas de surgir des ténèbres lointaines, de passer dans la zone crépusculaire qui en cette période hiémale allait encore s'accentuer, pour finir en nuit presque totale sur les vingt-quatre heures.

La Voix enfin accueillit le fils du messie Jdrien, et lui dit qu'il avait fait du beau travail. Que l'esprit de son père allait pouvoir désormais prendre quelque repos.

— Mais, répondit Jdriège, je dois retourner là-bas dans le Grand Nord, car les gens qui me suivent ne représentent qu'une faible partie de tous ceux qui sont encore victimes des Hommes du Chaud, des êtres du cauchemar. Il y en a encore cinq fois un doigt de la valeur de celui-ci.

— Tu n'iras pas tout de suite, Jdriège, car nous attendons des hommes du Cauchemar qui, eux aussi, surgiront de ces ténèbres épaisses qui partagent le monde en deux parties. Ils sont dangereux et peut-être devons-nous les combattre. Les uns installeront des longs traits de fer et les autres se lanceront sur notre sol avec des choses qui glissent. Tous doivent être combattus, refoulés, renvoyés chez eux par le chemin depuis lequel ils nous ont envahis.

Les Roux venus du Nord pliaient sous le poids de ces brochettes géantes qu'on leur offrait de toutes parts, des tendons garnis de boulettes de viande et de graisse. Les femmes, suprême honneur, avaient mâché des jours durant la viande de phoque pour en confectionner ces boulettes qui seraient ainsi plus faciles à mastiquer. On pensait que les nouveaux venus, exténués par la longue marche, seraient incapables de se nourrir. Mais à la stupeur générale ils arrivaient en pleine forme et racontaient comment Jdriège les avait sauvés de la famine, en leur faisant fabriquer des filets avec leurs poils. Et ces filets passaient de main en main, ravissaient les femmes qui se mettaient à souhaiter en fabriquer d'aussi beaux.

On avait aussi construit des igloos, des centaines d'igloos pour les émigrants, toujours dans la crainte de les voir arriver à bout de forces juste au moment où les grands vents soufflèrent. Les individus âgés, ou trop jeunes

ou trop faibles étaient souvent emportés par ces ouragans, projetés contre des blocs de glace où ils se fracassaient la tête et les os. Combien étaient morts de la sorte, et les vieilles femmes se racontaient avec délices la vision de corps soulevés de la glace et qui volaient dans les airs, avant de heurter violemment un obstacle.

Jdriège mangea avec satisfaction les boulettes préparées, sous les regards enflammés de jolies et de moins belles filles. Quand l'obscurité serait plus épaisse elles seraient nombreuses à l'assaillir, mais tous les nouveaux et nouvelles venus le seraient aussi. Où qu'il tournât les yeux, Jdriège ne voyait que des corps excités, des sexes humides ou tendus, et il souriait doucement. Il aurait souhaité dormir quelques heures avant de succomber aux plaisirs de l'amour, mais il savait qu'on ne lui en laisserait pas le loisir.

La Voix s'était tue, comme elle le faisait toujours quand le Peuple du Froid se livrait à ses appétits, que ce soit pour la nourriture ou pour l'amour. Elle n'intervenait jamais quand l'instinct l'emportait sur la réflexion, attendait que les Roux soient apaisés et disponibles afin d'être enfin envahis par elle. Jdriège pensait que c'était une forme d'amour spirituel que cette pénétration des âmes par la Voix.

Il continuait de manger, sachant que, dès qu'il serait repu, les filles les plus proches se précipiteraient. Elles voyaient bien que son pénis surgissait raide de sa fourrure de ventre.

CHAPITRE 24

Peut-être des milliers de tonnes ? Toutes arrachées aux parois, à la banquise, pour bâtir ce mur haut de dix mètres, large de vingt, au sommet duquel on avait aménagé des créneaux. Des créneaux ! Comme pour un château de ce Moyen-Âge ancien. Pourquoi pas un donjon, des douves, un pont-levis ? La mégalomanie de Pavakov se déchaînait dans cette construction fantastique, démente oui ! Et finalement pitoyable. Liensun connaissait les engins de chantier des Panaméricains, de leur flotte. Les puissantes machines ne feraient qu'une bouchée de ces fortifications. Tout serait balayé en quelques jours, peut-être même en quelques heures. Bien sûr, l'ingénieur avait fait aménager de grandes fosses étanches à l'avant du mur, côté nord où l'on avait déversé des tonnes de fuphoc et de baleinium. Un système de mise à feu avait été installé avant qu'on ne recouvre ces fosses d'une couche de glace. Pavakov persistait dans son idée de mettre le feu à la banquise du Chenal Noir, de la faire fondre sur une largeur de cent mètres, peut-être deux cents. Il espérait que toute la III^e Flotte s'y engloutirait.

Et puis ?

Il leur faudrait revenir vers l'hémisphère Nord. Ce qui prendrait des semaines au cours desquelles le haut commandement naval panaméricain saurait que sa flotte du Nord avait été coulée, mais que le réseau ferré créé par Opérasque était toujours en place. Toutes les flottes qui, réchauffement oblige, se trouvaient désormais concentrées entre le 65^e parallèle et le pôle Nord convergeraient vers le Chenal Noir, le bloqueraient, et jamais Pavakov ne pourrait rejoindre sa chère Tcherskicie. L'imbécile avait fait hisser les drapeaux de pays sur toute la longueur du mur, pensant peut-être que ces emblèmes feraient trembler de peur ses ennemis. Le chef d'entreprise avait communiqué à ses hommes une sorte de mégalomanie, compliquée de sentiments suicidaires. Il leur avait tenu des discours enflammés que ces gens-là avaient acclamés, puis leur avait fait jurer de mourir plutôt que de laisser les Panaméricains passer outre leur système de résistance, baptisé déjà de Ligne Pavakov.

On creusait sous la banquise pour ménager une issue au-delà des fosses d'huile, mais on creusait aussi, surtout dans la paroi à l'est, un tunnel de grandes dimensions dans lequel les glisseurs les plus légers pourraient s'engouffrer, pour en surgir dans le dos des ennemis et les prendre ainsi à revers. On équipait ces glisseurs de lance-missiles qui seraient insuffisants contre les blindages des unités moyennes de la III^e Flotte, mais Pavakov ne

s'en souciait pas, n'écoutait aucun conseil, tenait Liensun en suspicion et le mettait à l'écart. Eût-il dit un seul mot de critique qu'il se serait retrouvé emprisonné dans une soute d'engin de profilage. Il calculait ses chances de fuite vers le sud, à bord d'un glisseur capable d'emporter suffisamment d'huile pour les quatorze mille kilomètres à parcourir jusqu'au terminus du Chenal Noir. Il comptait mentalement, mais arrivait à de tels résultats qu'il ne pouvait que renoncer à ce projet irréalisable. Toutefois il s'obstinait, se basait sur une moyenne de parcours très basse, vingt kilomètres-heure pour une dépense minime donc. Mais à cette vitesse la meute de glisseurs que Pavakov ne manquerait pas de lancer à ses trousses le rattraperait vite. Elle pourrait foncer à soixante, quatre-vingts sur une courte distance, sans craindre que les réservoirs ne se trouvent à sec. Il révisait son plan, pensait qu'au départ il foncerait au maximum de sa vitesse, presque cent kilomètres à l'heure et ce durant deux heures au moins. C'est ensuite qu'il abaisserait sa moyenne raisonnablement. Si tout allait bien il lui faudrait tout de même soixante-dix jours pour en finir avec cette saloperie de Chenal. Il devrait trouver des vivres pour tenir tout ce temps-là. Comment préparer cette fuite alors qu'on le surveillait, qu'il y avait toujours quelqu'un pour le suivre du regard ? Même le technicien géomètre avec lequel il partait en reconnaissance l'épiait. Soixante-dix jours de vivres en se restreignant au maximum, cela représentait dans les cent vingt, cent cinquante kilos à dérober, à entreposer dans une cachette jusqu'au dernier moment. Quant à la quantité d'huile nécessaire, le chiffre total lui faisait dresser les cheveux sur la tête. Même à cinq litres aux cent kilomètres c'était au moins mille litres, et le bon sens aurait voulu qu'il en prévoie deux mille. Le Chenal ne serait pas aussi ouvert à sa fuite qu'il le paraissait actuellement. Il y aurait des obstacles, des éboulements que le meilleur glisseur ne pourrait franchir. Il devrait piocher, pelleter et pour cela garder le moteur en marche, afin que le projecteur éclaire le travail à faire. Vingt kilomètres de moyenne, prévoyait-il au début, sur dix heures de route. Maintenant il en était à quinze heures, savait que c'était de la folie. La fatigue deviendrait telle qu'il ne pourrait jamais soutenir ce rythme.

Un des radaristes qui avaient donné l'alerte quand l'enveloppe vide de la solina s'était ruée sur eux, Juskar, lui parla comme s'il ne tenait pas compte de la suspicion générale qui maintenait Liensun en quarantaine.

— Les Aiguilleurs approchent avec leur III^e Flotte. Nous allons tous y passer, murmura-t-il en s'arrêtant pour faire semblant d'examiner la paroi à côté de Liensun.

Liensun crut flairer la provocation. Pavakov lui envoyait ce garçon pour qu'il se laisse aller à ses critiques, voire à son défaitisme et ainsi disposer d'un motif pour le fourrer dans une geôle.

— Je ne vais pas les attendre, dit Juskar. Mon fourgon est facile à faucher.

Il est rempli d'huile, suffisamment pour atteindre le Sud à trente kilomètres-heure. Manquent les vivres. Tu es le seul dans cette bande de cinglés à avoir des raisons de filer, toi aussi. Mais trouve les vivres. Attention ce sera plutôt dur, au moins deux cents kilos de nourriture à faucher. Et nous ne disposons que de cinq jours environ. La fuite sera facile au moment où les bâtiments de la flotte panaméricaine se profileront sur les écrans, à quelques kilomètres. Malgré leurs airs de bravaches tous ces types vont paniquer, et le temps que Pavakov les calme nous en aurons profité pour abandonner ce fou furieux.

Comme Liensun ne répondait pas, Juskar eut un air entendu.

— Je comprends que tu te méfies et penses que c'est Pavakov qui m'envoie, mais tu te trompes. Réfléchis jusqu'à ce soir, pas plus tard. C'est durant la période de repos, cette nuit artificielle, qu'il faudra chercher les vivres et je te le dis, dans cinq jours les autres seront en face de cette connerie de mur.

Une fois seul, Liensun n'essaya pas de faire la part des choses entre la confiance ou la méfiance qu'il devait accorder à ce radariste. Il se demandait si les marins de la Panaméricaine attaqueraient vraiment. Il se souvenait de ce que lui avait dit Songe, qui représentait le Consortium des Bonzes. Les Aiguilleurs souhaitaient rallier toutes les Compagnies de l'Est sibérien sous la bannière du président Tharbin précisément. Tharbin qui leur était entièrement dévoué, du moins pour l'instant. Une liquidation de Pavakov et de son expédition n'aurait pas été bien accueillie par les différentes Compagnies de cet Orient sibérien, et Opérasque allait y réfléchir à deux fois avant d'attaquer. Par contre, il était certain que Pavakov, lui, n'hésiterait pas. Sa réussite de ces dernières années le grisait, lui montait à la tête, le transformant en individu incontrôlable, en potentat qui refusait les conseils et n'en faisait qu'à sa volonté. Si la flotte panaméricaine approchait, il enflammerait les fosses d'huile et ferait fondre la banquise. Liensun ne mettait pas en doute ses intentions. Il n'était pas du genre « retenez-moi ou je fais un malheur ». Il provoquerait le malheur, même au prix de centaines de vies.

Lorsque, comme annoncé, Juskar l'aborda en soirée, il était vingt heures à sa montre, il avait décidé de prendre le risque d'être accusé de complot par Pavakov si le radariste jouait un double jeu.

— D'accord, annonça-t-il. Je pense que je vais pouvoir faucher quelques colis de nourriture vers les trois heures du matin, quand l'effervescence sera moins forte et que la plupart des gens dormiront.

— Frappe à l'arrière du fourgon où je surveille l'écran radar avec Flemski, mon adjoint.

— Il est des nôtres ?

— C'est un trouillard. Il est malade, la dysenterie, la frousse des combats mais aussi celle de ne pas oser s'enfuir. Je dois m'en méfier. Heureusement, il couche à l'avant du fourgon et nous foutra la paix.

Liensun avait repéré des pyramides de containers pleins de riz, de blé consommable en grains, de soja et de légumes secs. La viande, elle, était sous clé. Ces pyramides étaient surveillées par deux hommes qui passaient leur temps à discuter, en regardant les travaux de fortifications. Il pouvait soutirer des containers un à un, et cette nuit-là il en entassa quatre derrière le fourgon, quarante kilos avant de frapper selon le code convenu. Juskar vint ouvrir et ils dissimulèrent leur butin dans le local des batteries où jamais personne ne venait. Surtout pas Flemski qui craignait l'électrocution.

— Jette un œil aux écrans. J'ai fait installer une parabole tout en haut de la paroi ouest, et on distingue les spectres des bâtiments de guerre à des centaines de kilomètres.

Liensun frissonna en découvrant les superstructures de ces unités de combat, et encore il ne s'agissait que d'unités moyennes et non des énormes masses des cuirassés et croiseurs. Ceux-ci n'auraient peut-être pas pu rouler sur si peu de rails installés, et vu la largeur disponible dans le Chenal.

— Il y a les Inuits, lui dit Juskar, qui effectuent des reconnaissances pour étudier le terrain et prévenir si des obstacles se présentent. Ils ne vont pas tarder à découvrir la forteresse, si ce n'est déjà fait.

— Je doute qu'Opérasque attaque, dit Liensun.

— Il est aussi dingue que l'autre, et peut-être plus. On dit qu'il veut devenir Maître Suprême des Aiguilleurs, et pour se faire bien voir il risque de déclencher l'attaque. Et puis c'est le vieil amiral Kinnjone qui l'accompagne, un vétéran de plusieurs guerres qui peut-être voudra lui aussi en découdre. Crois-moi, mieux vaudra filer dès qu'ils se trouveront en face.

Le lendemain, alors qu'il allait et venait comme d'habitude, n'ayant aucune affectation spéciale, son ancien compagnon de reconnaissance Magry lui fit signe, depuis un passage entre deux fourgons où il le rejoignit en prenant son temps, certain que ce géomètre lui tendait un piège.

— J'ai appris que Pavakov allait vous faire arrêter et passer en jugement. Il a même organisé un conseil de guerre. Je n'invente rien. Un conseil de guerre alors que nous sommes tous des civils. Il délire complètement, dit que vous êtes à la tête d'une bande d'espions travaillant pour les Aiguilleurs et son entourage semble le croire.

— Merci, mais que voulez-vous que je fasse de votre avertissement ?

— Vous pourriez essayer de fuir, murmura Magry, sans oser le regarder en face.

— Je n'en ai pas envie.

— Il y a des glisseurs disponibles puisque seuls les engins de terrassement sont au travail. Vous pourriez sauter aux commandes de l'un d'eux et filer.

— Je ne suis pas un espion et je souhaite passer devant ce conseil de guerre pour me justifier. Il n'y a aucune raison pour que je m'enfuisse comme un lâche.

Il lui sembla que Magry était quelque peu déconfit mais ce n'était peut-être qu'une vue de son esprit. Le soir même il trouva tout un lot de viande congelée et l'apporta au fourgon de Juskar, lui parla de la mise en garde du technicien géomètre.

— Houla, fit Juskar, c'est louche ça. Il ne faudrait pas qu'il s'attache à vos pas.

— Ne vous inquiétez pas. Personne ne m'a suivi, j'ai une certaine habitude de ces situations.

Le lendemain, l'activité de tous ces gens et des engins cessa vers midi. En principe les plans de Pavakov avaient été exécutés entièrement et l'on parlait surtout de ce tunnel creusé dans la paroi est, qui permettrait de contourner les forces ennemies. On craignait que toute la flotte ne soit pas engloutie lorsque la banquise fondrait sous l'action de l'huile en feu, et il faudrait alors liquider les survivants. On disait même que Pavakov espérait récupérer quelques engins pour embarquer son propre matériel, ses hommes et remonter vers le nord en utilisant les voies ferrées en place. C'était sans compter sur l'intervention des autres flottes en attente dans les régions polaires.

— N'importe quoi, vraiment ! S'il détruit la III^e flotte, jamais les Aiguilleurs ne le lui pardonneront et il n'en sortira pas vivant. Ni lui ni mes copains pour l'instant derrière lui. Il y aurait un chambardement épouvantable dans toutes les Compagnies, que ce soit la Panaméricaine, du moins ce qu'il en reste entre le pôle et le 65^e parallèle, et les autres à l'est de la Sibérie. La guerre commencée stupidement ici risque de s'étendre là-bas.

Magry tenta une dernière persuasion, insistant sur le conseil de guerre qui mis en place étudiait l'accusation.

— Ce sont tous vos ennemis.

— Je n'ai fait de tort à personne, répondit Liensun, qui estima que si Magry insistait c'était que Pavakov ne parvenait pas à trouver un motif

d'inculpation crédible.

— On ne se rend jamais compte qu'on se fait des ennemis, fit Magry avec hargne, et Liensun comprit que le technicien géomètre parlait pour lui-même. Cet homme le détestait parce que lors des reconnaissances c'était lui, Liensun, que Pavakov considérait comme le chef. Suffisant pour qu'un médiocre en ressente plus que du dépit, un sentiment d'injustice.

Le soir même, très excité, Juskar annonça qu'une reconnaissance faite par les Inuits au service des Panaméricains leur avait permis de découvrir la forteresse.

— Maintenant, c'est à Opérasque de jouer.

CHAPITRE 25

En compagnie de Yeuse, Lien Rag visita le *Rewa* qui se trouvait en cale de radoub après de longs mois de campagne dans la mer de Weddell. Désormais, la présidente de la Patagonie occidentale ne pouvait compter que sur l'apport des braconniers et de quelques unités moyennes chassant l'éléphant de mer sur différentes côtes de l'Antarctique.

— Je ne te cache pas que si ce Césaire venait me demander un autre hydravion, en échange de quatre-vingt mille tonnes de fuphoc, je ne refuserais pas, au contraire je crois que je lui sauterais au cou.

Lien Rag ne lui avait pas révélé que Césaire était en prison aux Kerguelen, et que cette affaire de fuphoc se doublait d'énigmes inquiétantes.

— Tu as fait analyser le fuphoc qu'il t'a livré ?

— J'ai demandé à Reiner de s'en occuper. Je dois avoir le rapport des labos sur mon bureau mais je n'ai pas eu le temps de m'en occuper.

Continuant la visite du phoquier qui devait être décrassé depuis la passerelle jusqu'aux soutes, elle lui annonça qu'elle changeait de capitaine et prenait un ancien braconnier, patron d'un radeau qui était devenu le bosco du phoquier.

— Quand j'ai visité ce bateau en mer de Weddell, c'était le seul qui était propre, rasé, avec les vêtements en bon état.

— Est-ce suffisant pour une telle promotion ? Je me souviens que tu as toujours été sensible aux odeurs, aux tenues négligées. Tu détestais, du temps de tes spectacles, apercevoir dans la salle tous ces hommes puants et crasseux qui venaient t'admirer.

— Je n'aime pas que tu fasses allusion à ce passé. Je hais le souvenir de ce cabaret porno et de tout le reste.

Plus tard elle retrouva le rapport d'analyse, le présenta à Lien Rag.

— De l'antigel, mais pour quoi faire ?

— Pour stocker ce fuphoc dans de bonnes conditions et pour un usage lointain. Tu sais, les Simone m'ont offert le même et ce Césaire doit puiser dans leurs réserves sans qu'ils s'en rendent compte.

Yeuse parut agacée.

— Ce serait un vol autrement dit ? Bon, mais sache une chose, je m'en fous. Et je suis prête à recommencer.

— J'ai un pacte d'amitié avec les Simone et je ne peux te laisser parler ainsi. Ils ont constitué des réserves au cas où leur réacteur flancherait. C'est un peuple aussi digne d'intérêt que les Patagons ou les habitants des Kerguelen. Leur *Chimère* est leur territoire, même s'il bouge sur l'eau. Nous devons avoir des égards les uns envers les autres, sinon il y aura plus que malentendus, conflit et peut-être guerre.

— J'ai besoin d'huile pour maintenir un niveau de vie acceptable. Il est très bas, mais ne peut descendre en deçà de son niveau actuel. Moi, je suis prête à faire la guerre, prête à m'emparer de ces dépôts. Oui, tu me découvres d'un réalisme cynique mais je suis une présidente qui cherche à faire le bien de ses concitoyens. Je n'ai aucun sentiment d'universalité pour me pencher sur le sort de mes voisins et de tous ceux qui vivent dans l'hémisphère Sud.

— Que nous devenions des loups les uns et les autres ne te gêne pas ? Jusqu'où pourrais-tu aller avant d'avoir envie de vomir ?

Elle ne répondit pas, raidit son corps et regarda en direction du port. Il fut ému par la jeunesse de sa silhouette, par sa chute de reins toujours cambrée. Dans ce fameux cabaret pornographique elle rendait les hommes fous, et il fallait un service d'ordre pour les empêcher de se ruer sur la scène. Elle jouait avec le Kid des scènes très hard, le gnome utilisant un pénis factice, pour entériner la légende qui voulait que les contrefaits de petite taille possèdent de gros sexes. Les différentes figures, les positions érotiques, une fois le strip-tease de Yeuse accompli, faisaient accourir même les hommes les plus distingués des stations et Lien Rag ne pouvait s'en souvenir qu'avec dégoût. Mais il aimait Yeuse depuis leur première rencontre et ne pouvait la détester.

— Césaire est en prison aux Kerguelen, accusé de vol de fuphoc mais aussi de transports dangereux. On a trouvé des containers d'oxygène blindés et relevé des rayonnements radioactifs. Il cachait quelqu'un dans un local secret et cet inconnu s'en est évadé à bord d'une sorte de missile, torpille ou sous-marin miniature. Comme son remorqueur le *Staple* a été récupéré dans l'archipel Crozet, le mystère de Césaire est total.

— Que vient faire l'archipel Crozet dans cette histoire abracadabrante ?

Il le lui expliqua, mais eut l'impression que la présence d'inconnus agressifs la laissait indifférente. Elle n'avait qu'un seul souci : garder à son peuple la tête hors de l'eau, l'empêcher de mourir de faim.

— Césaire ne livrait que de l'huile, pas de viande. Comment as-tu fait pour ne pas te poser de questions ?

— Je ne m'en pose plus quand des pillleurs d'épaves se rendent dans le Nord, à la limite de la Ceinture de Feu, et même plus haut pour rafler tout ce qui est encore intact dans ces régions abandonnées. Ils me vendent des marchandises que j'achète sans remords et qui sont ensuite distribuées avec équité. Cette huile était volée, tant pis, et si Césaire me fournissait en viande j'en serais tout aussi preneuse.

Il s'approcha d'elle, posa ses mains sur ses épaules. Elle tressaillit mais resta de glace. Il se souvenait que jadis, lorsqu'il agissait ainsi, elle se cambrait pour agacer son bas-ventre de sa croupe ou de son pubis s'il se trouvait en face d'elle. Il abandonna ses épaules, recula. Il était trop tard désormais. Ou plutôt il avait trop attendu avant de revenir auprès d'elle.

— Je sais que je te surprends, que je te fais de la peine, murmura-t-elle, faute de pouvoir parler plus haut, au risque de trahir ses sanglots, mais je suis comme fossilisée dans une certaine ligne de vie. Je suis comme un de ces prêtres ou de ces bonnes sœurs néos détachés du genre humain pour une seule ambition. Eux c'est servir leur Dieu, moi mes Patagons. Le plus fort c'est que je ne les aime pas, que je les hais même de me confiner dans ce rôle étroit sans ouverture sur autre chose, dans l'absence de sentiments et de désirs. La dernière fois où je me suis laissée aller à faire l'amour avec un homme, c'était avec ce type qui fut nommé bosco et qui va devenir capitaine de mon *Rewa*. Et si j'ai besoin d'une queue c'est la sienne que j'irai cueillir, parce qu'il n'est que cela, un sexe tendu et qu'il me désire sans faire de boniments. Avec toi ce serait l'amour avec tout son environnement, ses petits bonheurs mais aussi ses grandes peines, ses concessions, ses coups de gueule, ses larmes, ses outrances physiques. Je n'en veux pas car je sais que cet amour-là grignoterait ma ligne de conduite envers les Patagons, m'en montrerait les carences et l'inutilité. Dans ma vie j'ai tout essayé et tout a échoué à plus ou moins long terme. Enfin, je tiens quelque chose et je ne le lâcherai pas.

Elle retourna s'asseoir à son bureau et bizarrement Lien Rag se sentit de trop, comme un intrus. Il n'avait pas réussi à renouer cette complicité de jadis faite parfois de riens, de regards, de mains qui se frôlent, de bêtises murmurées, d'humour aussi et de choses vaines.

— Je regrette que tu aies cru bon d'arrêter ce Césaire, car pour moi c'était l'unique recours. Je ne sais pas s'il a besoin d'un autre hydravion mais j'aurais pu me proposer, moi. Je sais que je n'ai plus un âge attirant mais j'ai de l'expérience, et mes propositions finiraient par convaincre un bonhomme aussi strict que ce Noir, j'en suis sûre. Pour une nouvelle livraison de fuphoc avec un de mes tankers, ce sera tant de nuits et chaque nuit, la totale. Depuis

la missionnaire jusqu'à...

Elle se tut, à bout de forces, pleine de sanglots qu'elle voulait lui cacher.

— Ce serait le même tarif pour moi ? demanda-t-il au bout d'un moment.
Si j'avais dix mille tonnes de fuphoc ?

Il attendit, espérant qu'elle ne répondrait pas mais elle finit par le faire.

— Pourquoi pas ? Ce serait à la fois facile et difficile, mais pour dix mille tonnes tu aurais droit au grand jeu, toi aussi.

CHAPITRE 26

Avec la partie métallique de son piolet, de l'acier extra dur, elle réussit à soulever cette trappe sur ses gonds extérieurs. Alors elle attaqua le haut du bâti en ciment pour disposer d'un intervalle de la taille des gonds, et parvint à retirer la porte. Son système d'ouverture était d'une banalité à laquelle elle n'avait pas songé un seul instant. Il suffisait d'appuyer dessus à pleines mains pour la déverrouiller.

La vue de cette pompe qui ronronnait avec parfois des emballements enflamma son imagination. Elle y vit le départ de toute une installation secrète effectuée par cet être venu de l'espace et qui chaussait du soixante-dix. Elle eut du mal à reconnaître son erreur, n'en éprouva même pas le ridicule, ne fut pas prise d'une crise d'autodérision. Cette pompe aspirait l'eau du lac et l'envoyait vers une agglomération, peut-être pas la minuscule Oldchief, mais vers Baker Station plus sûrement. L'inconnu était venu là, s'y était caché quelque temps. Elle allait refermer la porte lorsqu'elle eut l'idée d'allumer sa torche pour examiner la profondeur du local. Et elle découvrit la ligne noire sur la droite, trop rectiligne pour être une fente de la maçonnerie. En s'allongeant sous le gros tuyau qui envoyait l'eau au loin, elle atteignait le fond et, d'un simple geste, effaça la plaque en bois qui faisait allusion.

Son compteur fit des siennes et elle en coupa le son, évita de regarder les chiffres qui défilaient avant de se stabiliser sur trois cases. Cette fois, elle était bonne pour une foudroyante leucémie. S'ouvrait là une grande pièce creusée dans la glace avec, bien visible, un petit appareil qui dégageait une odeur d'ozone, relié à une de ces bouteilles où l'on comprimait les gaz. Pas très grosse mais capable d'emmagasiner quelques mètres cubes. Elle rampa jusqu'à ce groupe et comprit que l'appareil, grâce à un tuyau vertical, aspirait de l'air, en retirait l'oxygène d'où cette forte odeur d'ozone mal évacuée par la suite.

Ce type aux grands pieds avait donc besoin d'oxygène pour vivre ? En si petite quantité si elle s'en référait à la taille de la bouteille ? Plutôt en complément ? Parce qu'il avait l'habitude de vivre dans un milieu fortement oxygéné, comme pouvait l'être un satellite spatial par exemple ? Il utilisait de l'oxygène pour s'habituer progressivement à l'atmosphère terrestre, pour s'adapter. Toutes les questions qu'elle s'était posées jusque-là se trouvaient résolues. Elle s'était étonnée qu'un individu, certainement chargé de s'introduire dans la société humaine, prenne autant de temps pour le faire, restant à l'écart des agglomérations. Mais l'homme passait des heures à

marcher, à se promener certainement à l'intérieur d'un scaphandre volumineux. Peu à peu, il s'accoutumait à un air appauvri. Contrairement à ses premières déductions, lorsque la tranchée rectiligne s'était terminée en boyau creusé à la va-vite et en tunnel, l'inconnu avait emprunté cette tanière qui puait l'animal sauvage. Et elle en venait à penser que cette odeur avait été répandue exprès pour dissuader un curieux d'y pénétrer. Son bonhomme se baladait dans la forêt, faisant certainement des exercices respiratoires en mettant sa tête à l'air libre. Quand il n'en pouvait plus il refermait ses écouteilles et s'immergeait dans un flot d'oxygène régénérateur. Mais il devait par la suite reprendre contact avec l'air de la planète. Depuis combien de temps durait cette pratique solitaire, pour adapter ses poumons et son organisme sans avoir de faiblesses ? Des semaines, voire des mois ?

En réfléchissant, elle regardait la bouteille qui se remplissait toujours d'oxygène, attendait que la machine s'arrête prouvant que le récipient était disponible. Pendant ce temps l'inconnu était en train de vider l'autre, ce qui pouvait prendre encore quelque temps mais l'obligerait à revenir sous peu. Elle pouvait attendre et elle s'installa confortablement pour ce faire, sortit quelques provisions, surtout des concentrés de sucres rapides. Elle voulait être en pleine forme si cet individu, elle ne voulait surtout pas penser créature, se montrait agressif.

CHAPITRE 27

Normalement, il aurait laissé exploser sa joie mais n'y parvenait pas. Depuis que cette infirmière en chef lui avait annoncé qu'il pouvait quitter la clinique et rentrer chez lui, Charlster était envahi par une inquiétude de plus en plus insupportable. Il avait demandé à voir le professeur Alcotan, mais il était indisponible.

Il avait aussi exigé le diagnostic et on lui avait simplement donné la liste des examens subis, avec une appréciation pour chacun. Il était en assez bonne santé avec un peu de cholestérol, d'urée, de tension, mais rien de grave. Une légère augmentation du volume de la prostate mais bénigne, le mot était souligné trois fois.

— Je rentre guéri ou malade ? se demandait-il. A-t-on effectué sur moi une opération secrète ? M'a-t-on inoculé quelque chose, retranché un organe ou bien greffé un bidule qui informera les Aiguilleurs sur mes faits et gestes, sans oublier mes pensées ?

Dans son compartiment confortable, lui qui adorait les voyages en train en dédaignait le charme. Il s'était allongé mais ne tenait pas en place. Il avait passé des commandes à l'hôtesse, des commandes farfelues qu'elle avait exécutées à la lettre. Il avait obtenu de la bière, de l'alcool sous forme d'excellente vodka. La fille était très jolie, très complaisante et il se demandait jusqu'où elle pourrait aller pour le satisfaire si, par hasard, il la questionnait. Avait-elle reçu des ordres, ou bien le fait de disposer d'un compartiment privé entraînait-il tous ces avantages ? Ceux de cette fille superbe aussi ?

Il s'abstint, essaya d'entrer en communication avec Louria puisqu'il était dix heures du soir, mais pour le deuxième jour consécutif elle n'était pas sur le site Upsilon et cette fois il redoutait le pire. Cette recherche d'une capsule spatiale l'avait entraînée dans des aventures dangereuses à tous les coups.

Il aurait dû attendre sa sortie de clinique pour lui donner ces précisions sur la chute possible d'un engin spatial du côté du lac Baker. Il l'aurait éventuellement accompagnée puisqu'il paraissait libre d'aller où il voulait, et c'était de son plein gré qu'il retournait à 87°7 Station. Il le regrettait, se reprochait de ne pas avoir rejoint Baker Station plus tôt.

Lorsqu'il arriva à son terminus, le jeune astronome Hyponias l'attendait. Il l'avait contacté depuis la clinique, lui annonçant sa libération.

— Je ne sais pas ce qu'ils me voulaient, répondit-il aux questions de son confrère. Mais c'est le sort de Louria qui m'inquiète le plus, pas ma santé.

— Moi aussi, je suis sans nouvelles, dit Hyponias.

CHAPITRE 28

Depuis sa draisine blindée, sans même mettre le pied dehors, Opérasque observa à l'aide d'oculaires spéciaux cette muraille qui barrait le Chenal Noir sur dix mètres de haut et dans toute la largeur. L'officier de marine qui l'accompagnait lui précisa que, d'après leur évaluation faite à l'aide d'un rayon laser, l'épaisseur de l'obstacle dépassait les vingt mètres mais était fragilisé par un réseau de tunnels.

— Les ennemis ont même creusé en différents points de la banquise pour ménager des souterrains, et aussi dans les parois latérales. Dans la muraille proprement dite, ils ont installé derrière des lucarnes des lance-missiles de moyenne portée. Plusieurs sont à tête chercheuse infrarouge et ultrasons. Tout en haut de la paroi, à droite, est installée une parabole puissante qui leur a permis de suivre notre approche depuis plusieurs centaines de kilomètres.

— Ne me dites pas que leurs radars sont plus performants que les nôtres, protesta aigrement Opérasque.

— Je suis désolé, Grand Maître, mais c'est la vérité. L'ingénieur Pavakov, dans sa station de Kolyma, dispose de laboratoires secrets de recherches. Pour baliser ses pistes et ses routes en planches, il avait besoin de perfectionner les appareils existants. De même si ses missiles sont moins volumineux que ceux de notre III^e Flotte, ils ont une puissance destructrice supérieure. Nous avons reçu de notre service secret des rapports sur l'utilisation de ces ogives pour des travaux publics. La création d'une route en montagne a vu à plusieurs reprises des engins de guerre tirer sur des glaciers, voire des rochers avec ces munitions-là.

— J'en ai assez vu, retournons au camp de base, trancha Opérasque sèchement.

Il essayait de cacher sa fureur et aussi sa perplexité. Depuis que l'amiral Kinnjone lui avait fait ressortir les inconvénients d'une attaque violente et d'une liquidation de cette expédition, il ne savait plus que faire. Le Conseil de surveillance des Aiguilleurs attendait de lui qu'il installe ce fameux réseau Nord-Sud, qu'il crée enfin des relations régulières entre les deux hémisphères malgré la Ceinture de Feu, afin que la Caste n'ait plus de limite à son désir d'hégémonie. Mais s'il détruisait l'expédition de l'ingénieur tcherskicien, toutes les Compagnies à l'est de la Sibérie l'accepteraient très mal. Et les projets de relier sans détour la Compagnie du Consortium à celle de

Panaméricaine seraient non seulement retardés, mais combattus. Tharbin, son allié le plus fidèle, se trouverait donc isolé avec la seule ressource d'une liaison par le pôle Nord, avec tous les aléas que cette solution comportait et surtout le manque à gagner. Un réseau partant de la mer de Kara pour atteindre le détroit de Béring et la station de Yuk drainerait une région fort riche en huile, viandes, poissons, industries de toute nature. On extrayait du charbon, des métaux et on captait du gaz dans ces zones extrêmes, à la limite des 70^e, 72^e parallèles. La banquise y persistait toute l'année à l'exception du sud de l'Anadyr Cie, et permettait une grande stabilité des lignes de chemin de fer, alors que, curieusement, la banquise du cercle arctique était soumise à des bouleversements brutaux. Les Aiguilleurs en connaissaient la raison. Le fond de cet océan était couvert de réacteurs nucléaires abandonnés là bien avant la glaciation de 2050. Mais par la suite, bon nombre de locomotives atomiques coulèrent dans les profondeurs de cette banquise. Et des courants chauds non contrôlables se répandaient sans qu'il soit possible d'en déterminer à l'avance le trajet.

De retour au camp de base, il convoqua l'amiral Kinnjone dans son bureau, mais le vieux marin lui fit dire qu'il était trop occupé avec son état-major pour pouvoir lui rendre visite sur-le-champ. Il l'invitait à le rejoindre si le cœur lui en disait. Opérasque se sentit humilié par cette fin de non-recevoir, hésita mais se rendit jusqu'au central-opération de la plus grosse unité, une frégate, un bâtiment de près de mille tonnes, la limite autorisée sur ce réseau d'exploration se composant de six voies. Au-dessus les autres unités roulaient sur huit, dix, douze et même vingt voies pour d'énorme cuirassé où le plus souvent Kinnjone installait son quartier général.

Il régnait dans ce central une grande effervescence. Des opérateurs travaillant sur ordinateurs y établissaient d'après les relevés, sondages, calculs divers, plusieurs plans de la forteresse adverse. Un plan général, des plans en coupe avec des interrogations non résolues figurant en pointillé, notamment pour les différents tunnels et passages secrets.

— Salut, mon vieux ! s'exclama jovialement l'amiral.

Opérasque sentit que tout son corps se ratatinait dans sa combinaison, dans ses bottes, qu'il rétrécissait, se nanisait stupidement. Devant cette familiarité vulgaire il redevenait ce petit garçon que son père admonestait d'une lourde voix féroce.

— On fait du beau travail. On a complètement décortiqué le système de défense de cet ingénieur. On pourrait même s'y balader sans se perdre.

Ses officiers crurent bon de rire complaisamment devant l'assurance du vieux bravache.

— On peut tout détruire assez vite, mais nous savons que leurs missiles sont plus performants que les nôtres, ainsi que leurs radars. Et puis je vous l'ai conseillé, mon vieux, la diplomatie d'abord et la bagarre ensuite.

Tous ces visages goguenards d'officiers tournés vers lui le mettaient en fureur. Il ne connaissait rien de leur jargon, de leur folklore stupide et il aurait beau faire, il ne serait qu'un étranger. Il n'y avait guère d'Aiguilleurs dans la marine sauf chez les timoniers et les navigateurs.

Les tirages de plans étaient en cours, mais les marins préféraient regarder le grand écran sur lequel apparaissaient en quatre incrustations les différents aspects de cette forteresse.

— L'ennui c'est que cette ligne défensive se trouve en pleine ligne droite du Chenal. Même en prenant du recul pour éviter le tir de leurs missiles, nous resterons dans leur ligne de mire et nous ignorons la portée exacte de leurs engins, expliqua le lieutenant de vaisseau, spécialiste de la balistique.

— Ils peuvent avant qu'on les détruise endommager plusieurs de nos unités, c'est ce que vous voulez dire ? continua l'amiral. C'est bien ce qui me tracasse. Et je ne me suis jamais habitué aux pertes humaines et à la destruction de mes bâtiments. Quelques tirs bien ajustés et nous voilà tous plus ou moins blessés ou morts, avec un beau tas de ferraille à débayer si nous voulons poursuivre la mission. Mon vieux, il faut que nous allions parlementer, vous et moi.

Opérasque, ivre de colère, aurait aimé l'étrangler. Il s'imaginait en train de joindre ses deux mains sur le cou quelque peu violacé de l'amiral et de lui rentrer ces « mon vieux » dans la gorge. Il aimait la strangulation et la pratiquait sur les femmes qu'il payait pour son plaisir. Plusieurs n'y avaient pas résisté, les vertèbres cassées ou les poumons trop fragiles.

— Si nous parlementons nous montrons une faiblesse qui n'existe nullement. Nous sommes plus puissants qu'eux. Je pense plutôt à un ultimatum. Nous leur donnerons quarante-huit heures pour débayer le passage. Nous installerons nos rails et nous irons de l'avant, les laissant derrière nous se débrouiller pour rejoindre leur Compagnie. Nous aurons le beau rôle puisque nous les épargnerons.

Il venait d'improviser ce plan parce qu'il était au comble de l'exaspération, et qu'il voulait prouver à cet état-major méprisant qu'il était un fin stratège. Le sourire carnassier de l'amiral commença à lui démontrer qu'il s'était peut-être engagé dans une voie quelque peu risquée. Il attendit la réponse du vieux mais celui-ci claqua des doigts en direction d'un jeune capitaine de corvette.

— Grand Maître, c'est une solution honorable pour tout le monde, mais

nous les laisserons derrière nous avec tout leur équipement militaire ? Et, si n'ayant pas, digéré l'ultimatum, ils se ravisait et nous prenaient à revers ?

Opérasque s'efforça d'arborer un sourire bienveillant.

— Je vous remercie de relever un oubli dans mon plan. J'y avais déjà pensé et j'ai omis de vous dire que l'ultimatum imposerait la remise des armes les plus dangereuses, comme les lance-missiles.

— Ne trouvez-vous pas, mon vieux, que c'est un ultimatum trop sévère ? Vous leur demanderez de détruire leur ouvrage qui a dû nécessiter une semaine de travail acharné, vingt-quatre heures sur vingt-quatre et aussi de vous livrer toutes leurs armes. Alors qu'ils sont certainement très remontés contre nous, très exaltés. N'oubliez pas que nous leur avons expédié cette baudruche faite de la peau d'une Solina, qui a dû détruire une partie de leur matériel et causer des pertes humaines.

— Mon cher amiral, fit Opérasque, ravi de l'occasion que lui offrait cet imbécile de le remettre à sa place, c'est bien vous qui avez imaginé cette facétie, comme vous disiez ? Nous vous devons cette première manifestation d'hostilité.

— Pas du tout, ils avaient fait sauter la banquise sur une bonne largeur et nous avons passé des jours à combler la crevasse, et à rechercher s'il n'y avait pas autres mines ensevelies sous la glace. Je leur ai renvoyé la monnaie de leur pièce. Mais je reconnais que j'ai eu tort. Je ne pensais pas que les ravages de cette peau évidée seraient aussi graves. Je suis prêt à leur présenter mes excuses, à faire mon *mea-culpa* si nous allons tous les deux en parlementaires. Mon intention était d'emprunter un traîneau pour nous rendre au pied de la forteresse. Ce moyen de transport tout à fait pacifique est, d'ailleurs, le seul à notre disposition, à moins que nous construisions une ligne jusque-là-bas, mais ce serait fatalement de la provocation.

— Je vous le répète, amiral, je ne suis pas disposé négocier. Il n'y aura qu'un ultimatum avec les conditions que vous savez et pas autre chose.

— Alors, messieurs, préparez-vous à mourir, lança l'amiral d'une voix grave, car Pavakov va le rejeter ce foutu ultimatum et vous savez comment, par un tir de tous ses missiles. Combien en avez-vous compté, lieutenant Edward ?

Le spécialiste en balistique indiqua que douze lance-missiles avaient été répertoriés, mais qu'il pouvait en exister d'autres à un niveau inférieur de la muraille.

— Veuillez désigner nos porte-parole, amiral, s'obstina Opérasque. Ils

iront transmettre mon message impératif à ces gens-là et ensuite nous enverrons les injonctions-radio toutes les cinq minutes, sur toutes les fréquences que ces ennemis sont capables de capter.

— Bien, fit Kinnjone soudain d'une grande pâleur, comme si son sang venait de se retirer de son visage et de son cou à la peau plus sombre que d'habitude. Nous avons besoin de deux bonnes heures de délai pour nous retirer hors de portée de leurs lance-missiles. Les engins de chantier devront se ranger sur une voie de garage pour que nous puissions effectuer ce repli.

— Comment ça un repli ? demanda Opérasque éberlué. Vous fuyez ?

— Nous nous mettons à l'abri simplement, Grand Maître, car la réponse de Pavakov sera comme je l'ai dit, mortelle. Je ne veux sacrifier ni mes hommes ni mes bâtiments. Je ne veux pas rendre de comptes sanglants au gouvernement panaméricain.

— Mon Conseil de surveillance vous couvrira...

— Je ne dépends pas de votre Conseil mais du gouvernement panaméricain. Même si c'est un gouvernement de fantoches manipulés par votre Conseil, je lui dois des comptes.

Curieusement, ce qui impressionna le plus Opérasque fut que Kinnjone abandonne enfin son exécration « mon vieux » pour lui donner son véritable titre de Grand Maître. En d'autres temps, il aurait apprécié que le vieux marin montrât un peu de respect, mais ce jour-là il en éprouva une brutale inquiétude et comprit qu'il faisait vraiment fausse route, que son ambition, sa susceptibilité, sa mégalomanie avaient failli le conduire vers une opération suicidaire.

— Je comprends vos scrupules, amiral, et je vais proposer autre chose à ces prétentieux. Comme vous en aviez le projet nous irons tous les deux en parlementaires. Si nous ne parvenons pas à les convaincre de laisser le passage, nous retournerons ici. Vous effectuerez alors ce repli de votre flotte et nous enverrons l'ultimatum.

Il y eut un silence net. Opérasque se demanda quelle était son erreur, mais l'amiral se mit à claquer des mains et avec lui tout son état-major.

— Voilà qui est excellent, mon vieux !

CHAPITRE 29

Louria ouvrit les yeux. Elle s'était laissée aller au sommeil quelques instants et le froid l'avait réveillée. Elle avait oublié de refermer son intégral. Une chance qu'elle n'ait pas dormi trop longtemps au risque de se faire surprendre par cet inconnu qui allait revenir échanger sa bouteille d'oxygène vide pour une autre. Elle n'entendait plus le système, preuve que la bouteille était pleine. Elle regarda de ce côté-là mais il n'y avait plus d'appareil. Et elle pensa aussitôt qu'il n'y avait pas d'appareil parce qu'elle avait imaginé dans son sommeil cette machine extrayant ce gaz vital de l'air.

Elle se releva, s'approcha de l'endroit où l'engin aurait dû se trouver, respira une forte odeur d'ozone. Donc elle n'avait pas rêvé mais il n'était plus là. Comment cela était-ce possible ? À moins que... Profitant de son sommeil l'inconnu serait revenu prendre son bien ? Sans la réveiller, elle qui avait un sommeil si léger ? Au même instant, elle éprouva comme une nausée, se sentit la tête lourde. Elle dut s'asseoir à nouveau, fermer les yeux pour dissiper son vertige. Puis elle les ouvrit, se tourna vers la pompe à eau qui venait de se déclencher bruyamment. La porte qui donnait sur l'extérieur, une trappe plutôt, était mal refermée. Or elle avait veillé à ce que l'inconnu ne se doute pas de sa présence, avait tout vérifié. Il était revenu et l'avait droguée. Non, pas droguée, mais il avait diffusé un gaz qui l'avait plongée dans un profond sommeil.

Elle rampa sous l'installation de pompage d'eau, sortit enfin. L'air glacé lui fit un bien fou et elle le respira à pleins poumons assez longtemps pour les épurer de tout reste de gaz narcotique.

Avec sa lucidité retrouvée vinrent les reproches, les insultes contre elle-même. Elle s'était laissé avoir comme une imbécile. Cette créature – dans sa colère elle usa de ce mot aux accents péjoratifs, alors que l'inconnu avait démontré son intelligence, son habileté, sa mansuétude – l'avait endormie pour récupérer son producteur d'oxygène et avait filé certainement par le tunnel à l'odeur animale. Il aurait pu la tuer.

La pensée de remonter toute la tranchée pour le poursuivre la lança durant quelques minutes dans cette direction mais la fatigue l'obligea à renoncer. Elle ne savait même pas si elle aurait assez de force pour rejoindre Oldchief Station et y prendre son train de 17 h 17. Elle aurait juste le temps puisqu'il n'était que trois heures. En temps normal et en excellente forme il ne lui aurait fallu qu'une heure mais elle devait compter avec sa lassitude.

Comme prévu, elle eut du mal à arriver quelques minutes avant le petit tortillard. Elle s'assit sur un banc, soupira de soulagement. Dans une bonne heure, elle serait dans son compartiment de traintel, pourrait se doucher et se jeter sur sa couchette.

— Hé, fit une voix rocailleuse, vous voilà de retour ? J'ai cru que vous auriez gagné à pied la station de Tehek, ce qui fait quand même une bonne trotte. Où étiez-vous donc passée pendant deux jours ? Vous avez couché dans une hutte de trappeur en pleine forêt ? Vous étiez perdue ?

Louria secouait la tête lorsqu'elle réalisa que le cheminot venait de parler de deux jours. Deux jours depuis qu'elle avait posé le pied sur ce quai en planches de Oldchief ? Elle le regarda du coin de l'œil pensant qu'il était ivre.

— Je suppose, fit-il avec une malice plus désagréable que gentille, que vous êtes venue attendre le 17 h 17 ?

— Bien sûr, comme je vous l'ai dit ce matin.

— Ah non, vous ne me l'avez pas dit ce matin mais avant-hier, vendredi. Et aujourd'hui on est dimanche et y a pas de 17 h 17. Y aura pas de train avant le 8 h 17 demain matin. C'est que le dimanche y a pas de trafic. C'est comme ça depuis toujours pour le tortillard. Sur une autre ligne plus importante y a du trafic mais sur la voie unique de Oldchief y a pas !

Elle se leva d'un bond.

— Vous voulez dire que je dois passer la nuit ici ?

— J'ai pas dit ça.

— Si, vous l'avez dit, hurla-t-elle, perdant la tête.

— J'ai dit qu'il y avait pas de 17 h 17, pas que vous deviez passer la nuit ici puisqu'y a pas non plus de traintel et que personne ne vous cédera une couchette, même pas un recoin et encore moins un repas. Et moi, je vais fermer ma gare et m'en retourner chez moi. Voilà.

— Attendez. Il faut bien que j'aille quelque part. Je ne vais pas rester quinze heures sur ce banc ?

— Vous êtes bien restée quarante-huit heures dans la nature, lui rétorqua-t-il. Moi, faut que je rentre préparer ma soupe. Le dimanche c'est recta, je fais ma soupe de poisson et de haricots secs. Ça c'est quelque chose qui tient au corps.

— Écoutez, combien voulez-vous pour me trouver de quoi coucher et de

quoi manger jusqu'à demain pour le 8 h 17 ?

— Houla ! Corruption de fonctionnaire ferroviaire, c'est grave ça. On n'a pas le droit. C'est strict, savez. Moi, ici, c'est la demi-retraite et dans trois ans ce sera fini et je serai tranquille, alors je veux pas d'histoires.

— Laissez au moins votre cagibi ouvert. Je m'installerai dans un coin et j'en bougerai plus.

— Ça aussi, c'est défendu. C'est la révocation à tous les coups, sans solde.

Elle regarda autour d'elle et désigna le wagon délabré qui stationnait à l'écart, ses tampons collés au butoir d'une voie de garage.

— Je vais coucher là-dedans.

— Pas possible, c'est aux pêcheurs d'Oldchief. C'est là qu'ils entassent le poisson pêché. Il est quasiment plein à cette heure, car demain le 8 h 17 se l'accrochera pour l'emmener à Baker Station. Il est frigorifique et vous y gèleriez plus que dehors.

— Là-haut, dans le petit habitacle du convoyeur ? Je serai au moins à l'abri.

— Moi, je rentre faire ma soupe et vous, vous faites ce que vous voulez.

Et il la planta là, désespérée. Elle s'assit sur le banc, examinant cette sorte de guitoune plantée comme une maisonnette d'enfant en haut du wagon. Elle devrait y dormir assise. Puis elle pensa à son portable. Elle pourrait peut-être joindre Charlster, mais plus sûrement Hyponias à 87°7 Station. Lui, de là-bas, pourrait téléphoner pour commander une draisine-taxi qui viendrait la chercher ici, à Oldchief. Appeler directement le traintel avec son portable pour effectuer la même démarche soulèverait trop de questions. Sa disparition avait dû être signalée à la police et celle-ci voudrait savoir comment et pourquoi elle disposait d'un ordinateur portable aussi performant.

De crainte que le vieux cheminot ne l'épie, elle franchit les voies pour rejoindre le frigorifique, et à l'abri des regards fouilla dans son sac pour prendre l'appareil, mais il n'était plus à côté du compteur de radiations. Il avait disparu.

— Le salaud ! cria-t-elle.

Ce type venu de l'espace avait fouillé son sac, dédaigné le scintillomètre mais pris son portable. Et ce n'était pas tout, il avait effectué un retrait important dans son portefeuille. Environ cinq cents dollars. Grimpée dans l'espèce de mirador, elle y trouva un siège en bois peu confortable. La nuit

était venue, très noire. Du côté de Oldchief, juste une seule lumière vraiment chétive éclairait par-derrière les fleurs de givre de la verrière. Elle imagina le vieux cheminot nettoyant son poisson et le faisant mijoter avec des haricots secs, se demandait avec gourmandise, et surtout appétit, le goût que ce mélange pouvait bien avoir.

Elle ne put s'empêcher de rire au sujet de l'inconnu aux grands pieds. Il se débrouillait fort bien, s'adapterait vite maintenant qu'il avait de l'argent et un portable. C'est alors qu'elle aperçut la petite lumière rouge sur le côté de la gare minuscule et se rua en bas de son abri. Un téléphone public ! Et qui fonctionnait avec des pièces. Elle obtint son traintel, souleva des exclamations émerveillées. L'hôtelier lui dit qu'il venait la chercher lui-même avec son lococar. Puis il ajouta navré :

— La police voudra vous interroger sur ces deux jours de disparition.

CHAPITRE 30

Collés devant les écrans radars, Liensun et Juskar avaient assisté à l'approche des mastodontes de la III^e Flotte. C'était Juskar qui parlait de mastodontes, mais Liensun qui avait souvent vu les unités les plus grosses trouvait celles-ci moyennes. Cependant, dans l'étroitesse du Chenal, elles se montraient tout de même imposantes.

— Maintenant ils savent que Pavakov est prêt à défendre chèrement sa peau, fit Juskar, et qu'il ira jusqu'au bout, se fera même sauter au besoin. J'ai vu qu'ils trimbalaient des caisses d'explosifs dans le souterrain de la forteresse.

Liensun aurait aimé une vue plus directe sur la flotte panaméricaine, mais la hauteur de la muraille l'interdisait. Les hommes de Pavakov utilisaient des lucarnes et surtout des périscopes récents qui donnaient des images panoramiques. Le radariste avait essayé d'en obtenir un mais sa demande avait été rejetée.

— Ça finira par chauffer, disait Juskar, toutefois je pense que l'amiral fera une tentative de médiation. Ce qui sera inutile. Pavakov ne va pas détruire son chef-d'œuvre de fortifications pour laisser passer la colonne ferroviaire.

— Il pourrait accorder la construction de deux voies pour les engins de terrassement, mais l'amiral ne voudra jamais que ses bâtiments restent de l'autre côté. C'est insoluble.

— L'ennui, c'est que le face-à-face risque de s'éterniser et que nous avons besoin que l'affrontement crée la panique ou la pagaille, au choix, pour nous enfuir. Si l'attente se prolonge nous risquons d'être découverts, peut-être même trahis par ce Magry.

Liensun se demandait comment amener son ancien coéquipier de reconnaissance à se taire. Le tuer, dissimuler son corps ? Il l'aurait fait froidement sans la crainte que la disparition du technicien géomètre ne déclenche de grandes recherches, si vraiment il appartenait au service de renseignements de Pavakov. Ce qui d'ailleurs ne l'aurait pas surpris. Depuis le départ l'ingénieur lui avait adjoint ce type, fort sympathique d'ailleurs, pour le surveiller. Il lui avait fallu pas mal de temps pour découvrir que ce Pavakov qu'il pensait être son ami était rongé par un goût maladif du pouvoir absolu. Il cachait bien son jeu mais c'était un dément extrêmement nocif, méfiant,

voyant des complots partout.

— Nous avons fait le plein de nourriture, nous avons même quelques armes légères et de l'huile à ne pas savoir qu'en faire. Si la banquise ne se montre pas trop tourmentée nous pourrions réussir en un temps record, dans les cinquante jours en nous remplaçant aux commandes.

Liensun désirait ardemment rejoindre le Sud, et surtout son père Lien Rag, lui livrer ce merveilleux fourgon glisseur. Les techniciens nombreux et les rares ingénieurs de l'archipel pourraient peut-être copier ce véhicule, l'adapter à la région, en tirer des engins moins importants. Avec on pourrait circuler sur la banquise antarctique en dépit des Roux, tuer des éléphants de mer que des barges pourraient venir charger pour alimenter les fonderies de l'île. Habilement, il avait sondé les intentions de Juskar et s'était rassuré. Le radariste n'avait nullement l'intention de rejoindre coûte que coûte le Nord, et était prêt à s'adapter à l'hémisphère austral. On lui trouverait de quoi s'occuper à bord du baleinier de Farnelle par exemple, ou même sur l'île principale pour surveiller la mer autour.

— Même s'il est furieux, prêt à tout raser, Opérasque va quand même réfléchir, disait Juskar. Le Chenal est en droite ligne sur des centaines de kilomètres et les missiles de Pavakov peuvent faire carton plein dès la première salve.

— Tu changes d'avis sur les chances de l'ingénieur ?

— Oui, il peut détruire une partie de la flotte, mais sera toujours coincé car les Panaméricains poussés par les Aiguilleurs contre-attaqueront depuis le pôle.

Juste à ce moment-là une voix aiguë les fit sursauter.

— Qu'est-ce qu'il fout là avec toi, Juskar, ce traître ?

C'était l'adjoint radariste Flemski. Se sentant mieux, il pénétrait dans le local radar et s'indignait de la présence de Liensun.

CHAPITRE 31

Grathe était de quart à bord de la *Salamandre* qui s'apprêtait à emprunter le passage entre la presqu'île du Kamtchatka et les premières Kouriles, lorsqu'il aperçut sur l'écran radar toujours aussi trouble la silhouette à ras des flots d'une baleine. Leurs soutes étaient remplies et celle-là, pensa-t-il, aurait la chance d'être épargnée. Il porta ses jumelles à ses yeux et tressaillit. Ce n'était pas une baleine ordinaire, pas plus qu'un cachalot. D'ailleurs, elle était immobile et ne soufflait pas mais sur sa nuque elle portait une sorte de gros œuf et, s'il n'en avait jamais vu, il avait écouté assez souvent les descriptions de Kurty pour savoir qu'il s'agissait d'une Solina habitée par des Hommes-Jonas. Le mot « habitée » était d'ailleurs inadapté. Il aurait fallu dire que des hommes vivaient en parfaite intelligence avec ce type de cétacé.

— Hé, fit le timonier, c'est ma première depuis des années. On disait bien qu'elles étaient toutes réfugiées au Nord.

— On fait route vers elle mais à petite vitesse, ordonna Grathe qui hésitait à prévenir Kurty.

Mais celui-ci, bien qu'endormi, nota le ralentissement, demanda par interphone des explications et arriva peu après.

— Oui, ce sont des Hommes-Jonas. Ils sont quatre debout sur le dos de l'animal. Une femme fait signe.

Il retira ses jumelles, incrédule, les plaça à nouveau devant ses yeux. Il croyait avoir la berlue, n'osant faire part de ce qu'il apercevait. Mais Grathe poussa une exclamation stupéfaite :

— Mais c'est Jael, la mère de Fleur ?

— Un canot à la mer, je vais me rendre là-bas, décida Kurty.

— Je réveille Fleur ? demanda Grathe.

— Inutile. Elle aura la surprise de voir sa mère à bord et peut-être même à son chevet lorsqu'elle ouvrira les yeux.

Grathe regrettait d'être de quart et de ne pouvoir abandonner la passerelle. Il aurait aimé aborder cette solina pas comme les autres, être invité par les Jonas à visiter leur installation extérieure. Il circulait tellement de légendes sur

eux et sur leur totale symbiose avec ces animaux d'une grande intelligence !

Ann apparut sur le pont et découvrit elle aussi la solina et le canot qui se dirigeait vers l'animal, avec Kurty à bord. Elle grimpa sur la passerelle, apprit que Jael se trouvait avec les Hommes-Jonas.

— J'attendais quelque chose de ce genre, murmura-t-elle. Jael ne pouvait supporter longtemps l'absence de sa fille. Et pour traverser la Ceinture de Feu il n'y avait que les Hommes-Jonas. Les solinas peuvent plonger profondément et passer des heures en apnée.

CHAPITRE 32

N'en croyant pas ses yeux, Lien Rag effectua un deuxième passage au-dessus du port de Cooktown, mais sujet à la même stupéfaction que lui Olivary confirma d'une voix sourde :

— Pas de doute, le remorqueur n'est plus à quai. Ce Césaire a donc été libéré.

Sans répondre, Lien Rag prit l'alignement de la piste. Le semi-gonflage de la structure dirigeable venant en soutien ne nécessitait pas une grande longueur d'atterrissage. Dès qu'il sauta à terre il aperçut Lienty Ragus, son cousin, et le président du Parlement qui venaient au-devant de lui. Une réception habituelle lorsque le président des Kerguelen s'absentait pour plus d'une journée. Un protocole vieillot dont Lien se serait bien débarrassé mais auquel tenaient les élus.

Très vite, Lien entra dans le vif du sujet et Gus répondit calmement :

— Une attaque nocturne de la part d'inconnus. Un commando a libéré Césaire, un autre a forcé les deux vedettes de la police à libérer la passe. Le *Staple* a pu quitter son quai et disparaître. Il n'y a pas eu de blessés.

— Mais ma parole tout le monde dormait aussi bien au central de police qu'à bord des vedettes ?

— Oui, fit Gus avec son habituel flegme, on peut expliquer les choses ainsi. Il n'y avait que deux veilleurs sur chaque vedette. À force, la routine s'était installée à bord et un seul homme était de service cette nuit-là au central de police.

— Eh bien, nos concitoyens doivent être ravis d'apprendre que le service de sécurité est aussi vigilant.

Il se tourna vers le président du Parlement qui assumait l'intérim durant son absence. L'homme regardait ailleurs, très embarrassé.

— Les médias se moquent de nous, bien sûr, mais l'opinion est restée calme.

— Ces deux commandos se composaient de combien d'hommes ?

— Pas plus d'une dizaine en tout. Deux pour chaque vedette, quatre au

central de la police, deux sur le remorqueur pour réveiller l'équipage et lancer les moteurs. L'alerte a été donnée avec une heure de retard, et les deux vedettes sont sorties pour essayer de repérer le remorqueur mais en vain, précisa Lienty Ragus.

— Si nous avions disposé du dirigeavion nous aurions pu effectuer une reconnaissance en haute mer, dit le président du Parlement d'un ton hargneux. Nous aurions pu forcer le remorqueur à s'immobiliser, le temps que les vedettes arrivent sur place.

— Dois-je vous rappeler que le dirigeavion est une propriété privée collective ? Nous le mettons souvent au service de la communauté publique, mais nous l'utilisons comme bon nous semble, en accord avec nos associés, répliqua Lien furieux.

— Sauf que nous pouvons le réquisitionner dans des cas exceptionnellement graves, répondit le président sur le même ton. C'est prévu dans le contrat qui lie les propriétaires de cet appareil aux Kerguelen. L'argent public paie l'entretien de cet aéroport et le salaire des deux mécaniciens, fournit gratuitement l'huile des moteurs.

Le président du Parlement avait raison et Lien Rag préféra changer de conversation.

— Il leur a fallu tout de même remorquer la plateforme avec l'hydravion amarré dessus. Toute une manœuvre dans le port avec le remorqueur.

— Le capitaine du port n'était pas de service ce soir-là et personne ne s'est rendu compte de rien.

— C'était quand, cette nuit où tout le monde dormait à poings fermés et où ils sont venus ?

— Il y a deux jours.

Lien Rag se trouvait alors dans le traintel de Punta Arenas, espérant encore qu'il pourrait s'installer dans cette ville aux côtés de Yeuse. Le lendemain, ils avaient visité ensemble le phoquier dans sa cale de radoub, et une fois revenus dans le bureau de Yeuse la discussion avait mal tourné. Elle lui avait jeté au visage que seuls les Patagons comptaient pour elle et qu'elle était prête à tout pour les protéger et leur assurer une vie supportable. Il avait attendu jusqu'au lendemain qu'elle vienne le retrouver dans son compartiment, ne l'avait pas revue, et avait alors décidé de rentrer aux Kerguelen. Excepté son cousin Gus, personne ne se doutait qu'il avait failli ne pas revenir. Lorsqu'il fut seul avec lui dans son bureau de la Présidence d'Etat, son cousin lui apprit que Farnelle connaissait des ennuis de moteur et qu'elle était à l'ancre dans les Orcades du

Sud. Son fils Gdami avait fait l'aller-retour aux Kerguelen pour se procurer les pièces nécessaires aux réparations.

— Les moteurs du *Dragon* sont déjà anciens et bientôt ils ne seront plus réparables, dit Lien Rag songeur. Quand je pense qu'il y en a tout un stock dans l'île du Titan, où ils étaient fabriqués dans les ateliers du Kid.

— L'île du Titan est actuellement en pleine Ceinture de Feu puisqu'elle est proche de l'équateur, fit remarquer Lienty. Ils sont donc irrécupérables. Comment va Yeuse ?

Surpris par cette question, Lien Rag fronça les sourcils, resta silencieux à regarder ses mains qui se croisaient et se décroisaient nerveusement.

— Contrairement à moi, elle se sacrifie entièrement pour son bout de territoire et sa population affamée. Elle vit d'expédients, sans rechercher une certaine autonomie politique. Je pense qu'elle finira par entrer en guerre contre les Roux, pour se tailler une colonie à partir de laquelle on exportera des milliers de tonnes d'huile et de viande d'éléphant de mer. Lorsque je lui ai appris que le fuphoc de Césaire avait été volé aux Simone, elle m'a dit qu'elle s'en moquait et qu'elle était prête à recommencer l'opération. Si Césaire se représentait là-bas il y serait accueilli à bras ouverts.

Il n'avait guère envie de poursuivre, de préciser que Yeuse était disposée à se prostituer pour obtenir de l'huile.

— Tu ne m'as pas demandé, devant Muller le président du Parlement, comment ces commandos avaient pu nous atteindre et tu as bien fait. Je suis l'un des rares à avoir quelques informations là-dessus. Je ne pense pas qu'ils aient utilisé un moyen classique. Pas de bateau, mais peut-être des appareils qui abandonnent une certaine radioactivité car dotés de moteurs ioniques, capables de plonger assez profondément dans la mer. Même si les gardes des vedettes dormaient, les deux bateaux bouchaient totalement le port. Nous en avons la preuve car un chalutier voulant sortir du port réclama le passage vers minuit. Les deux vedettes se sont écartées mais ont repris ensuite leur position. Les commandos sont venus en plongée. Souviens-toi de ce que nous avons établi, que l'inconnu caché par Césaire dans cette chambre secrète de son remorqueur avait fui à bord d'une sorte de petit sous-marin, genre torpille, propulsé par un moteur ionique.

— Tu veux dire que les dix hommes de ces commandos seraient arrivés chacun enfermé dans ce que tu appelles torpille ?

— Possible qu'il y en ait de plus grandes, capables d'emporter plus d'un seul homme mais les traces de radioactivité étaient nombreuses. J'ai fait balader deux caméras dans le fond des bassins et elles ont repéré plusieurs

creux dans la vase épaisse du fond. C'est un mélange quelque peu gluant dans lequel des objets allongés, de trois mètres sur un de diamètre, se sont enfoncés. Pour que ces creux se comblerent à nouveau, vingt-quatre heures ont été nécessaires et nous avons eu le temps de les photographier. Avec une vedette de la police nous avons parcouru en plein océan plus de cent kilomètres, en suivant au compteur les émanations radioactives jusqu'à ce qu'elles deviennent insignifiantes. Je pense qu'à cet endroit-là, une fois éloigné de cent kilomètres, le remorqueur a embarqué ces appareils de plongée autonomes et autopropulsés.

— C'est tout ?

— Nous avons relevé des traînées de fuphoc à cet endroit-là. Je les ai analysées, bien sûr. Il s'agit toujours de ce produit protégé par un antigel.

— Et je suppose que le *Staple* se dirigeait sans se cacher vers l'archipel Crozet ?

— Légèrement nord-ouest, effectivement.

— C'est de la provocation. Je peux imaginer fort bien ce qui va se passer dans un avenir proche. Césaire retournera à Punta Arenas négocier l'échange d'hydravions à la casse contre du fuphoc. Faute de se procurer les pièces de rechange chez nous, il fera démonter ces épaves. Et Yeuse sera trop heureuse de signer ce nouveau contrat.

Ce mélange de colère et d'amertume ne surprenait pas Gus. Son cousin avait éprouvé une grande déception qui le marquerait longtemps. Il avait déjà supporté l'attitude de Jael, sa jeune femme qui durant des mois l'avait harcelé pour qu'il lui trouve le moyen de rejoindre leur fille en hémisphère Nord. Les Hommes-Jonas avaient accepté de lui faire traverser la Ceinture de Feu, laissant Lien Rag soulagé et libre. Libre de rejoindre Yeuse qu'il n'avait cessé d'aimer tout au long de sa vie. Mais il s'était heurté à une nouvelle personnalité chez cette femme. Elle était devenue plus dure, plus cynique, plus immorale en somme que lorsqu'elle se dénudait et jouait des scènes pornographiques dans ce cabaret *Miki*. Elle parcourait alors les stations de la Transeuropéenne, allait même sur le front de l'interminable guerre contre la Sibérienne. Le cabaret avait été capturé par les Sibériens, et c'était depuis ces lointains territoires que le Kid s'était enfui et avait finalement créé la Compagnie de la Banquise. À cette époque Yeuse se dévouait pour élever Jdrien, le bébé métis de Roux que Lien avait eu avec une fille du Froid, Jdrou. Finalement, le Kid avait emporté l'enfant pour le soustraire aux menaces qui pesaient sur lui. À cette époque, Yeuse était amoureuse, dévouée, prête à tout subir de Lien et cela devait durer des années. Mais tout était fini et Lien Rag ne l'admettait pas.

Le soir venu, Lien Rag avait dîné en ville. Il regagna sans émotion particulière la maison qu'il avait partagée avec Jael et Fleur. Ils recevaient souvent leurs amis, à chaque escale des deux baleiniers par exemple. Mais l'un était au nord, l'autre immobilisé aux Orcades. Il préféra coucher dans la chambre d'amis sans bien s'expliquer pourquoi. Ne pouvant s'endormir il se leva pour trouver un bouquin sur l'archipel Crozet, qu'il avait commencé de lire avant son départ pour Punta Arenas, mais il l'abandonna. Il se demandait soudain ce qu'il ferait si Jael réussissait à revenir de l'hémisphère Nord en compagnie de leur fille. Il estimait qu'il y avait peu de probabilités pour qu'elle y parvienne, mais si jamais elle en avait l'envie, que se passerait-il ?

Un groupe de petites unités, allant chasser la Solina dans les eaux lointaines, revint avec plusieurs prises et une série d'informations sur des incidents de haute mer. D'abord les baleines solinas s'étaient rapprochées de l'archipel Crozet et, malgré les mises en garde, ils en avaient harponné trois dans les eaux territoriales de ces îles, sans provoquer de réactions hostiles chez ces Jonas. Ils racontaient aussi que des marins, sur un bateau en bois, leur avaient affirmé venir de l'île d'Amsterdam située au-delà du parallèle 40, c'est-à-dire dans la Ceinture de Feu. Ils prétendaient qu'on pouvait y vivre malgré une température moyenne de cinquante degrés. Lien Rag avait du mal à y croire, même si l'hémisphère Sud bénéficiait grâce à l'énorme masse de glace de l'Antarctique d'une grande surface encore accessible, même s'il s'agissait d'océans et d'îles minuscules. Dans le Nord on ne pouvait vivre en dessous du 60^e alors que dans le Sud on pouvait aller au-delà du 40^e. La preuve en était la Patagonie occidentale avec sa cordillère des Andes, la Tasmanie et une partie de cette Nouvelle-Zélande réapparue avec le réchauffement.

La nouvelle la plus importante fut l'annonce que la *Chimère*, le voilier mixte des Simone, se trouvait dans les parages de l'archipel Crozet. Un des patrons chasseurs avait même pu échanger quelques mots avec Tom-Tom, le président de cette étrange communauté.

— Il m'a dit qu'il ferait prochainement escale à Cooktown, une fois réglés quelques litiges avec les gens de Crozet.

— Des litiges avec les gens de Crozet ? s'étonna Lien Rag éberlué. Mais vous êtes sûr de ce que vous dites ?

— Tout à fait sûr, répondit le patron chasseur, quelque peu vexé.

CHAPITRE 33

Naïvement, Louria avait supposé que ce serait la police locale de Baker Station qui voudrait la questionner sur sa longue absence. En disparaissant deux jours elle avait mis en émoi non seulement les patrons du traintel, mais une partie de la station et elle avait imaginé une explication, durant le retour à bord du lococar de l'hôtelier qui avait paru sincèrement heureux de la retrouver saine et sauve.

— J'ai commis une stupidité, dit-elle. En marchant le long du lac j'ai aperçu dans la forêt un caribou et j'ai voulu le voir de plus près. J'ai suivi ses traces aussi longtemps que j'ai pu et je me suis rendu compte que j'étais allée trop loin.

— Il fallait remonter les traces dans l'autre sens, fit l'hôtelier avec raison.

— C'est bien ce que j'ai pensé, mais un coup de vent avait fait tomber la neige des arbres et les traces avaient disparu. J'ai rôdé, rôdé. J'ai dormi dans une sorte de grotte que j'ai creusée dans la neige et puis j'ai essayé de m'orienter. Finalement, j'ai atteint la berge du lac.

À peine eut-elle le temps, une fois arrivée à Baker Station et au traintel, de prendre une douche et de manger un sandwich, que deux hommes la prièrent de les rejoindre dans le compartiment salon. Tout de suite elle sut que c'étaient des Aiguilleurs.

— Vous êtes une personne importante, voyageuse Finister, une physicienne de grande réputation et le Conseil de Surveillance s'est ému de votre disparition. Nous voudrions que vous nous fassiez un récit exact de ces deux journées d'absence.

Elle répéta exactement ce qu'elle avait raconté à son hôtelier. Ils enregistrèrent ses déclarations sans l'interrompre, sans faire un geste. Elle commençait de s'inquiéter. Elle n'était pas une scientifique de grande réputation, estimait-elle. Elle vivait dans l'ombre du grand Charlster, mais cela ne suffisait pas à faire d'elle une sommité dans le domaine de la science. Il y avait autre chose. Soit on essayait de lui faire dire un secret qu'elle aurait partagé avec Charlster, soit elle n'aurait jamais dû aller se balader dans la forêt proche du lac Baker. Avant de rejoindre ces deux inquisiteurs, elle avait caché son compteur de radiations en dehors de son compartiment, dans un local du premier étage réservé à la lingère. Comme on était un dimanche elle

ne pensait pas que quelqu'un irait fouiller dans le linge sale.

— Un caribou ? s'étonna l'un des Aiguilleurs. Dans une forêt aussi serrée ?

— Il y a des laies, je veux dire des passages entre les troncs.

— À cause de ses bois énormes, un caribou hésite à s'engager dans une forêt trop dense, voyageuse. Il sait qu'il risque d'emmêler ses bois avec des branches et d'y mourir prisonnier.

— Je n'ai pas eu la berlue. Il a fui et j'ai suivi ses traces.

— Ce lac est dangereux vers l'extrémité sud, là où le fleuve y pénètre et réchauffe l'eau.

— Je le savais.

— Le chef de station de Oldchief, un certain Youni, a quand même prévenu ses supérieurs le soir même de votre arrivée. Vous lui aviez dit que vous repartiriez par le 17 h 17 et ne vous voyant pas revenir, il a alerté le chef de train qui a fait son rapport au terminus de Baker.

— Je suis désolée d'avoir inquiété tout le monde, murmura-t-elle, affichant un air de profond repentir.

— Nous vous demandons de ne pas quitter ce traintel sans notre autorisation, voyageuse Finister.

— Mais je dois rentrer demain reprendre mon travail. J'ai déjà un jour de retard.

— Votre laboratoire de recherches a été prévenu que vous auriez du retard.

Elle remonta dans son compartiment, déprimée. Ils avaient donc prévu de l'interroger à nouveau, elle se doutait que son histoire ne tenait pas debout. Elle n'aurait jamais dû parler de caribou, à cause de cette ramure considérable qui garnissait la tête des mâles. Il était vrai qu'ils évitaient les forêts trop touffues. Pourquoi n'avait-elle pas plutôt parlé d'un ours ou de tout autre animal plus susceptible d'errer dans ces endroits-là ?

Elle s'endormit très tard malgré sa fatigue, et une série de coups violents à sa porte la firent sursauter. L'hôtesse lui apportait un plateau, la prévenant que les deux hommes de la veille l'attendaient avec impatience.

Une fois seule elle pensa à son compteur de radiations, sortit dans le couloir, ne vit personne et alla le récupérer. Elle ouvrit sa fenêtre, l'accrocha à l'extérieur. La vue donnait sur un quai encombré de caisses anciennes qui

paraissait abandonné.

Toujours dans le salon du traintel, elle dut reprendre point par point son récit. Mais cette fois ils insistèrent pour qu'elle précise son retour jusqu'à Oldchief Station. Elle crut qu'en lui faisant répéter sa conversation avec le cheminot dont elle avait appris le nom, Youni, ils essayaient de savoir si elle n'avait pas tenté de le corrompre. Plus tard, elle comprit que c'était stupide de sa part d'avoir imaginé cette raison-là. En réalité, ils lui avaient tendu un piège dans lequel elle bascula avec horreur.

— Voyageuse Finister, vous omettez de nous dire que vous avez fait répéter à Youni une certaine phrase, du moins les mots suivants. Je cite ce Youni : « Où étiez-vous donc passée durant ces deux jours ? » et aussi : « Ah non, vous ne l'avez pas dit ce matin mais vendredi matin. » Quand vous êtes retournée dans cette petite station terminus, vous ne saviez pas que deux jours s'étaient écoulés depuis votre arrivée le vendredi. Youni est catégorique là-dessus. Comment peut-on oublier que l'on a passé deux jours à errer dans la forêt ? Dans votre récit d'hier vous prétendiez vous souvenir de ces deux jours, mais auparavant vous avez donné l'impression à ce cheminot que vous vous croyiez encore le vendredi.

Elle hocha la tête, essaya de sourire mais savait qu'elle n'était pas une bonne menteuse. Pourtant elle essaya.

— J'ai dû m'assommer contre une branche ou je ne sais quoi et lorsque je me suis réveillée j'étais enfouie dans une caverne de neige. Je pense que je suis restée amnésique ce laps de temps, avant d'être réveillée par le froid et de réaliser que j'étais perdue. Sincèrement j'ai pensé que j'étais toujours vendredi. Si j'ai passé sous silence cette bizarrerie, c'est justement pour ne pas paraître avoir subi un choc et préserver mon avenir professionnel. Dans mon travail on n'aime pas les gens qui ont subi des traumatismes physiques et moraux. Tout ce qui touche au cerveau effraie la communauté scientifique. Je me suis préservée et je regrette d'avoir été cachottière.

Elle restait là, penaude et souriante, donnant l'image d'un regret sincère et désolé. Curieusement, ils abandonnèrent leur interrogatoire mais elle en resta inquiète. Ils lui dirent qu'elle devrait passer un examen cérébral à son retour à Salt Station. Elle se doutait qu'ils poursuivraient leur enquête.

CHAPITRE 34

Lorsque le cap Horn lui signala que le remorqueur *Staple* paraissait vouloir rejoindre Punta Arenas, Yeuse ne sut si elle allait éclater de rire ou sangloter. Le souvenir de cette scène avec Lien Rag la torturait sans cesse. Elle avait menti, exagéré, souhaitant qu'il s'en aille, ne voulant pas reprendre pour les dernières années de sa vie leurs tumultueuses relations. Elle croyait gagner une sérénité suffisante en dirigeant cette contrée, alors qu'elle savait bien qu'elle aurait tout abandonné sans regret.

Césaire était de retour, allait lui proposer un nouveau marché. Ainsi donc dès son retour aux Kerguelen Lien Rag l'avait fait libérer, l'autorisant à reprendre la mer. L'avait-il fait sciemment sachant que l'homme viendrait à Punta Arenas lui faire des offres ?

— Il me met au défi, murmura-t-elle. Il veut voir si je suis capable de me rouler dans un lit une semaine durant avec cet aventurier, à lui prodiguer mes caresses les plus audacieuses ? Mais comment le saura-t-il si je couche avec Césaire ? L'imaginera-t-il parce que c'est un esprit compliqué, retors, pervers ?

Ne voulant pas entrer en contact avec Césaire, elle délégua Reiner.

— Je veux savoir comment il s'est sorti de la situation difficile qu'il connaissait aux Kerguelen. Ne donnez pas l'impression que nous sommes aux abois, exigez des conditions encore plus substantielles.

— Il a déjà pu constater que le *Rewa* se trouvait en cale de radoub et que nous ne disposions pas de beaucoup de moyens pour nous procurer de l'huile. Ce sera difficile.

Une fois seule, elle se demanda quelle serait la nature de sa satisfaction si elle répondait aux spéculations de Lien Rag. Elle inviterait Césaire, se montrerait si provocante qu'il se jetterait sur elle ? Non, c'était un homme incapable de violer une femme. Elle supposait même qu'il serait très difficile à séduire. Il avait sa propre éthique, peut-être une fidélité à une femme, un souvenir.

Reiner la fit attendre jusqu'à une heure tardive, preuve que la discussion avait été serrée.

— Il s'est évadé des Kerguelen mais ne précise pas comment. Il ne dit pas

non plus ce qu'il a fait de la plate-forme et des pièces détachées de l'hydravion 510. Il propose deux cent mille tonnes de fuphoc si nous laissons ses spécialistes désosser les autres hydravions pour y prélever les pièces nécessaires. Il s'était rendu aux Kerguelen pour les acheter à Lien Rag, du moins les troquer contre de l'huile, ignorant qu'il était sous le coup d'une inculpation. Il y a beaucoup de mystères et de silences dans ses explications.

— Désosser tous les appareils dont nous avons également besoin pour réparer le seul qu'il nous reste ? Pas question.

— Deux *cent* mille tonnes et éventuellement de la viande. Mouton et bœuf. Toutefois, il ne cédera pas sur les appareils au rebut. Il veut bien augmenter les différents tonnages, mais toujours avec la même exigence.

— Nous ne pouvons accepter, murmura-t-elle.

Elle sourit soudain, à la pensée de révéler à son conseiller Reiner qu'au besoin elle pourrait représenter une valeur ajoutée érotique à la fourniture de pièces détachées. Elle aurait aimé l'horrifier, le sortir de cette froideur qu'il observait avec elle. Il la désirait depuis toujours, n'avait jamais manifesté ses sentiments, et s'était comporté comme un collaborateur sans états d'âme.

— Ce n'est donc pas Lien Rag qui le libéra à son retour ?

— Je pensais que vous aviez passé un accord avec lui pour qu'il relâche Césaire et son bateau ?

— Eh bien, fit-elle sèchement, vous vous êtes trompé. Lien Rag n'avait aucune raison de me faire ce genre de gentillesse.

Avait-il seulement soupçonné que quelque émotion profonde rendait sa voix plus vibrante ?

— Dois-je poursuivre les négociations ? demanda-t-il, toujours impassible.

— Je les reprendrai en personne, répondit-elle, sans même réfléchir.

CHAPITRE 35

— Cette fois, fit Juskar d'une voix exaltée, nous ne pouvons pas reculer. Il nous faut filer d'ici avant qu'on ne s'aperçoive de la disparition de Flemski.

Son adjoint gisait, ligoté, bâillonné dans une soute du fourgon. Le médecin de l'expédition avait promis de revenir le voir vers dix heures du matin et il était six heures. Depuis minuit la délégation panaméricaine et les délégués de Pavakov s'étaient séparés. Il avait fallu une bonne heure à Juskar pour apprendre que les deux adversaires n'avaient trouvé aucun point d'accord. L'ingénieur tcherskicien refusait d'ouvrir sa forteresse pour laisser passer même une seule voie. Tout ce qu'il avait proposé aux parlementaires d'Opérasque, c'était une association pour poursuivre vers le sud, sans installation de voies ferrées, les Panaméricains fournissant du matériel non roulant et laissant les autres installer leur route, leurs balises et leurs projecteurs à intervalles réguliers. Evidemment, tenu au courant par radio, Opérasque n'avait pas accepté les conditions. Pendant ce temps les unités de combat avaient pris leurs distances et c'est à peine si les écrans radars représentaient leurs superstructures en une seule ligne crénelée peu visible.

— Je pense qu'il y aura un ultimatum, dit Liensun, qui, par la fenêtre étroite, pouvait voir les hommes de Pavakov s'affairer.

— Pourquoi l'amiral Kinnjone maintient-il ses engins de chantier en première ligne, à côté des fosses secrètes remplies de fuphoc ? À tout moment Pavakov peut ordonner la mise à feu.

— Ça ne l'intéresse pas de couler des profileuses, des ballastières et des poseuses de rails. Bien sûr, ce faisant, il handicaperait l'expédition mais ne pourrait résister aux missiles longue portée des bâtiments de guerre. Je serais étonné que les siens puissent inquiéter la III^e Flotte là-bas au bout du Chenal, même s'ils sont plus destructeurs.

— Va-t-il y avoir d'autres négociations ? Se sont-ils mis d'accord pour prendre un peu de repos ? s'excitait Juskar de plus en plus nerveux.

Il ne voyait pas quel serait le moment le plus favorable pour lancer son fourgon en direction du sud. Il prendrait les commandes. Le pilote habituel dormait dans la petite cabine derrière le poste de commande, et il serait facile de l'y bloquer. Liensun devait s'en charger. À quelques kilomètres de là, ils libéreraient et le pilote et Flemski toujours enfermé dans sa soute. L'adjoint

radariste les avait menacés d'une dénonciation, s'était dirigé vers le sas de sortie, lorsque Liensun l'avait assommé puis immobilisé avec des bandes collantes.

— Tu comprends, il nous faut un mouvement de panique ou de grande surexcitation, répétait Juskar. Sinon les trois glisseurs immobilisés au sud se lanceront à notre poursuite. Ce sont des command-cars, ainsi les appelle Pavakov, pour les missions dangereuses et les reconnaissances. Pavakov redoutait surtout les Roux. Il ne les connaît guère puisqu'il vit dans les montagnes de sa Compagnie. Il se fait toute une histoire de ces Hommes du Froid, et craint qu'ils ne s'opposent au passage de ses véhicules. Du moins, il redoutait cette éventualité avant de se retourner vers Opérasque.

— Une fois le pilote maîtrisé, tu rouleras doucement vers le sud, comme si tu avais reçu l'ordre de te déplacer pour avoir une meilleure réception radar. Quand tu auras effectué une centaine de mètres, tu pourras aller à fond la caisse.

— Tu oublies ceux-là, les commandos en face qui se réchauffent autour de braseros d'huile. Ce sont les vigiles des usines Pavakov, des chiens de garde, des brutes sans états d'âme. Leur chef accourra vers le fourgon pour demander des explications. Ce sont les seuls qui sont constamment au courant des mouvements intérieurs du camp retranché.

— On peut le descendre, dit Liensun, qui exhiba un lance-micromissiles de poche qu'il cachait depuis des jours.

Il s'était promis que si Pavakov le faisait arrêter, il demanderait une entrevue avec l'ingénieur et essaierait de le prendre en otage.

— Hé, fit Juskar horrifié, pas de violences avons-nous décidé. Je ne veux pas laisser de mort derrière moi.

— Il suffit de le menacer.

— Ces types-là seront tout de suite après nous comme des chiens enragés ou des loups.

— Oui, mais tu fileras à cent kilomètres à l'heure, les obligeant à bouffer de l'huile en excès. Ces command-cars ne pourront poursuivre la route au-delà de ces cent kilomètres. Car il leur faut tenir compte du retour.

— J'ai débrayé le système d'orientation de la parabole et je peux la faire pivoter dans tous les sens. Sur l'ordre de Pavakov elle ne devait avoir comme objectifs que les superstructures des bâtiments et surtout de la frégate amiral. En principe l'image serait donc restée floue, avec pour horizon cette ligne en créneau de la flotte au loin. Mais regarde.

La parabole dut s'incliner légèrement et Liensun découvrit la bande de Chenal qui s'étendait sur cinq cents mètres devant la muraille de défense.

— C'est là que sont les cuves de fuphoc et de baleinium qu'un système de mise à feu doit enflammer. Les gaz feront exploser la mince couche du couvercle et les flammes monteront jusqu'en haut des parois *latérales*. *Les engins de chantier* passeront tous dans la brèche ouverte.

— On dirait qu'ils reculent lentement. Mais oui, l'espace est beaucoup plus dégagé, murmura Liensun.

Juskar toucha presque l'écran de son nez pointu et soudain mit le doigt sur une légère tache grise.

— Ça.

— Quoi ça ?

— Une flaque d'huile. Elle est moirée sous la lumière des projecteurs des engins. Merde, ils éteignent leurs phares dans ce coin-là. Mais je te jure que c'était une tache d'huile.

— Tous ces engins de terrassement disposent d'un réacteur nucléaire fournissant de l'électricité. C'est peut-être de l'huile de graissage.

— Le fuphoc et le baleinium ne sont pas utilisés pour les mécaniques aussi gigantesques, profiteuses et compagne. Tu sais ce que je pense ? Que les Panaméricains, les marins de Kinnjone ont détecté la présence des cuves secrètes, se sont doutés que Pavakov voulait réitérer l'ensemble de ce président Kid qui avait flanqué le feu à la banquise. Et pendant que leur flotte se retirait, les engins sont restés sur place pour couvrir une opération de pompage. Pas moins. Maintenant, les soutes vidées, le matériel roulant se retire.

Liensun n'était pas vraiment convaincu.

— Comment auraient-ils pu repérer ce piège ? murmura-t-il.

— Les chiens des Inuits. Les chiens de traîneaux qui, hier, transportaient les plénipotentiaires. Je les ai vus en vrai, et non sur l'écran, qui essayaient de gratter la glace. Leurs maîtres les en empêchaient à coups de lanière. Ça me revient d'un coup.

— Attendez, essaie de déplacer la parabole pour que nous ayons une image de la paroi de droite en direction du nord.

— Cela va faire un trop gros écart avec la ligne vers laquelle elle était

dirigée.

— Essaie. Il y a encore une grosse poseuse de rails tout contre. Juste à l'endroit où débouche le tunnel creusé dans cet abrupt vertical, et qui est caché par une mince couche de glace. Les Panaméricains ou les Aiguilleurs, peu importe, ont découvert le passage secret de Pavakov, ont percé la paroi et sont en train d'envahir cette sorte de coursive. Ça va chauffer, je te dis. Et quand la mise à feu des cuves ne projettera en l'air que les couvercles des cuves, avec juste quelques flammes dues au gaz, Pavakov comprendra qu'il est foutu. Juste comme les commandos de marine débarqueront sur sa droite. Il va essayer de fuir et nous devons pousser à fond notre fourgon.

Juskar lui demanda de surveiller le camp retranché et les commandos au centre du Chenal, leurs visages féroces éclairés par les flammes du brasero. Plus loin quelques projecteurs éclairaient des hommes transportant des caisses de munitions légères.

— Je déplace la parabole lentement. Elle peut refléter une lumière de projecteur, l'expédier dans l'œil d'un bonhomme qui s'étonnera de la voir pivoter. Il ne faut rien négliger.

Crispé, Liensun scrutait le camp, les commandos, mais aussi les différents groupes, les véhicules. Le danger pouvait surgir de n'importe où. Il pensa au pilote du fourgon qu'ils supposaient endormi et qui pouvait se réveiller, vouloir regarder au-dehors et en levant les yeux voir la parabole bouger. Ou bien il pouvait aller prendre des nouvelles de Flemski et faute de le trouver dans sa cabine venir dans l'îlot radar.

— Voilà, j'ai une image assez floue. La poseuse de rails obstrue tout l'écran, mais tu as certainement raison car sous les bogies je repère une petite lueur en triangle. Les commandos de marine pénètrent dans ce passage secret mais s'éclairent imprudemment, se sentant protégés par l'engin.

— Il est six heures trente du matin. Ici ça ne veut rien dire mais le rythme quotidien est toujours le même, que ce soit dans le Chenal Noir ou en Tcherskicie. Les membres de l'expédition autres que les commandos vont se lever à sept heures et prendre leur poste, relever ceux qui ont veillé. Kinnjone doit le savoir et l'attaque va commencer dans quelques minutes. Nous devons boucler le pilote et foncer.

Juskar éteignit ses écrans et l'entraîna vers le poste de pilotage. Il sortit une clé de sa poche et verrouilla la petite cabine du pilote qui devait encore dormir, car il n'eut aucune réaction. Le radariste passa dans la cabine de pilotage et s'installa aux palonniers de direction. Le moteur tournait au ralenti, on ne l'arrêtait jamais à cause du froid intense du Chenal. Mais l'antigel mélangé à l'huile on craignait que les moteurs ne se fendent. Sans trop

accélérer Juskar commença de glisser vers le sud. Il allait passer à côté des commandos en train de faire griller de la viande ou des saucisses sur les braseros. L'un d'eux les regarda sans paraître s'émouvoir.

Et puis soudain il y eut ce bruit de casserole qui dégringole et qui attira l'attention sur eux.

— Merde ! hurla Juskar, la parabole reliée au fourgon. J'ai oublié de la déconnecter. Nous la traînons. Merde, merde de merde !

— Accélère et fonce dans le tas s'il le faut. C'est plus le moment de gémir.

Les commandos se précipitaient mais Liensun tira au-dessus de leurs têtes. Ces petits missiles phosphorescents étaient très impressionnants et les poursuivants s'immobilisèrent. Mais déjà les moteurs des command-cars ronflaient plus fort.

— On y va, réagit Juskar, on passe ou ça casse.

Dans sa cabine le pilote réveillé frappait à coups redoublés contre sa porte.

CHAPITRE 36

Tom-Tom demanda à Lien Rag de renouveler son récit devant le Conseil du Tabernacle et il accepta. Il fut impressionné par la solennité de l'assemblée tenue par ces êtres de taille réduite. Deux d'entre eux n'atteignaient pas les soixante centimètres et aucun ne dépassait les quatre-vingts, quatre-vingt-cinq. Mais ils n'étaient nullement disgraciés, leurs corps, leurs visages étaient tout à fait normaux malgré leur petitesse. Il était chaque fois surpris de leur apparence quand il les rencontrait.

Il expliqua comment Gus avait fait analyser le carburant offert par Tom-Tom et, en le comparant à celui vendu par le capitaine Césaire, ils en avaient conclu qu'ils venaient de la même source, certainement un réservoir secret.

— L'antigel était le même, un antigel fabriqué voici vingt ans et qui ne l'est plus. Les Harponneurs l'utilisaient mais personne d'autre. Le capitaine Césaire a proposé à la présidente Yeuse la fourniture de quatre-vingt mille tonnes de fuphoc contre un hydravion. Sans se douter que nous allions le mettre en accusation, Césaire est revenu dans notre port avec l'hydravion désossé sur une plate-forme remorquée, et me proposa une grosse quantité d'huile contre les pièces détachées d'hydravion que nous avons en stock depuis notre exode de Lacustra City.

Il expliqua que par la suite un commando inconnu avait libéré Césaire et disparu avec le *Staple* et sa remorque.

— Je tenais à vous apporter ces précisions de crainte que vous ne nous accusiez d'avoir trouvé votre dépôt secret et de nous y servir sans plus de gêne.

Les sages du Conseil l'applaudirent aimablement et Tom-Tom prit la parole, pour expliquer qu'en s'approchant de l'archipel Crozet ils avaient vu le *Staple* en sortir et prendre la direction de l'est. Il n'avait pas de remorque.

— Nous avons estimé qu'il se dirigeait vers la Patagonie occidentale ou orientale. Il peut emprunter le canal de Magellan ou contourner le cap Horn. Nous ne nous doutions pas qu'il nous volait notre fuphoc. Car il est exact que nous disposons de grandes réserves. Le Conseil du Tabernacle désire que le chiffre et l'emplacement en demeurent secrets.

— Oui, fit Lien Rag avec un sourire, seulement Césaire en connaît le lieu, et peut-être même d'autres aventuriers. Avez-vous effectué une vérification

des jauges ?

— Je peux vous dire, et le Conseil sera d'accord, que même si ce Césaire avait détourné un million de tonnes nous ne nous en serions pas aperçus. En général, nous pompons pour nos besoins personnels, pour soulager notre réacteur le temps de le vérifier scrupuleusement, moins de cinq cents tonnes. Cela nous suffit pour trois mois et les deux cents tonnes que nous vous avons offertes, pour votre aide si efficace dans le Chenal Noir contre ce rebelle de Nona-Nona, alias Centdix, venaient d'un surplus alors que nous retournions refaire les pleins. Nous ne manquons jamais d'observer ce rythme de trois mois pile pour aller remplir nos soutes. Nous prenons notre huile et repartons sans aller relever les jauges. En prélevant habilement de l'huile sur tous les réservoirs, le vol peut passer inaperçu.

Lien Rag eut un sentiment de vertige à la pensée qu'un million de tonnes de fuphoc pouvaient être dérobées sans que les réserves en fussent affectées. Des réserves faramineuses donc, peut-être de cent millions de tonnes et même plus. Une capacité gigantesque de stockage. Dans les huit millions de mètres cubes. Des réservoirs fantastiques, et pourtant dissimulés. Environ trois cents mètres de côté par un peu moins de deux cents de profondeur. Il n'y avait qu'un endroit où il était possible de les cacher : l'Antarctique et son épaisseur de glace encore importante malgré le réchauffement.

Tom-Tom s'amusait des calculs mentaux de Lien Rag.

— Nous avons une autre dette envers vous et nous allons en discuter tous ensemble. Pour nous avoir dévoilé que nous étions les victimes de ce Césaire, nous aurons à nous montrer reconnaissants.

— Vouliez-vous accoster dans l'île principale de Crozet ?

— Nous en avons été dissuadés par un message radio impératif, doublé de deux explosions de puissants missiles au-dessus de nos têtes. Nous avons préféré nous éloigner pour rejoindre directement les Kerguelen.

Lien Rag fut conduit dans un salon confortable où deux jeunes filles menues lui apportèrent des rafraîchissements. Il redouta un instant que ce ne fût de la *biben*, cette bière que les Simone fabriquaient, mais il n'en était rien. On revint le chercher et il fut prié de s'asseoir à côté de Tom-Tom.

— Nous allons vous livrer trois cents tonnes de fuphoc tous les mois pendant un an. Nous ne pouvons en transporter plus, notre soute étant de capacité réduite. Ce n'est pas considérable mais cela représentera tout de même le rendement en huile de trente-six solinas de taille moyenne, de cent cinquante tonnes environ. Nous commencerons sans tarder à effectuer ces livraisons.

— C'est vraiment une excellente proposition, dit Lien Rag. Avec, nous pouvons alimenter un an durant une des centrales électriques sur les six en fonctionnement. Ce n'est pas aussi peu considérable que vous voulez bien le dire. Mais j'ai moi-même une proposition à vous faire.

Il marqua une pause et ils se disposèrent à l'écouter avec respect.

— Notre dirigeavion est un appareil très performant avec ses nouveaux moteurs et son filtre à hélium renouvelé. Nous pouvons voler dans les brumes sans être visibles. Sauf si un écran radar reflétait ces mêmes brumes, ce qui est exclu à bord de la plupart des bateaux.

— Nous avons apprécié ses qualités et ses performances il n'y a guère, intervint Tom-Tom.

— Nous pourrions suivre le *Staple* du capitaine Césaire lorsqu'il ira puiser dans vos réserves, et le prendre sur le fait. Plusieurs d'entre vous pourraient embarquer à bord du dirigeavion pour effectuer l'arraisonnement du remorqueur que nous neutraliserons par une menace de bombardement. Je m'engage pour moi et mon équipage à ne jamais dévoiler les coordonnées de vos réserves à quiconque. Je signerai cette promesse sans hésiter. Je ne cherche qu'à vous aider à éviter le pillage de ces stocks. J'ai de bonnes raisons de croire que Césaire va de nouveau signer un contrat contraignant, et ne cessera d'aller et venir entre ces réserves et son commanditaire.

— Voulez-vous parler de la présidente Yeuse ? demanda un conseiller aux cheveux blancs. Puisque Césaire n'a pu faire réparer son hydravion chez vous, il va retourner en Patagonie orientale et échanger plusieurs de ceux qui sont immobilisés au sol contre de grosses fournitures en fuphoc. N'est-ce pas ce qui va se passer ?

Voyant que Lien Rag paraissait embarrassé pour répondre, Tom-Tom jugea bon de reprendre la parole :

— Ne bâtissons pas d'hypothèses invérifiables. Pour en revenir à la proposition de notre ami, je pense que nous devons y réfléchir longuement. Il est vrai qu'à la lueur de vos informations, mon cher Lien Rag, nous avons tout à craindre de pas mal de gens. On finira par savoir que Césaire alimente la Patagonie en énormes quantités, et des petits malins pourraient se glisser dans le sillage de son remorqueur.

— Pour ce genre de marché Césaire laisse le *Staple* en caution et utilise un tanker, fit Lien Rag. Il peut aussi prendre la plate-forme qui supportait le fuselage d'un hydravion et y fixer d'anciens wagons-citernes.

— Où avais-je la tête ? fit Tom-Tom confus. Je disais donc que ce Césaire

peut ouvrir la route de nos réserves secrètes à une foule de rapaces. Nous devons réfléchir à votre proposition. Nous resterons trois jours dans ce port avant de vous donner une réponse.

— On m’a rapporté que vous aviez des questions à régler avec les gens de Crozet, se résolut à dire Lien Rag beaucoup plus tard. Était-ce la raison de votre tentative d’accostage ?

— Oui. Tout autour de l’archipel règne une radioactivité inquiétante, anormale. Nous voulions leur en demander la raison.

CHAPITRE 37

Charlster avait retrouvé ses laboratoires, son observatoire, depuis deux jours. Louria avait enfin donné de ses nouvelles après un silence de plus en plus inquiétant. Il n'en dormait plus, passait des heures sur le site Upsilon, essayait d'autres sites dans l'espoir de relever son nom quelque part. Elle avait fini par rentrer à Salt Station et par utiliser son ordinateur pour le rejoindre aux heures habituelles. Elle lui expliqua la raison de son silence, l'escapade au lac Baker, les traces d'un individu aux grands pieds et ayant besoin d'un air enrichi en oxygène. Un être assez malin pour éventer sa présence, l'endormir avec un gaz inconnu, lui voler et son portable et cinq cents dollars. Ensuite le retour, la police secrète des Aiguilleurs.

— Je suis sous surveillance désormais. Je suppose que les Aiguilleurs savent qu'il s'est produit un phénomène suspect tout à côté du lac Baker, et mon arrivée dans la station du même nom les a confirmés dans leurs soupçons. Ils se demandent ce que j'ai fabriqué durant deux jours. J'ai subi un examen de mes facultés mentales et en même temps on a analysé mon sang. La présence d'un somnifère puissant, mal épuré par mon organisme, a prouvé que j'avais subi une agression légère et une séquestration, ce que je ne peux confirmer. Je gisais dans le local de la pompe à eau mais j'étais libre. On a failli m'inculper pour usage de narcotique mais ils ont renoncé.

Elle lui raconta aussi sa visite aux Harasson, ce que lui avait raconté le vieil ouvrier Melchior.

— J'ai analysé moi-même cet axe de métal légèrement radioactif et je n'ai aucune référence terrestre de cet alliage. Ce qui nous prouve qu'une capsule spatiale s'est posée ou bien s'est échouée à côté du lac Baker, qu'un être en est sorti pour se réfugier dans la forêt, avec le local de la pompe à eau pour abriter son appareil producteur d'oxygène. Il passait son temps à affronter l'atmosphère terrestre trop appauvrie pour son organisme et peut-être à s'adapter dans d'autres domaines. Maintenant il peut vivre sans oxygène, ou du moins n'en fait que des cures espacées. Il a de l'argent pour s'insérer dans notre monde social. Il ne sera pas facile à découvrir et les Aiguilleurs, s'ils en savaient autant que nous, entreprendraient de grandes recherches. Or ils se bornent à me surveiller, preuve qu'ils ne sont pas très au courant. Je pense que la chute de la capsule a été signalée par des témoins, des trappeurs, des pêcheurs. Harasson le neveu a dû en retrouver des morceaux à moins qu'elle ne fût intacte. Il a prélevé ce métal qui se présentait comme du fil de fer, dixit Melchior le fabricant de coucous en bois, et l'a sectionné en axes pour les

rouages de ses pendulettes.

Il appréciait la clarté de son compte-rendu. Elle lui demanda des détails sur son séjour en clinique.

— Je ne sais que répondre, fit-il agacé, et n'ai aucune idée de ce qu'on me voulait. Je reste inquiet à la pensée qu'on a pu m'inoculer une substance douteuse ou me greffer, à mon insu, un bidule fournissant des informations sur moi.

— Pour en avoir le cœur net, trouvez un labo d'analyses médicales qui ne soit pas sous la coupe des Aiguilleurs. Si vous essayiez du côté de la Manu, la Manutention ou la Traction ? Ils sont farouchement opposés à Opérasque.

— Je vais y réfléchir.

Hyponias pensait exactement comme Louria, et affirmait qu'il pouvait lui trouver ce genre de labo où on examinerait son corps attentivement sous toutes les coutures. Les labos de la Traction étaient les mieux équipés en appareils de détection divers, à cause des locos nucléaires.

— La pensée de rester deux, trois jours dans une clinique m'effraie et puis comment justifier mon absence auprès de cette Cristella de malheur ?

Le jour même Cristella lui apporta, avec une jubilation visible, une lettre qui assomma Charlster. La banque de sperme de Salt Station, section personnages d'élite, le remerciait pour son don effectué en clinique dernièrement et pour l'avenir glorieux de ses descendants.

CHAPITRE 38

Opérasque dut reconnaître que le vieil amiral avait brillamment conduit cette opération militaire, avec une efficacité et une rapidité stupéfiantes. Le nombre de victimes du côté des Panaméricains n'était pas très élevé, mais chez Pavakov elles étaient plus nombreuses. Il avait fallu liquider sans pitié cette sorte de garde prétorienne dont s'entourait l'ingénieur, tous anciens vigiles de ses installations industrielles de Kolymagrad.

— Sans les chiens des Inuits nous n'aurions jamais détecté ces fosses étanches remplies de fuphoc et de baleinium. Pavakov voulait nous faire griller, engloutir ma flotte dans les profondeurs de l'océan.

Pavakov avait été fait prisonnier, après qu'il eut tenté de fuir vers le sud avec ses commandos et des glisseurs spéciaux, ses command-cars.

Déjà les engins de chantier comblaient les fosses d'huile, attaquaient la forteresse, déblayaient le retranchement. Opérasque avait ordonné que tous les glisseurs soient détruits. On avait commencé d'en incendier quelques-uns lorsque Kinnjone intervint.

— Ce sont des prises de guerre dont je suis comptable devant mon gouvernement.

— Je vous en donnerai justification, s'insurgea Opérasque, mais aucun de ces glisseurs interdits ne sera ramené en Panaméricaine.

— Interdits par qui ?

— La CANYST, la Commission d'application des Accords de New York Station, qui régit la société ferroviaire et frappe d'interdit tout autre mode de transport et de communication.

— Bien, où est-elle cette commission, où est New York Station ? Sinon sous les eaux ou encore incendiée par la Ceinture de Feu. Du moins inhabitable. Je suis certain que le principe de ces engins pourrait être bénéficiaire pour ma Compagnie.

— Combattez-vous la société ferroviaire et ses principes ?

— Pas du tout, mais le système de turbines mis au point par cet ingénieur est très intéressant. Dommage que le bonhomme soit une sorte de

Pavakov se trouvait dans une geôle de l'une des frégates sur rail. Il ressassait sa défaite, essayait de reconstituer dans son esprit la chronologie des événements, et chaque fois butait contre cette impossibilité de mettre le feu aux soutes d'huile, ce qui aurait creusé une brèche énorme à défaut de couler la flotte ennemie. Il se revoyait d'abord incrédule puis énervé, enfin hurlant et gesticulant, appuyant sur les boutons de mise à feu, n'obtenant que de ridicules explosions de gaz fendillant le couvercle des fosses sans même les faire exploser. Il s'acharnait avec ses poings sur le pupitre de commandement, criait au sabotage, accusait ses proches de trahison, n'écoutant pas ses collaborateurs, ne voulant pas voir ce qu'eux-mêmes découvraient avec épouvante, l'irruption, de ce tunnel latéral, des commandos de marine de la Panaméricaine. On avait oublié de le surveiller, avait été décidé, par Pavakov seul, qu'au moment venu on déboulerait dans le dos des envahisseurs pour les prendre entre deux feux. Mais il ne voulait pas que les groupes armés chargés de cette diversion stationnent dans ce tunnel avec le froid et l'obscurité, de crainte qu'ils ne se démoralisent, perdent leur enthousiasme et leur instinct guerrier. Et pendant qu'il vitupérait, qu'il s'acharnait sur ces boutons de mise à feu, les ennemis envahissaient le camp retranché. Il écartait violemment ses proches, ses vigiles qui voulaient l'entraîner vers les command-cars, refusait d'admettre qu'en quelques minutes il avait tout perdu et que sa stratégie s'avérait stupide et inutile, face à la puissance d'en face. Pendant ce temps ses commandos d'élite se faisaient faucher cruellement. Lorsque, enfin, on se saisit de lui pour le porter jusqu'aux command-cars, il était trop tard et il fut capturé, poussé sans ménagements vers le tunnel latéral, sans même se rendre compte qu'il piétinait les cadavres de ses meilleurs combattants.

Opérasque ne pouvait se retenir d'aller l'épier grâce au mouchard de la porte blindée de sa cellule, et il jouissait vraiment de le voir abattu, dépenaillé car en se débattant sa combinaison s'était déchirée, ses cheveux se hérissaient sur sa tête et il était maculé de saletés de s'être roulé au sol au moment de son arrestation. Opérasque avait besoin de ce spectacle de la déchéance pour se renforcer dans l'idée que lui et la Caste détenaient toujours la suprématie mondiale, et que les réserves de Kinnjone n'étaient que les réflexions gâteuses d'un vieux soudard.

Prostré, l'ingénieur tcherskicien ne se sentait pas surveillé mais enfermé dans un cocon d'agressivité surnaturelle, en inclusion dans une matière translucide qui exposait sa défaite à tous. Il n'osait relever la tête, regarder autour de lui. Cela jusqu'à ce que le nom de Liensun vienne déverrouiller sa paranoïa et inocule en lui le venin de la haine. Il aurait dû s'en douter que cet arriviste travaillait secrètement à sa perte. Liensun n'avait été auprès de lui que pour mieux le trahir, pour le faire chuter. Les Aiguilleurs l'avaient téléguidé parce que le système des glisseurs les épouvantait, parce que, après

la Tcherskicie, d'autres Compagnies auraient pu succomber à l'attrait de ce nouveau mode de transport, par exemple la Djougdjour Compagny qui passait commande de gros porteurs. C'était enfin l'explication de sa défaite. Au fur et à mesure que cette accusation répandait dans son crâne un sépia de folie, il reprenait vie, et lors de sa troisième visite au prisonnier, en pleine nuit, Opérasque constata le changement et en fut plus que dépit, inquiet. Cet homme après quelques heures d'accablement relevait la tête, était à nouveau prêt à narguer la Caste, la société ferroviaire. Il fallait en finir avec lui. Aussi le lendemain matin alla-t-il trouver l'amiral Kinnjone pour lui demander ce qu'il comptait faire de Pavakov.

— Pour l'instant, je le garde en cellule par précaution. Je le protège car je sais qu'il serait capable, dans une sorte de désespoir suicidaire, de se jeter sur un des gardes et de se faire tuer. Nous allons poursuivre notre progression vers le Sud mais lui, je vais le renvoyer au Nord. Je pense que les autorités le remettront entre les mains des gens de sa Compagnie. C'est ce qu'il faut faire pour apaiser les esprits.

— C'est de la folie, hurla Opérasque. Il recommencera, il essaiera de relier le Sud avec ces maudits engins, il détruira notre réseau pour implanter le sien.

Kinnjone haussa les épaules avec commisération. Il avait la nette impression qu'Opérasque était le frère jumeau de Pavakov. La même hystérie couvait en eux, n'attendait qu'une occasion pour jaillir comme la lave soufrée d'un volcan. Deux malades mentaux, tel était son verdict. Seulement si l'un était réduit à l'impuissance, l'autre dirigeait l'expédition, et à chaque instant son vieux bon sens se heurtait à cet homme qui ne demandait qu'à exploser en décisions arbitraires ou effrayantes.

— Nous ne voulons pas la guerre dans les dernières Compagnies qui subsistent encore dans l'hémisphère Nord, je devrais dire qui survivent tant bien que mal. Nous ne sommes plus la Panaméricaine omnipotente qui régnait sur le monde entier, pouvait dicter sa loi justement à travers la CANYST. Nous devons faire profil bas, user de diplomatie. L'ingénieur Pavakov est sous mon autorité et ma protection. Je vais le renvoyer à bord d'une petite unité, certainement un destroyer, et le gouvernement fera ce qu'il juge bon.

— Il voulait nous détruire tous. Il s'est insurgé contre notre pouvoir, trépinait Opérasque.

— Il n'est pas un insurgé mais un ennemi. Il appartient à une autre Compagnie et il a droit à l'honneur du vaincu. Je ne discuterai plus à son sujet, ajouta l'amiral d'une voix menaçante.

Le Grand Maître Aiguilleur dut s'incliner la rage au ventre, mais peu après il trouva un autre motif de contestation, au sujet de ce Liensun qui

accompagnait Pavakov dans son expédition.

— En réalité, je sais que c'est cet individu qui a donné à Pavakov l'idée de ce réseau sur le Chenal. Il a traversé celui-ci à bord de ce baleinier qui erre en ce moment dans l'hémisphère Nord.

— Apparemment, il a réussi à fuir en compagnie de plusieurs complices. Il dispose d'une grosse réserve de carburant et réussira à gagner le Sud.

— À moins qu'à son tour il ne dresse des obstacles sur notre route, prononça Opérasque d'une voix lugubre.

CHAPITRE 39

Ce matin-là, Yeuse lisait le bulletin quotidien des opérations militaires des Altiplanos dans le Nord, en pleine cordillère des Andes, où toute une brigade de soldats et des supplétifs exploraient différents tunnels creusés par les Aiguilleurs, en vue de franchir la Ceinture de Feu souterrainement. D'après le colonel Magon, au-dessus de ces tunnels la température atteignait les soixante-dix degrés et excluait toute vie, toute végétation. Ce remplaçant du général Benfield se comportait avec une grande prudence, économe des vies humaines alors que son prédécesseur ne cherchait qu'une gloire sanglante. Le colonel estimait qu'ils avaient gagné, depuis sa nomination, plus de soixante kilomètres sous terre sans rencontrer de grande résistance. Mais au fur et à mesure la radioactivité croissait, et peut-être viendrait le moment où elle serait vraiment dangereuse pour les troupes. Il expliquait que les Aiguilleurs séparés de leur commandement suprême se hâtaient de creuser, mais sans prendre de précautions si bien que leurs engins de chantier, tous équipés de réacteurs nucléaires, devenaient générateurs de cette radioactivité. À plusieurs reprises Magon avait découvert des embryons de tunnels, des souterrains en impasse dans lesquels agonisaient des machines nucléaires murées par des épaisseurs de béton.

— Les rares Aiguilleurs prisonniers disent que leurs chefs s'affolent à la pensée d'être définitivement séparés de la Caste et de leurs familles réfugiées dans le Nord, ce qui explique leur fébrilité et leur manque de précautions.

Avant de se rendre à la séance du Conseil privé, elle relut les conditions du contrat en préparation, concernant la fourniture d'huile par le capitaine Césaire.

Une fois en face de ces conseillers qui représentaient le gouvernement de la Patagonie occidentale, elle donna lecture du rapport du colonel Magon. Si cet engagement militaire du Nord intéressait peu les présents, les exigences de Césaire les animèrent et même les rendirent virulents. Elle soupçonna deux conseillers d'être poussés à la critique par un racisme sournois. Césaire était noir et dans ce pays les Noirs étaient peu nombreux.

— Deux tankers en remorque de son bateau, s'indignait surtout Jamaïca, le vétéran, qui assurait l'intérim quand elle s'absentait. Mais alors quelle caution nous laissera-t-il ?

— Ses spécialistes en aéronautique qui vont prélever des pièces sur les

hydravions, dit-elle.

— Tous les hydravions si je lis bien, insista Magda Pernez, la seule femme du Conseil. C'est-à-dire une pièce ici, une autre là, et ces magnifiques appareils seront cloués au sol pour toujours, pourriront sans que nous puissions les réhabiliter.

— De toute façon, nous n'en faisons rien, répondit Yeuse sans grande passion.

Elle aussi détestait la pensée que ces spécialistes en aéronautique allaient s'attaquer à toute la flotte aérienne. Elle avait toujours eu envie de la rénover.

Deux cent mille tonnes d'huile en perspective et aussi de la viande de bœuf et de mouton. Avec les deux tankers en remorque du *Staple*, nous recevrons toutes les trois semaines près de vingt mille tonnes d'huile, et une huile de qualité puisqu'il s'agit de fuphoc.

— Et le *Rewa* ? demanda Jamaïca. À quelle date pourra-t-il reprendre la mer ?

— Quand autoriserez-vous la chasse aux Solinas ? Vous savez bien que des braconniers la traquent et, ce faisant, les éloignent du rivage, sans vraiment en capturer beaucoup.

Elle perdit patience.

— Les Hommes-Jonas veillent sur elles. Déjà le président des Kerguelen a eu affaire à eux et a dû s'incliner. Je ne veux pas avoir d'ennuis avec eux. Nous en avons suffisamment par ailleurs.

— Bah, ricana Magda Pernez, ces Hommes-Jonas sont une légende. Moi, je n'en ai jamais vu. C'est comme ces Simone. Avons-nous peur des légendes ? Il faut de la bonne viande de baleine pour tous ces enfants affamés des camps de réfugiés.

— Vous savez, dit le conseiller le plus modéré, Fergaz, six spécialistes en aéronautique pour seule caution c'est léger. Ce Césaire peut très bien les abandonner à leur sort et qu'en ferez-vous ? Vous les ferez fusiller comme des otages ?

— Nous devons prendre ce risque même si nous sommes méfiants, dit-elle. Je ne peux laisser passer une occasion aussi belle.

— Mais où va-t-il charger toute cette huile ? demanda Magda.

— C'est son secret, répondit Yeuse.

— Ne pourrait-on pas essayer de le percer pour nous alimenter directement à cette source ?

— Expliquez-moi, Magda, comment nous paierions ? Avec nos fuegos qui n'ont cours que dans notre contrée ? Césaire, lui, veut des pièces d'hydravion et nous avons cette monnaie d'échange. Nous n'en avons pas d'autres pour traiter avec les propriétaires de ces stocks importants de fuphoc. Nous allons enfin lancer le *Rewa* complètement rénové et plus performant. La chasse aux éléphants de mer va reprendre, mais dans des conditions différentes. Nous abandonnerons ces opérations militaires des Altiplanos.

— Ça, c'est la meilleure nouvelle de ce Conseil, apprécia Jamaïca. C'est que ça coûte cher.

— Vous avez lu le compte-rendu du colonel Magon ? La radioactivité devient trop forte. Nous rapatrierons ce corps d'élite et nous débarquerons sur la banquise de la mer de Weddell pour nous tailler une colonie. Nous y construirons des fortifications, nous nous méfierons des attaques sous-glaciaires des Roux, leur spécialité. Il n'y a que ce moyen-là pour que la chasse aux éléphants de mer s'effectue de façon continue et sans risques. Nous aurons une grande productivité. Mais en attendant, la proposition de Césaire nous permettra de franchir ce cap. Je voulais, avant de vous faire cette proposition, étudier les qualités militaires du colonel Magon. Je crois que c'est notre homme. Il nous taillera un territoire là-bas en Antarctique. Peut-être est-ce le début d'une expansion qui nous permettra de proposer à tous ces jeunes gens sans travail la possibilité de vivre une aventure exaltante.

— Et puis pourquoi le cacher, l'Antarctique est naturellement le prolongement de la Patagonie, et il est juste que nous en prenions possession, du moins pour une toute petite surface.

— Bravo, cria Jamaïca, ces crétins de Roux ne sont que des envahisseurs. Nous sommes les véritables autochtones de ce grand continent.

— Nous ne voterons pas aujourd'hui sur ce projet mais sur le contrat avec Césaire, cria Yeuse, pour dominer l'effervescence des conseillers. Étudiez ma proposition de conquête d'une colonie en Antarctique, que nous puissions en discuter lors de la prochaine réunion. Nous la proposerons ensuite aux élus.

— Il y aura des opposants, fit Magda qui paraissait réticente. Une guerre est une guerre, et les Roux ne se laisseront pas faire.

Plus tard, elle annonça à Reiner que le Conseil était finalement d'accord pour accorder à Césaire l'usage de son remorqueur et de deux tankers.

— Par contre, vous ferez surveiller ces six spécialistes en aéronautique. Je

ne veux pas que pour prélever des pièces ils cassent les appareils. D'ailleurs, mon intention est de les embaucher quand Césaire n'aura plus besoin d'eux. Je voudrais qu'ils réussissent à réparer un deuxième et pourquoi pas un troisième hydravion. Que chaque pièce prélevée soit photographiée sous tous les angles, dans l'éventualité d'une reproduction future.

— Est-ce bien nécessaire ? demanda Reiner surpris. Que voulez-vous donc faire d'un autre appareil ?

Elle ne l'avait pas informé de sa décision d'arrêter l'expédition militaire des Altiplanos pour envoyer Magon dans l'Antarctique. Cette idée lui était venue à la lecture du compte-rendu du colonel, et de son insistance sur les dangers que couraient ses troupes avec la radioactivité.

— Pour faire la guerre, répliqua-t-elle, le laissant frappé de stupeur.

CHAPITRE 40

Ce fut lorsqu'elle voulut reprendre les discussions avec Charlster sur le site Upsilon qu'elle détecta une anomalie. Sa première réaction fut la crainte qu'un Suspicious Screen ne soit justement à l'affût pour surprendre ses relations virtuelles avec le physicien, mais elle réussit à remonter la trace laissée par un « visiteur » inattendu du site. Elle tomba sur une série de chiffres et de lettres qu'elle n'identifia pas tout de suite. Elle allait renoncer lorsque, soudain, elle se souvint que c'était le code de son portable volé. L'appareil était en relation avec le site et elle se l'expliquait. Lors de son séjour à Baker Station elle l'avait laissé imprudemment en liaison avec Upsilon, au cas où Charlster aurait eu un message à lui faire parvenir en dehors des heures de vacation.

Dès que Charlster la rejoignit, elle lui fit part de sa découverte.

— Le voleur, l'inconnu aux grands pieds, se balade avec mon portable ouvert. On doit pouvoir le repérer, non ?

— Il faudrait un informaticien du niveau des techniciens et non des ingénieurs. Ces types-là sont en général plus habiles à effectuer les recherches pour détecter les anomalies.

— Je n'en connais aucun.

Depuis son retour elle avait pris contact avec son copain qui travaillait dans la pharmacopée, et qui avait pu se procurer des renseignements sur les examens effectués sur la personne de Charlster. Elle savait qu'on avait fait un prélèvement de sperme à son insu, et que la banque du sperme de Baker Station disposait des paillettes surgelées dans l'azote, catégorie personnalité d'élite.

Elle attendait que Charlster lui en parle car il avait dû recevoir les remerciements de la banque en question. Cela faisait deux fois qu'il s'entretenait avec elle sans y faire allusion, mais elle remarquait son air à la fois préoccupé et furieux.

Avec précaution elle essaya de lui faire dire ce qu'il avait sur le cœur mais ne jugea pas utile d'insister. Il parut se passionner pour l'histoire de ce portable entre les mains d'un « alien » venu de l'espace.

— Le portable a dû l'intriguer, mais peut-être ne sait-il pas comment

l'utiliser.

— Les cinq cents dollars qu'il m'a pris vont bientôt s'épuiser, à moins qu'il ne mange pas, n'ait pas besoin de dormir au chaud. Je ne pense pas qu'il soit resté à proximité de Baker, mais il n'a pas forcément gagné Salt Station. À cause de ses écluses d'accès il lui serait difficile d'y pénétrer.

— On raconte qu'Opérasque a rencontré cet ingénieur de Tcherskicie en plein Chenal Noir et qu'il y aurait eu une petite guerre entre eux. Opérasque l'aurait emporté et Pavakov serait expulsé du Chenal.

— Donc Opérasque, en conclut Louria, continue vers le sud et n'est pas prêt de rentrer. Cristella, toujours pareil ?

— Je ne lui adresse plus la parole, dit Charlster. Mais je n'ai pas osé reprendre mes recherches sur les traînées lumineuses, pas plus que sur Shade et Altaï. Avez-vous progressé de votre côté ?

— La pensée que cet être venu de l'espace se balade dans les environs ne cesse de me hanter, avoua-t-elle, et je n'ai qu'une idée, le retrouver. Si l'on utilise le numéro de mon portable, on finira par découvrir qu'il appartient aux labos de Salt Station et que je l'ai emprunté. Cela ne nous conduira pas jusqu'à lui.

— Attendez, fit Charlster, il me vient une idée. Votre « alien » l'utilise peut-être pour communiquer avec les siens, mais chaque fois, par prudence, se repositionne sur Upsilon.

À partir de cette suggestion elle fit des recherches sur différents sites, mais c'était un tel travail qu'elle programma un gros ordinateur du labo pour les effectuer à sa place. Elle devait donner au moins un mot clé que l'appareil, dès qu'il apparaîtrait, bloquerait à son intention. Elle donna le numéro du portable, le mot oxygène et le mot Baker.

Son ami le chercheur en pharmacologie la rappela pour lui faire part d'un bruit qui courait dans le milieu médical.

— Tu connais cette Cristella machin ? Il paraît qu'elle est venue se faire inséminer dans la clinique où Charlster a été en observation. Tu crois qu'une partie du sperme de notre grand homme lui a été injectée ?

Catastrophée, Louria resta muette et il lui demanda si elle avait bien compris ce qu'il disait.

— Je suis abasourdie, murmura-t-elle.

Elle ne put poursuivre, craignant d'éclater en sanglots. Elle se remit au

travail mais une bouffée de haine dirigée contre Cristella l'étouffa soudain, et elle dut se rendre aux toilettes. Elle aurait voulu crier. Elle ne supportait pas la pensée que cette fille horrible puisse désormais porter un enfant de Charlster, même si ce dernier ne s'en doutait nullement. Elle réalisait que depuis qu'elle connaissait le grand physicien, elle avait inconsciemment espéré qu'un jour elle deviendrait sa compagne et porterait son enfant, qu'elle le prolongerait au-delà de la mort. Lui, la considérait comme sa fille spirituelle, son héritière et s'était comporté avec elle en père modèle. Lorsqu'elle avait appris que le sperme de Charlster avait été prélevé, elle avait combattu cette envie de se faire inséminer avec. Elle n'aurait eu aucune chance, alors que cette salope de Cristella disposait, en tant qu'Aiguilleur, du pouvoir nécessaire pour obtenir pareille faveur.

Elle rentra de bonne heure chez elle, s'abandonna à un véritable désespoir, le premier depuis la mort de sa mère, quelques années auparavant.

CHAPITRE 41

Son tour de veille terminé, Centdix s'allongeait sur sa couchette, après avoir recommandé à son remplaçant de venir le réveiller sans tarder s'il y avait du nouveau. Mais il ne parvenait pas à s'endormir, redoutait que son compagnon oublie de le prévenir. À bout de nerfs, il se rendit dans la salle des périscopes et colla son œil à l'un des oculaires disponibles.

— Rien, ils ne bougent pas, ils attendent quelque chose.

— Ils se cachent derrière ce gros iceberg, précisa Seg-Seg.

Bien qu'il ne fût pas de quart, il ne pouvait fermer l'œil.

— En venant du large on ne se doute pas que la *Chimère* se trouve en embuscade derrière ce monstre de glace.

— Tu crois que c'est le capitaine Césaire que Tom-Tom guette ?

— Et qui d'autre ? cria Centdix. Je ne sais pas comment, mais le Conseil du Tabernacle a découvert que quelqu'un venait prélever du fuphoc sur ces immenses réserves.

— Mais enfin, intervint Xonios de sa voix dolente, qui veux-tu qui ait prévenu nos amis ? Nous, nous sommes planqués ici sans pouvoir communiquer avec le reste du monde.

— Un marin de Césaire, répliqua Centdix, en s'éloignant de Xonios qui empestait toujours le carolus.

— Un Simone descend rarement à terre, donc drôle de coïncidence pour qu'un marin de Césaire rencontre un Simone et lui file le tuyau.

— Le lui vende plutôt.

Jol-Jol alerté par le ton de leurs voix, croyant à une dispute, arriva et finit par mettre son grain de sel.

— Comment un marin de Césaire aurait-il su que les propriétaires de ces réserves étaient nos frères les Simone ?

Ce qui agaçaient le plus Centdix dans ces discussions, c'était l'expression sous-jacente de tous ces regrets au sujet de leurs anciens compagnons, les

Simone. Les mots amis, frères révélèrent la grande tendresse que ces exilés éprouvaient toujours pour ceux qui avaient été leurs voisins, leurs compatriotes. Et lui-même se sentait ému, bien qu'il affirmât hautement avoir rompu le cordon ombilical et ne plus vouloir entendre parler de son peuple.

— L'ennui, finit-il par dire, c'est que la *Chimère* stationne dans cette baie depuis une semaine et que nous sommes sur le qui-vive. Moralement, nous ne tiendrons pas le coup. Nous avons organisé notre retraite clandestine, mais si jamais ils fouillent les réservoirs et toutes ces dépendances ?

— Tout dépend, dit Seg-Seg, s'ils oseront s'attaquer à Césaire et à ses marins pour les faire parler.

Césaire révélera éventuellement que ce sont des Simone qui habitent là, et ouvrent les vannes.

— Moi qui attendais de Césaire une de ces femmes grandes qui se prostituent. Je ne pense pas qu'il y aura pensé.

— Jamais Césaire ne fera une chose pareille, lança Jol-Jol, furieuse. Il a de la moralité, lui.

— Toi, tu t'en fous, hurla Seg-Seg, tu baisses avec Centdix. Moi, je baise avec moi-même. C'est pas drôle.

Il évita de regarder Xonios qui sans la moindre pudeur lui avait proposé un arrangement sexuel entre eux. Si encore il n'avait pas empesté le carolus, peut-être se serait-il décidé.

— Arrêtez avec ces stupidités, ordonna Centdix.

Mais Seg-Seg répliqua que pour lui ce n'était pas si stupide que ça et qu'il aurait bien aimé avoir une compagne. Il ne le disait pas, mais il estimait que Jol-Jol aurait dû être à leur disposition à tour de rôle. Centdix prêchait la communauté d'action et de cohabitation, mais question fille il se la réservait jalousement.

— Si Césaire parle de nous, ils viendront nous chercher pour nous exiler à des milliers de kilomètres d'ici.

— Et s'ils nous pardonnaient et nous permettaient de vivre à nouveau avec eux sur la *Chimère*, rêvait tout haut Jol-Jol.

— Moi, je veux bien, s'écria Xonios. Mais pas question de retourner soigner ces sales cabots. Tu comprends, ils se doutent qu'ils finiront dans les assiettes et ils sont vraiment mauvais.

— Je ne crois pas qu'ils nous exilent, dit Seg-Seg, parce que nous pouvons toujours revendre l'emplacement de ces millions de tonnes de fuphoc.

Un jour, Centdix avait relevé les chiffres de toutes les jauges et l'addition totale l'avait laissé sans voix. Il n'en avait pas parlé aux trois autres, même pas à sa compagne, de crainte d'avoir commis une erreur de calcul. Il se promettait de recommencer ces comptes quand ils ne seraient plus sous la menace des leurs. Il redoutait Tom-Tom et le Conseil du Tabernacle, pensait que jamais ils ne pourraient rentrer en grâce. Les autres se berçaient de cet espoir insensé. Si c'était nécessaire à leur moral il n'y voyait pas d'inconvénient, tant qu'ils ne commettraient pas d'action désespérée. Il redoutait surtout qu'à l'heure du quart Xonios ou Seg-Seg ne sorte, ne descende vers la banquise pour héler les gardes à bord du bateau. Ce qui expliquait qu'il ne pouvait pas dormir tranquille, et la fatigue commençait à lui donner des hallucinations. Au détour d'une coursive il croyait apercevoir Tom-Tom en train de le chercher dans les méandres de ces installations gigantesques. Les Harponneurs n'avaient pas lésiné sur les matériaux et leurs efforts. Un travail dantesque qui avait dû leur prendre plusieurs années.

— Je vais faire du café, annonça Xonios. Nous en avons tous besoin et puis je vais manger un morceau, qui veut quelque chose ?

Il était le seul à avoir encore de l'appétit, pensa Centdix en collant son œil à l'oculaire. Dans la nuit hivernale de l'Antarctique, seul l'infrarouge repérait la *Chimère* ancrée sans lumières. Il s'imagina dans sa cabine, en train de lire un bouquin avec sa mère qui ronflait de l'autre côté de la cloison.

CHAPITRE 42

Le gros ordinateur avait considérablement chargé sa mémoire vive à partir du nom Baxter, la station possédant plusieurs sites. Le mot oxygène n'avait récolté qu'une dizaine d'infos, quant au numéro du portable, deux seulement. Et sur ces deux l'une désignait le site Upsilon, bien entendu. Par contre, la deuxième reliée à celles du mot oxygène lui donna une première indication qui lui fit battre le cœur, jusqu'à ce qu'elle cherche dans la liste imposante de Baker Station. Chaque info était suivie par une série de chiffres, certainement un code propre à l'appareil. Elle chargea son portable avec ce qui l'intéressait, filtra ces données une deuxième fois puis une troisième, et la synthèse lui donna aussi deux indications.

Elle essaya de maîtriser son impatience jusqu'au soir dix heures. Dans la fébrilité de son excitation elle en oubliait que Charlster serait père d'un bébé à son insu, et que la mère en serait cette intrigante de Cristella.

Dans la soirée, lorsque le visage du vieux savant apparut, la fatigue extrême qui en bouleversait les traits l'effraya. Dès qu'elle parla de consulter un médecin, il protesta aigrement, disant qu'il en avait par-dessus la tête.

— Vous deviez vous rendre dans un labo de la Manu, lui rappela-t-elle sans s'émouvoir de ses humeurs.

— Foutez-moi la paix. Si vous m'appellez pour ces conneries, allez au diable.

— Non, attendez, je crois que je tiens notre « alien ». Du moins j'ai deux indications intéressantes.

Désormais, elle était certaine qu'il savait que Cristella s'était fait inséminer avec son sperme, et cette pensée devait le torturer.

— Eh bien, qu'attendez-vous pour m'en parler, je n'ai pas de temps à perdre.

— Notre inconnu venu de l'espace se trouve toujours à Baker Station, mais son appareil à oxygène est en panne et il a demandé de l'aide à un certain Antony, qui habite Salt Station.

— Donc, il a su utiliser le portable pour se débrouiller ?

— Apparemment oui, mais j'ignore comment. Cet Antony lui a donné une adresse et devinez...

— J'ai horreur des devinettes.

— Il s'agit de Harasson. En fait, Antony a suggéré cette adresse. Il a parlé à notre homme de petites merveilles que l'on trouvait à Baker, chez un marchand de coucous. Il a répété trois fois le mot. Il a continué en précisant que si un vieil ouvrier fabriquait les plus beaux, il valait mieux s'adresser à son neveu pour conclure l'affaire.

— Qu'attendez-vous pour filer là-bas ? grogna-t-il.

— J'arrive de congé avec deux jours de retard à cause de cette perte de temps dans la forêt. Je ne peux pas demander à nouveau à m'absenter sans attirer l'attention. Les Aiguilleurs me surveillent. Ne pouvez-vous y aller vous-même ?

— Pour avoir Cristella sur mes talons ? Elle ne va pas me lâcher de quelque temps.

Bien sûr, pendant neuf mois pour que Charlster reconnaisse l'enfant. Il ne lui suffisait pas de lui voler sa semence, elle voudrait aussi qu'il endosse sa paternité. Ainsi son enfant, fille ou garçon, aurait le label Charlster. C'était ridicule, affligeant et grotesque.

— Je vais voir ce que je peux faire, finit par dire le physicien. Ce sont des informations importantes.

— Que pensez-vous de ce Harasson, lui aussi serait-il venu de l'espace, jadis ? D'après ce que je sais de la fabrique de coucous, elle existe à Baker depuis plusieurs décennies. Les Harasson prétendent que leurs ancêtres seraient venus de Suisse avant la période glaciaire, pour s'installer au Canada.

— N'oubliez jamais une chose. Salt Station fut une base spatiale d'où partaient les navettes vers la Lune, puis plus tard vers les astronefs, et plus proche de nous vers le Bulb, ce SAS englouti par le Pacifique. Les deux autres étaient l'une dans le Nord et l'autre à Concrete Station, à proximité de l'équateur, dans l'océan Indien. Il y a donc à Salt Station comme une tradition spatiale qui n'est pas vraiment ancienne. Je suis sûr que cet endroit correspondait encore avec le Bulb voici une trentaine d'années. C'est par cette base que sont venus sur Terre les Roux, et les loupés, vous savez, ces hybrides qu'une technique déréglée fabriquait à la chaîne, on les appelait aussi des garous.

Louria en frissonnait, ayant vu, petite fille, des photographies de ces monstres, des animaux à visage humain ou des humains avec des pattes de

chèvre, de cochon.

— Ils ont disparu heureusement.

— Ce n'est pas certain et je ne serais pas étonné qu'ils survivent quelque part. Certains se reproduisaient si par hasard ils avaient la même origine animale.

— Mais la base a cessé de fonctionner ?

— Il y aurait eu explosion d'une navette avec forte radioactivité. Les installations ont été noyées sous un mélange de béton et de plomb. Tout comme celles du Nord. Je ne serai pas sur le site demain à huit heures, mais le soir.

Elle veilla pour essayer d'approcher les Harasson et leur fabrique de coucous, découvrit qu'ils avaient des représentants qui se rendaient jusque dans les Compagnies de l'Est sibérien. Ces pendulettes, connaissaient donc un gros succès. Elle avait accroché la sienne mais avait fini par interrompre les irrutions du petit oiseau coloré, ses coucous répétés finissant par l'énerver. Elle n'avait même pas remonté les poids du mécanisme, en dépit des recommandations de Harasson, et les aiguilles restaient fixes désormais. Sans trop s'expliquer pourquoi, la présence de cet objet la gênait et elle trouvait que c'était un achat ridicule, qui ne convenait pas à son intérieur très strict, très fonctionnel, où elle évitait de laisser transparaître sa personnalité. Même ses vêtements étaient dissimulés dans un placard, et dans sa salle de bains elle cachait ses produits de beauté, ne supportant pas l'idée qu'un curieux se piquant de psychologie ou de psychanalyse n'en déduise des vérités qu'elle dissimulait. Elle pensait à ces agents secrets qui, sans se cacher, fouillaient régulièrement les compartiments de ceux qui travaillaient comme elle dans des labos officiels.

Elle dut attendre le lendemain soir pour retrouver Charlster sur Upsilon. Il lui sembla que son ami était en meilleure forme.

— Hyponias va se rendre à Baker Station, et plus particulièrement chez les Harasson. Il emporte une batterie d'appareils de taille réduite pour effectuer des relevés de toute nature.

Muette de stupeur, craignant qu'une catastrophe ne les menace à court terme, elle finit par attirer l'attention de Charlster sur son image incrustée.

— Bon, dit-il, je vois que ça vous déplaît mais je lui fais confiance. Il n'est pas Aiguilleur et c'est un authentique scientifique. Grâce à lui l'astronomie, science nouvelle puisque interdite durant des siècles, pourrait faire des progrès considérables. Ici, à 87°7 Station, c'est le seul dont les études depuis

le début se sont orientées vers cette science, alors que tous les autres crétins nous arrivent d'autres formations.

— Hé, protesta-t-elle furieusement, j'en viens aussi moi. Suis-je un « alien » pour vous qui venez de la physique ?

— Je ne vous confonds pas avec ces imbéciles. J'ai confié mes observations avec Hyponias, au sujet d'une navette qui effectuerait des allées et venues entre Altaï et l'hémisphère Sud, et j'ai parlé de cette capsule qui accidentellement ou volontairement s'est posée près de Baker Station.

— Volontairement, puisque l'inconnu a déjà des relations, des points de chute si j'ose dire. Vous n'avez pas parlé de Shade ?

— Non, seulement Hyponias est un petit malin, mais surtout un excellent astronome et un grand calculateur. Il avait un petit sourire entendu lorsque je parlais d'Altaï et je m'attendais à ce qu'il m'interrompe pour me dire, arrêtez de me parler d'Altaï, alors qu'il y a un machin artificiel derrière ce morceau de Lune.

— Je reste tout de même méfiante. S'il est ambitieux et rêve de diriger l'observatoire, il pourrait nous trahir, et en reconnaissance les Aiguilleurs lui offriraient le poste qu'il désire.

— Je ne l'ai jamais entendu revendiquer la direction de l'observatoire, se fâcha Charlster. Vous voyez la trahison partout, deviendriez-vous parano ?

— Vous faites trop confiance, lui rétorqua-t-elle, peut-être du fait de votre grand âge. Il n'y a qu'envers Cristella que vous restez sur vos gardes. Mais est-ce que ce sera toujours suffisant comme attitude ?

Il en resta cloué de stupeur, fronça les sourcils, commença de parler mais aucun son ne sortait de sa bouche. Il toussa et reprit :

— Ça veut dire quoi ?

— Mais absolument rien, qu'allez-vous imaginer ?

— Est-ce à cause de mon séjour en clinique imposé par cette foldingue ?

— Je constate seulement. Je ne suis plus à vos côtés et les relations par Upsilon sont trop techniques. Elles manquent de présence physique, de chaleur humaine. Vous vous êtes donc rabattu sur ce garçon, brillant astronome j'en conviens, mais vous vous confiez à lui un peu trop imprudemment sans avoir essayé d'en apprendre plus sur son passé. D'où vient-il ? Qui a payé ses études, surtout celles d'astronome qui sont longues et coûteuses, puisque récentes. Elles nécessitent la contribution de professeurs

nombreux qui abandonnent leur discipline pour se consacrer à une toute petite partie de cette science. Un domaine si vaste qu'il faudra des années pour en revenir au niveau du jour où elle fut interdite. Ce qui veut dire que nous serons alors sur le plan des chercheurs de 2050, au moment de l'explosion de la Lune.

CHAPITRE 43

L'installateur des périscopes n'avait pas prévu que l'on puisse observer au-delà de cet horizon qui à ras de banquise se rapprochait considérablement. Aussi, l'apparition du *Staple* surprit-elle l'observateur de veille, Xonios, qui en découvrant, dans le crépuscule très court précédant la nuit de vingt heures, la silhouette du remorqueur, se mit à hurler de toutes ses forces, provoquant un branle-bas général et une belle panique. Tous s'y attendaient mais le moment venu ne savaient plus que faire, oublièrent les consignes pourtant étudiées et acceptées ensemble. Il fallut que Centdix, tout aussi épouvanté qu'eux, se mette dans une colère effroyable pour qu'ils se calment et prennent leur poste.

— Hé, fit Seg-Seg, y a pas qu'une barge mais deux. L'une derrière l'autre, avec chacune un barreur, je suppose.

Ce que constatait Centdix.

— Vont-ils jeter l'ancre et attendre d'avoir dormi pour commencer le pompage ?

Centdix secouait la tête sans répondre. Le capitaine Césaire allait, certes, mouiller des ancres mais un canot tirerait le sea-line jusqu'à la plage, jusqu'aux vannes enfoncées sous la glace. Il fallait déblayer celle-ci, ouvrir la trappe pour y accéder. Il y en avait quatre mais si les nouveaux venus ne disposaient que d'un sea-line, une seule serait ouverte.

À l'unanimité ils avaient décidé de ne pas bouger, de laisser croire qu'ils n'étaient plus là. Bien entendu, Césaire voudrait les rencontrer, s'agiterait beaucoup mais il n'avait aucun moyen de pénétrer dans l'installation. Seulement ses gesticulations surveillées par les Simone leur apparaîtraient bizarres.

— Certainement, mais dans le fond ce que veut Césaire c'est de l'huile. S'il se rend compte que la vanne en fournit, il n'ira pas chercher plus loin, remplira ses barges et repartira. Je ne sais si nos frères interviendront ici, mais peut-être veulent-ils savoir à qui Césaire livre ces quantités importantes de fuphoc.

— Ne nous avait-il pas dit qu'il allait interrompre momentanément ses allées et venues ? Il avait pompé quatre-vingt mille tonnes. Nous ne savons évidemment pas pour qui, mais il est resté plusieurs semaines sans revenir.

— Ce qui m'intrigue, dit Jol-Jol, c'est que Tom-Tom et le Conseil aient été prévenus que le remorqueur reviendrait sur les lieux. Comment l'ont-ils appris ?

— En interceptant un échange radio ?

— Dans ce cas, il aurait fallu que la *Chimère* se trouve à proximité de l'émetteur ou du récepteur. Dans un rayon de cent kilomètres, certainement moins, une distance la rapprochant trop au risque d'être repérée par un radar. Ni les radios ni les radars n'ont une grande portée faute d'avoir été réparés ou renouvelés, que ce soit chez nous comme chez les autres.

Le remorqueur courait sur son erre, freiné par la masse des barges qui n'avaient pas son étrave profilée. Il finit par stopper et les ancrs furent mouillées. Elles le furent aussi depuis les tankers et les remorques furent molliées.

Personne ne bougea à bord du *Staple*, comme à bord des barges où l'on avait aménagé des roofs assez bas.

— Ils dorment ou ils bouffent, s'énerva Seg-Seg, c'est insoutenable, vous ne trouvez pas ?

— Reste calme. La nuit est là et même s'ils débarquent avec le sea-line pour le brancher à la vanne, ils le feront dans le rayon d'un projecteur au faisceau limité, si bien que, depuis la *Chimère*, on ne découvrira pas tous leurs gestes.

— Et si Tom-Tom décidait d'un débarquement sur la plage ? évoqua Jol-Jol.

— Pourquoi pas une double action, un débarquement et un arraisonnement à bord du remorqueur ? ajouta Xonios.

Ce qui fit pouffer Centdix d'un rire hystérique. Il hoquetait, s'étouffait et les trois autres, sidérés, le regardaient avec inquiétude jusqu'à ce qu'il parvienne à articuler :

— Vous les voyez avec des armes plus grandes qu'eux, tous entre soixante et quatre-vingts centimètres, lancés à l'assaut de ces géants, de ces brutes qui d'un revers de main les enverraient à dix mètres. Non mais, vous rêvez ou quoi ? Vous oubliez que ces marins, Césaire le premier, font au moins deux fois la taille du plus grand, quand ce n'est pas trois fois. Ces types-là, quand ils les verront arriver, les prendront pour des pingouins venant par curiosité regarder ce qui se passe. Nos frères, puisque vous aimez les appeler ainsi, ne feront peur à personne et pour maîtriser ces géants ils devraient commencer par tirer sur quelques-uns, obligeant les autres à lever les bras en l'air. Mais ils

ne le feront pas, parce que ce sont indécrottablement des pacifistes imbéciles, Tom-Tom et le Conseil les premiers. Il n'y a eu que nous, les Neveux-grands, pour avoir osé nous révolter, prendre les armes et essayer de nous tailler un empire. Nous avons échoué mais nous en avons la volonté, nous avons la rage au cœur et notre petite taille ne nous rendait pas froussards.

Ses amis l'écoutaient, consternés. Ils n'aimaient pas que l'on se moque de la taille des Simone, que Centdix traite ceux de la *Chimère* de froussards et de nains ridicules. Le mot n'avait pas été prononcé, mais il était dans l'esprit de Centdix qui, grâce à sa taille supérieure, se croyait hors du lot.

— Un commando, continuait-il plié en deux, deux commandos, pourquoi pas trois ou quatre ?

— Arrête, cria Jol-Jol, tu n'es pas drôle.

Il la regarda, furieux d'être interrompu, regarda les autres, comprit qu'il était allé trop loin, qu'ils étaient humiliés pour leurs frères, eux, les Neveuxgrands qui avaient la chance d'atteindre ou de dépasser les cent centimètres.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Non mais, vous les voyez accourir en brandissant des carabines ou des lance-missiles de poing ?

— S'ils sont pacifistes cela ne veut pas dire que ce sont des trouillards comme tu l'as dit, fit Seg-Seg avec un air de grande dignité, et pour ma part je ne veux pas qu'on les insulte. Nous avons voulu nous révolter bêtement, prendre le pouvoir et nous avons été sanctionnés, punis, exilés. Moi, j'accepte mon sort, même si je regrette notre société si chaleureuse.

Les autres approuvaient et Centdix se vit détrôné, rejeté lorsque Jol-Jol vint à son secours.

— Au lieu de nous chamailler, suivons le cours des opérations.

Ils se précipitèrent aux périscopes. Le grand canot du remorqueur tirant le sea-line venait d'accoster. Tandis que ses hommes le halaient, Césaire, dans la lumière d'un projecteur tenu par un marin, s'approchait du regard caché des vannes, tout en fixant la longue banquette de glace signalant le haut de l'installation. Il attendait que, comme d'habitude, coulisse une immense trappe couverte de glace, qui dévoilerait le puits où se déplaçait un monte-charge. Les petits Simone en jaillissaient chaque fois comme des lutins.

CHAPITRE 44

Ce fut un très beau défilé que des foules inattendues applaudirent avec enthousiasme. Les troupes rapatriées des Altiplanos, sous le commandement du colonel Magon, emballèrent les spectateurs par leur formation disciplinée. On ne savait pas que ces soldats qui combattaient depuis de longs mois là-bas dans le Nord, dans des conditions difficiles, pouvaient être aussi fringants d'apparence. Les armes puissantes suivaient à bord de plates-formes sur rail et le colonel, dans la tribune de la Présidence, était enchanté. Yeuse aurait voulu que l'ancien chef d'état-major, Benfield, fût à ses côtés, en signe de reconnaissance de ses services, mais il restait intouchable, continuait sa propre guerre, plutôt une guérilla dans les hauteurs proches de la Ceinture de Feu. Les supplétifs qu'il avait pu payer au début ne l'étaient plus et l'abandonnaient. Entouré d'une poignée d'hommes, le vieux bravache poursuivait sa lutte contre la Caste et Yeuse l'imaginait dépenaillé, exténué, atteint par les inconvénients de l'âge et en était désolée. Elle regrettait de l'avoir limogé aussi sèchement, sans même lui offrir un poste honoraire.

L'hydravion survola le défilé, et laissa tomber des myriades de fleurs en papier que les gosses des écoles avaient coloriées, découpées. Il y avait un air de fête dans cette cérémonie, mais tous savaient que ces troupes allaient embarquer dès le lendemain à bord du *Rewa* pour débarquer là-bas, en banquise antarctique de la mer de Weddell. Des combinaisons isolantes avaient été fabriquées en grande série, mais seulement dix pour cent d'entre elles étaient autochauffantes. Les autres garantissaient contre un moins trente durant quelques heures.

— Attention, l'avait prévenue Reiner, ne recommencez pas les erreurs de tous ceux qui, jadis, avant la glaciation, voulaient conquérir la Russie, enfin ce que nous appelons la Sibérie. Le dernier de ces fous s'appelait Hitler et y a perdu sa place de dictateur. L'Antarctique c'est presque aussi grand, mais plus désert.

— Vous êtes toujours un oiseau de mauvais augure, lui avait rétorqué Yeuse. Nous emporterons des abris démontables parfaitement calorifugés, dans lesquels il fera bon vivre, et nous avons même des véhicules à chenilles, des trucks ferroviaires adaptés.

Un petit atelier n'en avait sorti que quatre, mais doublerait sa production si on lui fournissait le matériau nécessaire, surtout l'alliage complexe caoutchouc-acier pour les chenilles.

Son conseiller privé ne paraissait pas convaincu. Tout ce que citait Yeuse, il l'avait vérifié et ne partageait pas ses certitudes. Il avait aussi étudié les projets d'une implantation fortifiée avec un sous-sol inattaquable. Sa réalisation demanderait des années à condition de disposer également du matériel indispensable.

En attendant, ces troupes d'élite souffriraient plus que dans les Altiplanos. Seule certitude pour elles, l'absence de radiations mortelles.

Le *Rewa* avait été magnifiquement rénové et deviendrait une unité indispensable pour la Patagonie occidentale. Il pourrait chasser les éléphants de mer, les dépecer, les fondre, envoyer l'huile dans une barge dont la construction s'achevait. Deux autres suivraient. Un équipement militaire transformait le phoquier en bâtiment capable d'affronter n'importe quelle situation maritime ou terrestre. Si le débarquement provoquait une riposte des Roux ou de quiconque, les batteries de lance-missiles, en nombre suffisant, couvriraient les assauts des commandos. Reiner jugeait le colonel Magon apte à cette mission. Il saurait organiser son camp de base si la logistique suivait. Ce qui n'était pas encore certain. Il aurait fallu un bateau plus petit, mais équipé de moteurs de mille chevaux pour transporter le nécessaire. Par exemple, le *Staple* du capitaine Césaire aurait été l'idéal. Il avait suggéré à Yeuse de le louer le temps de l'opération militaire.

— Impossible. Le remorqueur ne cessera d'aller et venir pour remplir ses deux barges et les livrer ici. Césaire ne voudra pas accepter cette location.

— Mais, fit remarquer Reiner, puisqu'il repart à vide, ne peut-il pas faire le détour par la mer de Weddell pour livrer ravitaillement et fournitures à Magon ?

— Et perdre quinze jours pour ce faire ? Il veut que les deux cent mille tonnes soient ici, en Patagonie, au plus tôt.

— Nous aurons un problème de stockage, s'inquiéta Reiner. Il faut trouver des trains complets de wagons-citernes. En Patagonie orientale, des citernes rouillent dans les entrepôts.

Yeuse détestait ses voisins, état que dirigeait un ancien professeur de philosophie. Il ne faisait pas de miracles, mais il gouvernait avec une grande sagesse, et essayait surtout d'exploiter les ressources locales. Il favorisait certaines cultures inattendues comme la vigne, le café sur les plateaux rôtis par la chaleur, le maïs, le coton. Il exportait du café et du vin, achetait de l'huile à de petits trafiquants. Ce que ne lui pardonnait pas Yeuse qui n'avait pourtant plus d'idéal écologiste, c'était d'utiliser des locomotives nucléaires pour produire de l'électricité. Reiner regrettait ces relations tendues. Ils auraient pu racheter à leur voisin des locos et surtout des wagons-citernes.

— Il en faudrait deux mille de cent tonnes chacun.

Mais Yeuse, pour montrer qu'elle était excédée, lui tourna le dos et parla avec le colonel Magon.

CHAPITRE 45

Jdriège veillait sur cette banquise qui prolongeait l'issue du Chenal Noir en se reliant à la banquise antarctique, dans la mer d'Amundsen. Il était le seul à user de ce nom donné par les Hommes du Chaud à cette zone marine. Il passait ses journées à chasser le phoque, surtout l'otarie, à se baigner dans l'eau glacée. Il recevait quotidiennement les visites de tribus voisines, les femmes restaient parfois un jour ou deux avec lui. Enfin une nuit puisque celle-ci devenait peu à peu totale avec l'hiver austral.

Il était surtout à l'écoute de la Voix, mais celle-ci se faisait rare. De même l'esprit de son père ne se manifestait guère. Il pensait qu'il avait rejoint son tombeau, sa mère Jdrou et ce Jdrièle qui se disait son père, alors que le vrai habitait les Kerguelen.

Jdriège savait que celui qui arriverait d'abord serait son oncle Liensun, le frère de son père Jdrien, le demi-frère. Il s'embrouillait vraiment dans cette nomenclature familiale, et n'essayait pas d'aller au-delà. Quand Liensun lui disait que Fleur était sa tante, il ne pouvait faire l'amour avec elle, il rejetait totalement cette pensée. Ce n'étaient que des stupidités d'Hommes du Chaud, du Cauchemar, qui ne savaient qu'inventer pour contrarier les pulsions des Roux. Ils n'aimaient pas leur fourrure, leur force, leur sexe nu. Ils n'aimaient rien dans son peuple.

Il ne savait que penser de Liensun qui, sans lui montrer un grand attachement, ne le méprisait pas. Il lui avait simplement dit ce qu'il pensait raisonnable de dire, et avait laissé Fleur libre de ses choix amoureux. Mais Fleur l'avait repoussé et il avait beau s'ébattre des heures et des heures avec les plus belles Rousses, il ne pouvait oublier cette fille du Chaud. D'autant plus qu'il maîtrisait totalement son corps et pouvait supporter de longues heures l'atmosphère surchauffée où vivait son amie. Liensun lui avait expliqué qu'il fabriquait ses propres cryohormones mais lui s'en moquait, remerciait son père de lui avoir soufflé la recette.

Oui, le demi-frère de son père allait donc parvenir au bout de ce Chenal Noir, à bord d'un étrange véhicule comme il n'en avait jamais vu. Un bloc de métal ou d'autre matériau qui glissait sur la neige ou la glace. Comme un traîneau de ces Inuits qu'ils avaient aperçus dans le Nord. Il pensait au Nord avec satisfaction et fierté. Il avait combattu les Hommes du Chaud, les avait forcés à faire demi-tour lorsqu'ils poursuivaient son peuple, avait fait éclater le fusil de l'un d'eux entre ses mains. Son esprit renforcé, guidé par celui de

Jdrien, était d'une puissance inouïe. Il reviendrait plus tard dans le Nord, quand ces envahisseurs qui s'annonçaient derrière Liensun, ces hommes du Cauchemar, auraient été eux aussi humiliés et renvoyés chez eux. Il était là pour les empêcher d'installer un réseau de grands traits noirs sur son pays. Il bloquerait les machines, il ferait exploser les armes. Et tous les Roux de l'Antarctique seraient derrière lui pour lui insuffler leur force.

Liensun arriverait avec un traîneau sans chiens, mais que ferait-il ? Lui, Jdriège lui conseillerait de rejoindre Lien Rag, son père, là-bas, aux Kerguelen. Il lui ferait comprendre, sans le malmener, qu'il ne pouvait espérer rester sur ce sol avec son engin.

Lorsqu'il se souvenait qu'il avait accompli sa mission dans le Nord et conduit son peuple jusqu'ici, qu'il avait résolu toutes les difficultés rencontrées dans le Chenal Noir, surtout la faim, il se redressait fièrement, bombait son torse, le martelait de ses poings et poussait un hurlement de loup.

Puis, il regardait vers le Chenal Noir dont la nuit épaisse traçait un nuage plus sombre dans la nuit normale de l'hiver austral, gonflait l'horizon d'une menace effrayante. Mais lui n'avait pas eu peur, bien qu'il ait failli mourir plusieurs fois aussi bien à l'aller qu'au retour.

Les Roux venus du Nord s'adaptaient non sans mal, certains regrettant le voisinage des Hommes du Chaud, mais ils n'étaient plus sous sa responsabilité. Lui attendait Liensun, et aussi les autres très nombreux voyageant dans de gros traîneaux, roulant sur des traits noirs qu'ils appelaient rails.

CHAPITRE 46

Deux jours plus tard, le visage d'Hyponias apparut sur Upsilon, avant même celui de Charlster. Il les contactait depuis Baker Station et, malgré son ton mesuré, Louria comprit très vite qu'il avait fait des découvertes intéressantes.

— Une première chose, Harasson, le patron de la fabrique de pendulettes qui se prétend neveu de Melchior, n'a aucun lien de parenté avec lui. C'est Melchior qui est vraiment originaire du pays, Melchior qui descend d'une très vieille lignée d'horlogers. Harasson n'est apparu que voici quelques années, alors qu'avec le réchauffement les habitants de Baker s'affolaient et fuyaient. La station fut détruite par un affaissement de la couche de glace et dut être reconstruite entièrement. La verrière avait disparu et on ne la remplaça pas. Peu d'anciens habitants retournèrent sur les lieux, préférant rester là où ils s'étaient réfugiés. Si bien que Harasson peut raconter ce qu'il veut. C'est tout de même lui qui a donné une telle impulsion à la fabrique de coucous qui végétait. Le vieux ne parvenait pas à en vivre, et il connaît aujourd'hui une vieillesse heureuse.

— Mais, fit Louria, méfiante, comment avez-vous pu apprendre tout ça ?

— J'ai un copain qui gère les archives identitaires de la Panaméricaine. Le type qui a pris le nom de Harasson n'y figure pas. Ça n'a rien d'étonnant ni de répréhensible car bien des gens de l'extrême Sud sont remontés vers le Nord à cause de la Ceinture de Feu. Harasson peut prétendre venir de l'Amérique centrale en cas de contrôle tatillon.

— Autre chose ? demanda Charlster impatient.

— Harasson possède une cabane de trappeur tout au bout du lac Baker. En réalité, c'est aussi une cabane de pêcheur. Les gens les construisent sur pilotis en travers des bras du fleuve Thelon et pêchent de l'intérieur, mais quand ils veulent chasser ils partent dans la forêt.

— Pourquoi notre voyageur de l'espace se serait-il réfugié dans le local de la pompe à eau dans ce cas ? s'étonna Louria.

— Parce que cette pompe est alimentée à l'électricité, et que pour faire fonctionner son filtre à oxygène il avait besoin de cette électricité. La cabane de pêche et de chasse de Harasson est éclairée, chauffée à l'huile. Je me suis rendu à la station mère qui alimente en eau Baker Station. Elle fonctionne

automatiquement et j'ai pu m'y balader sans rencontrer quelqu'un. Savez-vous que le dernier chiffre relevé au compteur électrique de la sous-station du lac Baker a fait un tel bond que le préposé a préparé un rapport pour ses supérieurs ? Seulement ce rapport n'est jamais parti et le préposé est mort dans un accident. J'ai retrouvé ce rapport dans la mémoire résiduelle de l'ordinateur de l'Office des Eaux. Apparemment, ceux qui avaient intérêt à l'empêcher d'envoyer son rapport l'ignoraient.

— Ils auraient tué l'employé de la station mère ?

— Le pauvre s'est noyé dans son excès de zèle. Son rapport fait, il s'est rendu à la sous-station, mais curieusement a effectué un détour du côté de la glace fragile, et s'est englouti dans le lac.

— Je ne comprends toujours pas, insista Louria. Nous avons retrouvé la piste de Harasson parce que j'ai filtré des dizaines de contacts avec plusieurs sites. J'en ai conclu que l'«alien» avait besoin d'oxygène, qu'il avait contacté cet Antony qui lui avait indiqué la marche à suivre, la fabrique de coucous.

— Avez-vous les dates ? demanda Hyponias.

— Les dates ?

— J'ai vérifié. Votre récolte d'informations a été effectuée sur une période de trois mois, et celles que vous avez utilisées dataient du début de ces trois mois. Votre ordinateur de regroupement a dû vous fournir ces dates.

Elle resta assommée. Cette série de chiffres qui accompagnait chaque liste de collectes était donc une date codée. Elle n'en avait pas tenu compte, remettant à plus tard d'en chercher l'explication.

— J'ai cru qu'il s'agissait d'un code interne à l'appareil.

— Ne culpabilisez pas, dit gentiment Hyponias, le résultat est que malgré tout nous avons retrouvé la trace de cet inconnu. Je crois qu'il ne parvient pas à s'adapter à l'atmosphère moins riche en oxygène de notre Terre, et que par ailleurs il a d'énormes besoins en électricité. Un filtre extrayant l'oxygène de l'air ne devrait pas dépenser plus d'un kilowatt à l'heure, d'après mes estimations. Or le chiffre relevé à la station mère de l'Office des Eaux est énorme, je dis bien énorme. Comme si ce type se nourrissait d'électricité.

Bizarrement, Louria crut avoir déjà entendu ce genre de phrase. Etait-ce une plaisanterie de laboratoire lorsqu'on se moquait d'un chercheur qui usait de nombreux kilowatts ? Ou bien un reproche que lui auraient fait ses parents, lorsque, jeune fille, elle branchait ses appareils de recherches sur l'installation familiale, faisant sauter les fusibles et grossissant la facture ? Elle ne savait

plus.

— Chez les Harasson j'ai fait des trouvailles assez intéressantes. De la radioactivité c'est certain, mais aussi de l'ozone. Et cette production d'ozone je ne sais comment l'expliquer. J'ai repéré aussi une partie de l'atelier interdite au public. Mes capteurs y ont situé un organisme vivant mais différent d'un organisme humain. Et mon spectrographe en a dessiné des contours si effarants que je doute encore de sa fiabilité. Mes capteurs audio n'ont enregistré que des sortes de crissements, comme si quelqu'un s'amusait à strier le plancher de cette pièce avec un outil très aiguisé. Louria, vous avez comme moi vu que cette fabrique est construite en bois. J'avais remarqué de longues stries dans l'atelier d'exposition, comme si un fauve y avait fait ses griffes. Mais un fauve de la taille d'un lion au moins.

— Un ours, un grizzly, proposa Charlster.

— Oui, pourquoi pas ? Mais un grizzly diffuserait-il une odeur d'ozone ? Plutôt un relent âcre de fauve, non ?

— Qu'allez-vous faire, continuer ou bien revenir ?

— Attendez, je vous dois une autre explication. Si vraiment cet être venu d'ailleurs habite chez Harasson, comment pouvait-il être là-bas dans cette tranchée, ce local de la pompe à eau le jour où vous y étiez, Louria ? Je pense que vous avez failli l'apercevoir et qu'il a été rapatrié par Harasson, chez lui, mais que jusque-là il vivait là-bas, entre la hutte de pêche et le local de la pompe. Ce tunnel que vous n'avez pas voulu emprunter à cause de son odeur animale lui a permis de rejoindre sa hutte sur pilotis, chaque fois qu'il avait régénéré son organisme et accumulé de l'électricité.

— Vous pensez qu'il la... bouffe vraiment ? demanda-t-elle, sachant que sa question était ridicule.

— Houla ! Vous avez dû lire des livres de science-fiction interdits durant votre jeunesse. Non, c'était une expression comme une autre. Je pense qu'il se balade toujours dans son scaphandre, et que celui-ci est doté de batteries qu'il doit recharger régulièrement.

Elle sourit de sa propre stupidité.

— J'ai acheté un coucou, un de ceux en bois et Harasson m'a recommandé de ne jamais cesser de le remonter, sinon les engrenages se collent. Ils ont beau faire sécher ce bois, il exsude une sève résineuse genre glu. Vous remontez régulièrement le vôtre ?

— Bien sûr, dit-elle, refusant d'expliquer que le coucou jurait avec la décoration austère de son compartiment, et ne voulant pas jouer la snob

bêcheuse avec cet Hyponias, un garçon nature dépourvu de toute prétention.

Elle regardait son visage irrégulier avec un certain plaisir, n'aurait pas détesté qu'il lui rende visite. Mais à cause de Charlster elle n'osait pas l'inviter franchement. Et ce fut le vieux savant qui conseilla au jeune astronome de rencontrer Louria avant de rejoindre 87°7 Station.

— Avec grand plaisir, dit-il, regardant la jeune femme avec une expression complice.

Il ajouta qu'il s'introduirait chez les Harasson en se laissant enfermer dans l'atelier, pour visiter cette pièce étrange et verrouillée, où un être de taille inhabituelle diffusait de l'ozone et éraillait le plancher à chaque pas.

— Je pense vous voir demain soir, dit-il à l'intention de Louria.

Avec beaucoup de tact il s'effaça, la laissant en tête à tête avec Charlster. Ce dernier lui demanda son appréciation sur le garçon, et elle répondit qu'il avait fait de l'excellent travail mais qu'il avait eu beaucoup de chance et énormément de perspicacité, ce qui parut agacer Charlster.

— Vous faites une belle hypocrite. Vous le dévoriez des yeux et je suis certain que vous allez lui sauter dessus dès qu'il sera à votre porte.

— Ne mélangez pas tout. C'est un homme séduisant, mais je trouve qu'il va très vite. Qui aurait pensé au compteur électrique de l'Office des Eaux, qui aurait pensé aux Archives identitaires informatisées ? Et encore pour ces dernières, comme par hasard, il a un copain qui peut lui fournir des informations que je croyais inaccessibles.

Charlster bougonna que Hyponias avait tout de même fait avancer leurs recherches. Il changea soudain de sujet, fixa Louria dans les yeux.

— Dites-moi : vous avez appris tout ce que tout le monde commence de savoir, n'est-ce pas ?

Elle joua l'incompréhension, mais il s'énerva.

— Je vous en prie, pas de ça entre nous. Ici tout le monde rit sous cape et je commence à en avoir assez. Cristella attend un enfant, elle s'est fait inséminer avec mon sperme. C'était un complot auquel Opérasque a donné son aval, avant d'aller jouer les explorateurs dans le Chenal Noir. Vous savez que j'ai envie de la tuer ? De toute façon, je ne reconnâtrai pas ce pauvre gosse.

— Ils vous soumettront aux tests de l'ADN.

CHAPITRE 47

Les marins venaient de dégager la trappe des vannes, lorsque devant l'oculaire, les quatre Neveux-grands en transe sursautèrent en poussant des exclamations. D'un seul coup, la *Chimère* venait de s'illuminer depuis le pont jusqu'au plus haut de ses mâts. Des dizaines et des dizaines de projecteurs faisaient surgir sur le fond noir de la nuit australe sa superbe silhouette de grand voilier. Elle glissait hors de l'ombre du glacier, à petite vitesse.

— On dirait un bateau fantôme qui vient de remonter des abîmes, murmura Centdix.

Ils frissonnaient pleins de respect, d'admiration pour ce navire où ils étaient nés, avaient vécu les meilleures années de leur courte existence. Ils en avaient tous les larmes aux yeux, même Centdix qui ne savait comment les dissimuler.

Et sur la plage, figés, spectraux dans la lumière éblouissante qui les enveloppait, Césaire et ses hommes découvraient ce fabuleux spectacle, comme le découvrait le reste de l'équipage resté à bord du *Staple* et des barges.

— Elle se dirige droit sur le sea-line, cria Seg-Seg, l'étrave va le trancher comme un vulgaire filin.

— Juste au milieu, en deux parties bien nettes.

Et au même instant, une série d'explosions transmises par les audiophones extérieurs les firent bondir. Les yeux écarquillés, ils ne surent tout d'abord pas la raison de ces détonations, puis les deux barges s'enflammèrent d'un coup. Mais cet incendie ne dura que quelques minutes car elles s'enfonçaient dans les eaux. Les marins se jetaient à la mer.

Sur le rivage, alors que ses hommes couraient comme des fous vers le canot, Césaire ne bougeait toujours pas, statufié.

— Il n'en revient pas, ricana Xonios, il se croyait le plus fort et nous les petits hommes nous lui démontrons que nous pouvons les réduire à l'impuissance, ces salauds de grands.

Tous ricanaient à sa suite, même Centdix qui à nouveau se sentait solidaire des siens. Ils applaudissaient les coups d'éclat de Tom-Tom et du Conseil du

Tabernacle.

— Vous savez ce qu’attend Césaire ? cria Jol-Jol, riant comme une folle, que le *Staple* saute en l’air et coule sous ses yeux.

— Ce serait terrible pour nous, fit Centdix. Ils se retrouveraient à la côte, essayant de pénétrer ici.

— Ce sont nos plongeurs qui ont fait ce beau travail, répétait Seg-Seg enthousiaste, ceux qui visitent la coque de la *Chimère* chaque mois. Ce sont des as.

Une fois le sea-line tranché, le voilier ruisselant de lumières se dirigea vers le large, dans le grondement de ses turbines.

— Ils mettent la gomme.

Césaire n’en croyait pas ses yeux, ce n’était qu’un cauchemar. Il se réveillerait, découvrirait que le sea-line intact se gonflait de l’huile aspirée par la pompe d’une barge. Mais il n’y avait plus de barges et les marins du *Staple* avaient juste eu le temps de trancher les amarres, alors que l’arrière de celles-ci s’enfonçait et que leur étrave se soulevait. Les barges alourdies, surtout celle branchée sur le sea-line, avaient pompé l’eau de mer une fois celui-ci tranché.

Les marins venus avec Césaire avaient renoncé au canot et revenaient vers leur capitaine. Ce dernier se retourna vers la banquette qui signalait l’existence des formidables réservoirs sous la glace, et il leva son index tendu vers le ciel.

— Ça veut dire quoi ? murmura Jol-Jol.

— Une menace, dit Centdix impressionné. Il nous accuse d’avoir prévenu les nôtres. Il reviendra, fera sauter des mines un peu partout pour découvrir le puits du monte-charge.

La *Chimère* s’éloignait, brillant de tous ses feux sur un écran de nuit. Jol-Jol se mit à sangloter, disant qu’ils auraient dû se montrer, que Tom-Tom les aurait récupérés.

— Il aurait dû faire sauter le remorqueur.

— Non, dit Centdix. Tom-Tom est un pacifiste. Il a juste détruit le sea-line et les barges pour montrer qu’il interdisait l’accès à ces réserves de fuphoc qui appartiennent aux Simone.

— Sauf que Césaire est en vie ainsi que la majorité de son équipage, et

qu'ils n'oublieront pas l'emplacement de ces entrepôts. Ils reviendront et, comme le disait Centdix, ils feront tout sauter pour nous retrouver. Nous ne pourrions prouver que nous ne sommes pour rien dans cette attaque exécutée par les nôtres.

Centdix le pensait aussi. Césaire se procurerait deux autres barges, un autre sea-line. Durant toute l'opération de pompage, un second bateau serait prêt à intervenir. Tom-Tom et son capitaine de navigation devaient s'en douter.

— Ne croyez pas que la *Chimère* s'est vraiment éloignée pour longtemps, dit-il. Il n'y avait aucune raison pour l'illuminer comme cela fut fait, mais Tom-Tom a bien trompé son monde. Le voilier s'est éloigné toujours aussi brillant, mais peu à peu les projecteurs ont été éteints les uns après les autres et nos frères sont à quelques kilomètres, avec l'obscurité à bord et interdiction d'allumer même une veilleuse dans une cabine d'entrepont. Ils surveillent ce que va faire le remorqueur.

— Ce dernier n'a qu'une ressource, s'éloigner pour trouver deux autres barges et un autre sea-line, ce qui ne sera pas rapide, fit Seg-Seg.

— Tom-Tom va revenir. Lui sait comment on pénètre dans les entrepôts, comment on utilise l'ascenseur. S'il le faut, il obligera tous les Simone à participer aux recherches. Il se doute que quelqu'un ou quelques personnes utilisent cet endroit comme refuge. Les gesticulations de Césaire et son comportement nous ont trahis. Tom-Tom voudra en avoir le cœur net. Vous le connaissez, c'est un homme paisible mais d'une volonté farouche.

— La preuve, s'il avait été moins opiniâtre nous ne serions pas des exilés et c'est nous qui commanderions à bord, précisa Xonios.

— Maintenant nous avons juste le temps de tenir conseil, annonça Centdix, car d'ici quelques heures, peut-être même une seule, nos frères seront de retour et Tom-Tom débarquera avec pas mal d'hommes sur cette plage pour élucider les secrets de cet endroit. Nous devons prendre nos responsabilités et dire ce que nous souhaitons. Rester ici incognito, c'est-à-dire nous cacher comme nous l'avons fait depuis notre arrivée, ou nous rendre.

— Jusque-là, fit remarquer Seg-Seg, les fouilles n'étaient pas très minutieuses. Mais aujourd'hui nous risquons d'être rapidement découverts.

— Dans ce cas, conclut Xonios sans oser regarder Centdix, autant ne pas essayer de tromper Tom-Tom et sortir sur la plage pour l'accueillir et tout avouer.

— C'est votre décision à tous ?

Ils ne répondirent pas.

— Très bien, dit Centdix en exhibant un laser de poing, je sais ce qu’il me reste à faire.

CHAPITRE 48

Lorsqu'elle sortit de chez elle pour rejoindre son labo, Louria eut son attention attirée par un journal mural où les brèves circulaient en continu toute la journée. Elle allait emprunter un autre quai lorsqu'elle se figea sur place.

TRAINTEL BAKER STATION DÉTRUIT PAR EXPLOSION – QUATRE MORTS PLUSIEURS BLESSÉS GRAVES.

Par le phone de rue, elle put accéder aux informations plus détaillées d'une radio urbaine à Baker Station. L'explosion s'était produite la veille vers vingt heures, dans le compartiment d'un certain Claudion Hyponias qui avait été grièvement blessé. L'effondrement du premier étage du traintel avait provoqué les morts et la majorité des blessés.

Depuis le labo elle téléphona à l'hôpital de Baker Station. Les blessés avaient été évacués sur Salt Lake, dans divers établissements. Elle crut comprendre qu'une autre explosion avait détruit une entreprise en dehors de la station, et elle ne fit pas tout de suite le rapprochement. Elle apprit que Claudion Hyponias se trouvait dans la clinique où Charlster avait subi ses examens. Elle se brancha sur Upsilon mais le vieux savant était déjà sur le site, le visage douloureux. Il venait d'apprendre le drame.

— Impossible de croire à un accident, dit Louria. Hyponias était certainement allé trop loin, dérangeant Harasson et sa femme. Ils ont fait sauter l'atelier des coucous pour laisser croire à leur mort, toutefois je suis certaine qu'ils sont en fuite avec la créature qu'ils cachaient chez eux.

— On a retrouvé le vieil ouvrier, ce Melchior. Mort sous les décombres. On poursuit les recherches mais il neige abondamment, paraît-il. J'ai pu communiquer avec le professeur Alcotan qui est plus accessible que lorsque j'étais dans son établissement. Hyponias souffre de plusieurs fractures, d'un traumatisme crânien et d'un éclatement du poumon droit. Le professeur réserve son diagnostic sur ses chances de survie.

Elle alla trouver le directeur des laboratoires, lui dit qu'elle était une amie d'une des victimes de l'explosion de Baker Station et qu'elle désirait se rendre sur place, promettant d'être de retour le lendemain matin. Le directeur consulta son ordinateur avant de lui accorder sa journée de congé.

Elle ne s'attarda pas dans Baker où, de la nuit, la population paraissait ne pas avoir quitté le traintel, lieu du drame. L'explosion avait ravagé tout le

quartier du quai où l'établissement était en stationnement. Elle prit le tortillard pour Oldchief Station, sauta à contre-quai, se servant du convoi pour se dissimuler le temps de disparaître. Il ne neigeait plus.

Elle fouilla en vain le local de la pompe à eau alimentant Baker Station, renifla l'air stagnant sans y relever trace d'ozone, poursuivit dans la tranchée sans apercevoir de grandes traces de chaussures, du 70, rampa dans le tunnel, retrouva une laie qui descendait parallèlement au lac et rejoignait le fleuve Thelon. Elle découvrit plusieurs huttes de pêche et de chasse sur les berges, ou même carrément en plein milieu d'un bras de ce cours d'eau. Elle en visita quatre avant de découvrir, cachée dans un méandre, celle des Harasson. L'odeur d'ozone la guida jusque-là. Elle se cacha parmi les arbres de la berge, attendit, mais au bout d'une heure fut certaine que la hutte était vide.

Néanmoins, elle fit un grand détour, s'arrangea pour traverser ce bras de fleuve plus bas, à l'aide d'une passerelle reliant une hutte aux deux rives, puis revint vers celle qui l'intéressait. Les passerelles légères ressemblant à des échelles pouvaient être relevées si l'on voulait être tranquille. Celle-là ne l'était pas. Elle l'emprunta, regarda par la petite lucarne à l'intérieur. Elle vit trois couchettes superposées, un gros poêle à bois éteint. La porte n'était pas verrouillée mais la forte odeur d'ozone la fit reculer. Elle pensa à fuir, se retrouva au milieu de la passerelle sans avoir été poursuivie, et revint. Il n'y avait personne dans la hutte. Elle releva plusieurs griffures sur le plancher non raboté. Jusque-là elle était restée sur le seuil, mais lorsqu'elle avança elle entendit le tic-tac, insolite en un tel lieu, et découvrit le coucou dont le pendule allait et venait sur un rythme régulier. Les poids étaient encore très haut, preuve qu'on les avait remontés depuis peu.

L'eau coulait bizarrement sous la hutte, et elle pensa que pour faire de meilleures pêches on avait dû construire un petit barrage qui la retenait, et d'où elle finissait par s'échapper dans un bruit agréable de cascade.

Elle avança prudemment, se pencha, mais sous le plancher il y avait un puits d'ombre et l'eau invisible s'écoulait deux mètres plus bas. Elle regarda autour d'elle, vit une lampe à pression d'huile, pompa, éclaira les becs et dirigea le réflecteur vers le bas. Une masse noire formait ce barrage qu'elle avait soupçonné. Elle pensa à un tronc d'arbre, puis sa lampe accrocha un éclair argenté. Elle s'allongea sur le plancher pour plonger la lampe dans le trou, et sut que l'objet était le corps d'un homme. D'un homme en uniforme noir et argent, un policier Aiguilleur. Certainement l'officier commandant la Sûreté de Baker Station. Se souvenant que les Harasson possédaient une hutte de pêche, il était venu là. Pourquoi ? Intrigué par certaines anomalies ou guidé par de vagues soupçons ? Toujours est-il qu'il était tombé sur le couple de marchands de coucou et sur l'être venu de l'espace, et y avait laissé sa vie.

Elle tremblait, faillit lâcher la lampe dans l'eau, se ressaisit, réussit à l'éteindre et à la raccrocher au mur de planches, puis recula vers la porte en essayant de voir si elle ne laissait aucune trace suspecte. Elle referma, s'efforça de ne pas courir sur la passerelle qui ployait déjà bien assez lorsqu'elle marchait prudemment. À peine avait-elle atteint la berge qu'une explosion la jeta à terre, dans la glace dure où elle fut griffée par des aspérités, tout en ressentant sur le visage une douleur de brûlure. Elle bascula sur le dos, vit s'élever le nuage de fumée. La hutte en bois très sec flambait allègrement.

Elle s'assit hébétée, enferma son visage dans ses mains pour reprendre ses esprits, et lorsqu'elle les examina les vit rouges de sang. Elle alla tremper sa tête dans l'eau glacée, ce qui la tétanisa avant de lui rendre toute son énergie. Le froid avait stoppé net le suintement du sang, mais lorsqu'elle se regarda dans son miroir de poche elle ne décela que des écorchures qui zébraient son front et ses joues, ses lèvres éclatées, son menton ouvert. Elle se hâta de remettre son intégral et se mit à courir.

Mais elle dut patienter jusqu'à dix-sept heures dix-sept pour reprendre le tortillard, tapie en face de la station, bondissant dès que le convoi fut sur le point de repartir. Depuis le wagon vide, elle put voir sur le quai le vieux cheminot qui agitait sa lanterne d'un mouvement de balancier lui rappelant le coucou de la hutte, tous les coucous des Harasson et le sien.

Elle attrapa un train pour Salt Station et se hâta de rentrer chez elle, en essayant de ne pas rencontrer des voisins et des connaissances.

Lorsqu'elle regagna son compartiment, en réalité c'était un double, elle eut l'impression fugitive que quelque chose d'insolite s'était greffé sur ce décor très dépouillé, presque glacé, mais fila dans le minuscule cabinet de toilette pour ôter son intégral et examiner les dégâts de son visage.

— Épouvantable, murmura-t-elle. Je n'oserai jamais retourner au labo demain matin. Il faut que je me rende à l'hôpital, plutôt à la clinique où Hyponias a été transporté.

Elle ne put s'empêcher de sourire en se rappelant ce prénom anachronique qu'il portait, et qu'elle avait découvert le matin même.

— Claudion ? Ça sort d'où ? murmura-t-elle avec une ironie teintée de tendresse avant de hausser les épaules.

En sortant de la salle de bains elle s'arrêta net, écouta. D'un seul coup elle se croyait revenue dans la hutte de pêche des Harasson. Elle huma prudemment l'air, mais n'y détecta aucune odeur d'ozone. Et pourtant la même atmosphère faussement paisible s'était installée benoîtement, alors qu'elle faisait tout pour combattre ce qui pouvait l'alanguir, lui rappeler un

bonheur familial disparu depuis longtemps.

— Je déteste ça, dit-elle furieuse, sans comprendre vraiment d'où venait son malaise.

Elle pensa qu'elle le portait en elle depuis cette visite clandestine tout au bout du lac Baker, sur ce bras du Thelon. Cette explosion l'avait marquée pour des jours d'un sentiment d'insécurité. Elle venait de rentrer chez elle dans ce double compartiment qu'elle voulait austère, fonctionnel et une sorte d'insecte têtue s'obstinait à tisser une ambiance mièvre. Voilà, c'était comme si quelqu'un, un être invisible, s'acharnait stupidement à vouloir faire de son logis un nid douillet avec un environnement insupportable. Il y avait des cafétérias, des restaurants où l'on enveloppait les clients d'un sirop de prévenances et de bruits enregistrés rappelant des ambiances d'autrefois. Craquements d'un feu de bois dans la cheminée, comptines sortant d'une boîte à musique, fond de paroles inintelligibles suavement prononcées par des personnes paisibles, comme si elles se trouvaient confortablement installées dans un salon voisin.

— Ou ça s'arrête, murmura-t-elle, ou je fous le camp prendre un compartiment dans le traintel voisin.

Et puis elle vit et entendit en même temps la cause de cette agression douceuse. En face d'elle, contre la paroi où elle l'avait accrochée, la pendulette fonctionnait. Son balancier allait et venait, et ses poids étaient remontés presque jusqu'en haut. Comme dans la hutte de pêche.

Alors, sans plus réfléchir, elle se rua hors de chez elle, hurla dans le couloir que tout allait sauter et se retrouva sur le quai plaquant ses mains sur ses oreilles. De l'explosion elle ne vit que des flammes.

CHAPITRE 49

La pire des choses pour Centdix fut cette impression bien connue de rapetisser, de descendre en dessous de son mètre dix, de plonger vertigineusement vers les soixante centimètres, peut-être même plus bas. Sans le vouloir ils l'avaient vraiment humilié, privé de sa dignité, de son sentiment de supériorité. Il avait dominé les Neveuxgrands issus de l'union de femmes Simone avec des Hommesgrands, et pendant des mois il avait été le plus heureux, le plus fier des Neveuxgrands. Mais ses amis l'avaient trahi. Jol-Jol l'avait dupé lorsque sortant son laser de poing il les en avait menacés. Il ignorait alors qu'ils avaient comploté contre lui, qu'ils s'étaient mis d'accord pour aller à la rencontre des marins de la *Chimère* lorsque ceux-ci, avec à leur tête Tom-Tom, débarqueraient pour venir fouiller les installations de ces gigantesques réservoirs. Jol-Jol s'était approchée de lui câline, tendre, lui demandant d'une voix douce s'il oserait la percer de son laser et déjà il s'était amolli, avait secoué la tête pendant que Seg-Seg et Xonios le contournaient lentement. Tous lui avaient sauté dessus, Jol-Jol sa petite amie l'avait même désarmé. Ils l'avaient couché au sol, ligoté et enfermé dans un compartiment d'où il ne pourrait jamais sortir.

— C'est pour ton bien, Centdix, uniquement pour ton bien. Nous allons parlementer avec Tom-Tom dès que la *Chimère* reviendra s'ancrer en face, et toi, tu n'aurais jamais voulu t'abaisser à le faire. Nous ne capitulerons pas sans condition, nous refuserons l'exil mais il y a certainement d'autres solutions. Tom-Tom hésitera à utiliser les explosifs pour nous forcer à ouvrir l'accès à ces entrepôts, et nous pouvons tenir pas mal de temps en brouillant le code du monte-charge et en fermant depuis l'intérieur les vannes extérieures.

Il avait essayé de dormir, mais ainsi saucissonné n'y était pas parvenu et les heures s'étaient écoulées. Il avait surtout soif, peut-être faim. Mais il souhaitait mourir pour ne plus éprouver ce sentiment de n'être plus rien, qu'un petit Simone rabougri. Même si son mètre dix lui restait à jamais acquis, on se souviendrait sa vie durant qu'il avait toujours échoué dans sa tentative de rébellion puis dans son intention de devenir le maître de ces dépôts de fuphoc. Les siens l'avaient toujours trahi, depuis Dom-Dom jusqu'à Jim-Jim, et maintenant ces trois parmi les plus fidèles.

Il était plongé dans le désespoir le plus sombre lorsque la porte s'ouvrit et que la lumière l'éblouit. Il ferma les yeux, ne put les ouvrir tout de suite. Mais lorsque la voix de Tom-Tom s'éleva, pourtant pleine de douceur, il préféra

garder les paupières baissées.

— Je t'apporte à boire et je vais trancher tes liens. Ils t'ont ficelé au-delà de ce qui était nécessaire, mon pauvre ami.

Voilà que les humiliations recommençaient, les sarcasmes. Il n'était plus que le pauvre ami, pourquoi pas, le pauvre petit, lui qui les dépassait tous de plusieurs centimètres pour le plus grand et de cinquante pour Tom-Tom.

Il laissa le président trancher ses liens, mais resta immobile comme s'il était toujours réduit à l'impuissance. Il ne pourrait jamais s'asseoir et regarder cet homme.

— Jol-Jol m'a dit que vous aviez compris notre ruse avec toutes ces illuminations du bateau pour laisser croire que nous nous éloignons. Peu à peu, nous éteignons les projecteurs par niveau. D'abord ceux du pont puisque la Terre étant ronde, lorsqu'on s'éloigne en mer vers l'horizon c'est la coque qui disparaît, ensuite la partie basse des mâts et ainsi de suite. Nous avons laissé un peu plus longtemps les lumières tout en haut des mâts, et la dernière à s'éteindre fut évidemment celle du plus grand. Nous avons stoppé. Césaire n'avait plus qu'une résolution à prendre et une seule, s'en aller pour tâcher de retrouver deux barges et un sea-line, car ce capitaine ne renoncera jamais à venir nous voler le fuphoc. Il a passé un gros contrat avec la présidente de la Patagonie occidentale, nous l'avons appris en écoutant les radios qui se transmettaient la nouvelle. Deux cent mille tonnes. Il va donc revenir et nous ne pouvons passer notre existence à patrouiller comme des chiens de garde dans cette mer d'Amundsen, alors que la banquise se reforme et qu'un froid vif se répand. Les Simone, avec le réchauffement, ont pris l'habitude de séjourner dans des régions plus tempérées et je dois me mettre à l'écoute de leurs revendications. Aussi le Conseil du Tabernacle a pris la décision de laisser une garnison sur place.

Une troupe qui sera relevée régulièrement. Mais au fait, tu ne bois pas ?

Alors ce vieux petit Simone de rien du tout vint lui soulever la tête, s'arc-bouta pour que le torse suive et le fit boire à la gourde qu'il plaçait entre ses lèvres. Et Centdix but tout son soûl.

— Eh bien, mon pauvre petit, tu avais drôlement soif.

Centdix refoula le bec de la gourde de sa langue et bredouilla quelque chose que Tom-Tom ne comprit pas.

— Que me dis-tu ?

— Je ne suis pas plus pauvre que vous et je suis loin d'être petit.

Le président resta une seconde surpris, puis hocha la tête à plusieurs reprises.

— Effectivement, tu as raison. Je suis désolé d'employer des mots qui peuvent te faire de la peine. Je te disais donc que nous envisagions de laisser une garnison qui empêchera ce Césaire, et tous ceux qui voudraient s'approvisionner à bon compte en huile, de venir piller ces entrepôts. Cette unité sera relevée tous les trois mois. Nous pensons que vous quatre qui avez été exilés pour avoir tenté de prendre un pouvoir illégal pourriez constituer la première garnison. Seulement...

— Je savais bien, ricana Centdix, qu'il y aurait un mais, seulement quoi ?

Il n'avait pas encore ouvert les yeux mais restait comme l'avait laissé Tom-Tom, le torse droit, la tête appuyée à la cloison derrière lui.

— Effectivement il y a un mais, car jamais un exilé ne fut réintégré dans notre communauté. Vous, vous êtes nombreux à avoir été bannis et vous êtes tous des Neveuxgrands qui peuvent en procréant régénérer la race des Simone, la hisser en plusieurs générations jusqu'à une taille normale. Nous sommes lucides et réalistes certes, mais nous avons des sentiments et votre sort nous cause de grandes douleurs. Vos parents, vos amis vous pleurent et votre condamnation a laissé dans notre peuple des sentiments divers qui l'empêchent d'être aussi uni que jadis. Vous avez des défenseurs passionnés mais aussi des ennemis acharnés. Aussi, si vous acceptez de faire partie de la garnison, vous commencerez d'entrevoir la fin de vos malheurs. Pour l'instant, le Conseil a estimé que vous deviez passer deux ans dans ces entrepôts, mais d'ici quelque temps j'essaierai de les faire revenir sur cette décision et de leur faire accepter l'idée qu'un an est largement suffisant.

Centdix ne disait rien. Il aurait voulu rester hargneux, ennemi de toute concession mais ce que proposait Tom-Tom était inespéré et il savait que les trois autres, dont Jol-Jol, donneraient leur accord. S'il refusait il perdrait son amie et serait exilé dans un endroit lointain.

— Comme vous n'êtes pas assez nombreux pour vous opposer à toute action violente des futurs voleurs, nous allons vous adjoindre tous les Neveuxgrands que nous pourrions recueillir sur leur terre d'exil. Peut-être pas tous, mais nous voudrions qu'il y ait au minimum quinze jeunes aussi décidés que vous tous pour défendre cet endroit.

Cette appréciation toucha Centdix et Tom-Tom alla même plus loin dans ses louanges.

— Vous avez montré vos qualités d'organiseurs et votre audace, surtout lorsque vous avez voulu vous emparer de ce baleinier, la *Salamandre*,

pourtant occupé par des Hommesgrands. Ils ne vous ont pas impressionnés et je pense que vous formerez une garnison irréductible.

Centdix, refusant toujours de parler, aurait bien aimé savoir pourquoi les Simone s'obstinaient à garder tout ce fuphoc pour eux et, comme s'il lisait dans son esprit, Tom-Tom lui répondit :

— Nous le distribuerons un jour à ceux qui souffriront le plus et n'en feront pas commerce.

CHAPITRE 50

Les deux agents secrets qui l'avaient déjà interrogée à Baker Station, lorsqu'elle avait disparu durant deux jours, réapparurent pour l'écouter. Elle se trouvait retenue comme témoin principal dans cette affaire d'attentats successifs contre le traintel, la fabrique de pendulettes et son compartiment. Le wagon qu'elle occupait avec six autres locataires avait été en partie détruit mais personne n'avait été blessé. Son cri d'alarme avait fait fuir tous les occupants présents, des gens jeunes aux réflexes rapides.

— Curieusement, on vous retrouve dans cette affaire, Louria Finister. On y retrouve aussi un certain Claudion Hyponias qui travaille à 87°7 Station où vous-même avez fait des recherches en astronomie. Pouvez-vous nous expliquer votre rôle, celui de Hyponias et aussi de ce couple Harasson qu'on n'a pas retrouvé sous les décombres ?

Elle avait mis au point avec Charlster, appelé tout de suite après la destruction de son compartiment, un récit cohérent.

— Ai-je le droit et l'autorisation du Grand Maître pour parler du projet Permafrost ?

Ils se regardèrent interloqués. Visiblement ils ignoraient ce qu'était ce projet. Elle commença à se sentir mieux.

— Seul le Grand Maître Opérasque peut me délier de mon serment.

— Le Grand Maître Opérasque est absent pour l'instant, dit prudemment l'un des deux.

— Je sais et il le sera encore quelques semaines, mais ne peut-on pas entrer en communication avec lui ? Ce n'est pas trahir un secret formel qu'il se trouve à la tête d'une expédition dans ce fameux Chenal Noir, et que cette expédition installe un premier réseau de communication entre Sud et Nord. Je pense qu'ils prévoient aussi des relais radio et que vous pourriez lui demander si je suis autorisée à aller plus loin dans mes explications.

Visiblement elle les mettait mal à l'aise, pire même, ils paraissaient effrayés. Ils se retirèrent quelques instants, revinrent en souriant.

— Nous vous remercions de votre collaboration, voyageuse Finister, et vous prions d'accepter nos excuses.

Une fois libre, elle alla retenir un compartiment dans le trainel proche de son logis détruit où les pompiers n'avaient pas récupéré grand-chose. Elle dut attendre le lendemain huit heures pour contacter Charlster sur Upsilon.

— Vous ne savez pas la meilleure ? lui dit-il. Hyponias lors de son voyage à Baker Station a voulu me faire un cadeau. Je l'ai reçu hier soir. Lorsque j'ai ouvert le paquet, savez-vous ce qu'il contenait ? Une pendulette coucou. Je l'ai confiée au service de sécurité qui ne s'en est pas étonné puisque tous les chercheurs sont protégés contre toute agression. C'était un coucou tout à fait inoffensif qui n'arrête pas de chanter dans ma cabine.

— Il faut que je trouve cet Antony, dernier maillon de cette chaîne. Les Harasson ont disparu avec l'étranger venu d'ailleurs, et Melchior est mort. Reste ce contact.

Elle s'y employa durant ses temps libres, mais ne disposait que de ce nom et l'ordinateur central des labos accumulait des infos sur des tas de personnes et de lieux, d'entreprises et même de jeux portant ce nom. Pour faire le tri elle devrait filtrer des heures durant cet amoncellement, sans espérer aller bien loin.

Les Antony du coin ne correspondaient pas à un profil d'individu impliqué dans une histoire pareille. Elle visita un couple de petits fonctionnaires, un retraité passant ses jours à faire de la peinture. Son travail terminé elle errait ainsi jusqu'à des heures si avancées qu'elle ne pouvait plus décemment aller importuner les gens. Les services secrets des Aiguilleurs la faisaient-ils suivre ? De toute façon, il leur suffisait de superviser les films pris par les caméras publiques, elles étaient des milliers dans Salt Station, pour savoir ce qu'elle faisait, où elle se rendait.

Matin et soir, elle allait à la clinique pour prendre des nouvelles de Claudion Hyponias qui luttait toujours contre la mort. Il n'était pas sorti du coma et les médecins commençaient de craindre qu'il n'y parvienne jamais. La recherche de cet Antony permettait à la jeune femme de ne pas trop penser au jeune astronome. Ce garçon simplement connu sur un site virtuel allait donc disparaître de sa vie, sans qu'elle ne l'ait vraiment rencontré ? Cette pensée, le soir dans son lit, la bouleversait.

— Au sujet de ce mystérieux Antony je vais laisser tomber, annonça-t-elle à Charlster.

— Seul le hasard peut nous faire découvrir de qui ou de quoi il s'agit. Pour moi, c'est un pseudonyme.

— Les affaires de Hyponias, ces capteurs, ces analyseurs qu'il trimbalait avec lui lors de son voyage à Baker Station, ont-elles vraiment disparu dans

l'incendie du Traintel ? Pouvez-vous vous renseigner ? Moi, je crains d'intriguer les agents secrets. Ils m'ont relâchée très ennuyés d'avoir accédé à un secret important, mais je pense qu'ils s'effaceront tant qu'Opérasque n'aura pas répondu, quitte à me harceler ensuite.

— Opérasque sera furieux de savoir qu'on s'intéresse toujours à Permafrost, mais n'osera pas vous laisser tomber. Il ordonnera aux services secrets de vous ficher la paix et exigera pour lui seul des précisions.

Louria reprit son travail habituel sans chercher à en savoir plus sur cet Antony. Charlster lui apprit qu'on n'avait rien trouvé d'utilisable parmi les affaires de Claudion brûlées comme le traintel. Elle oublia même cette affaire lorsque Claudion commença à reprendre conscience et qu'elle fut admise dans sa chambre. Il ne pouvait encore parler mais il la regardait avec une grande intensité et un jour, ne pouvant résister, seule avec lui dans le compartiment sous isolement prophylactique, elle ôta son masque protecteur, l'embrassa sur la bouche. Il avait les lèvres sèches, mais de sa langue elle leur redonna vie, humecta de sa salive son palais. Lorsqu'elle cessa il continua d'ouvrir la bouche pour qu'elle recommence. Pour lui, ce baiser amoureux était le symbole de sa renaissance.

Alors elle commença sa propre thérapeutique deux fois par jour. Elle arrivait nue sous sa combinaison. L'infirmière lui annonçait : « Pas plus d'un quart d'heure, Voyageuse, pour ne pas le fatiguer » et elle sortait. Alors Louria ouvrait le haut de son vêtement sur ses seins durcis par son propre strip-tease. Elle prenait la main inerte et la posait sur le mamelon érigé. Plus tard elle ouvrit entièrement son vêtement et s'approcha. La main eut un frémissement, un élan vers sa toison pubienne et elle accompagna de sa propre main cette caresse tremblante.

Et puis avec une tranquille audace elle plongeait le bras sous les draps, prit entre ses doigts ce membre qui avait des vellétés d'érection et recommença chaque fois. Lorsqu'elle arrivait à la clinique et demandait aux infirmières comment allait le malade, la réponse était toujours la même, mais donnée selon le degré de pudeur de chacune. Une d'elles, une femme mûre et directe, lui laissa même entendre qu'à l'approche de ses visites le blessé devenait vraiment gaillard.

— Un bel homme, ajouta-t-elle presque envieuse, très viril.

CHAPITRE 51

Tom-Tom tint parole et livra cinq cents tonnes de fuphoc aux Kerguelen. Il reçut Lien Rag dans son bureau, en dehors de tout protocole.

— Césaire doit retrouver deux barges transporteuses d'huile, ce qui ne devrait pas lui causer trop de difficultés, mais surtout un sea-line, ce qui sera plus compliqué car pour pomper l'huile là où se trouvent nos réserves secrètes, il est impossible de s'approcher à cause des hauts-fonds. Les barges doivent rester à un bon kilomètre au large et un tel oléoduc flexible est pratiquement introuvable.

— Ses amis de l'archipel Crozet y pourvoient, répondit Lien Rag, qui associait de plus en plus Césaire aux mystérieux occupants de ces îles.

— Les troupes patagones occidentales ont débarqué sur la banquise en mer de Weddell et n'ont rencontré aucune résistance. Les Roux ne sont pas intervenus et les soldats édifient tout un camp avec des constructions préfabriquées. Un camp provisoire car tout à côté ils préparent leur installation définitive, creusent la glace jusqu'au permafrost. Je pense qu'ils feront des fondations en béton pour décourager les attaques souterraines des Roux. Ce qui prouve que la présidente Yeuse a décidé de créer une colonie permanente. Leur phoquier a été entièrement refait et nous a paru superbe.

— Elle va devoir patienter longtemps avant de voir Césaire tenir ses promesses. Deux cent mille tonnes qui vont se faire attendre. Césaire connaît l'emplacement de vos entrepôts et peut négocier ce secret.

Tom-Tom eut un petit sourire amusé.

— Nous avons prévu cette éventualité. Je ne pense pas que Césaire soit assez cupide pour réaliser ce type de marché, mais il peut être suivi, ou l'a peut-être déjà été. Nous ne pensons pas que des prédateurs, des forbans puissent être aussi bien organisés que Césaire et posséder un bateau aussi performant que le *Staple*, mais nous redoutons les petites bandes de pirates, les groupes violents sans foi ni loi qui essaieront d'accéder à notre huile. Je peux vous garantir qu'ils se casseront les dents et risquent d'y perdre tous la vie.

Ce qu'il ne disait pas à Lien Rag, c'est que la garnison dirigée par Centdix s'était étoffée de dix recrues supplémentaires et se trouvait dotée d'armes d'une grande efficacité. Dix exilés avaient été retrouvés, mais les Simone

espéraient en retrouver encore quelques-uns.

— Césaire ne pourra pas retrouver son hydravion, et ses spécialistes à Punta Arenas travaillent en ce moment pour rien à récupérer des pièces de rechange.

Lien Rag y songeait également, se demandait si Farnelle et Danglov ne pourraient pas faire escale là-bas et les débaucher. Il pouvait négocier leur départ avec Yeuse en lui proposant des tonnes de viande de Solinas. Les stocks étaient à nouveau importants. Par ailleurs l'élevage des moutons dans certaines îles avait pu se développer en éradiquant les lapins qui dévoraient l'herbe. On avait pu effectuer cette opération sur de petits îlots, car sur des surfaces plus grandes elle aurait demandé des moyens énormes.

— Votre fille et votre compagne pourront-elles revenir de l'hémisphère Nord ? demanda Tom-Tom poliment.

— Je ne le pense pas. Du moins pas pour l'instant.

— Opérasque progresse à l'intérieur du Chenal Noir, installe un réseau qui devrait rejoindre l'Antarctique d'ici deux ou trois mois. Nous ne savons qu'en penser.

Lien Rag savait ce qui attendait le Sud, une lente invasion économique de produits du Nord avant la mainmise des Panaméricains, en réalité des Aiguilleurs sur cet immense continent.

— Il va y avoir la guerre des Roux contre les Patagons et celle-ci s'étendra contre les Panaméricains, du côté de la mer d'Amundsen que seule la péninsule Palmer sépare de la nouvelle colonie patagone. Tout l'hémisphère Sud en sera bouleversé, en subira les terribles conséquences.

FIN